



Iduna

E.C. Tubb

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS

Présente

L'AVENTURIER

DES

ETOILES

SF

IDUNA



VAUGIRARD

E.C. TUBB

E.C. TUBB



IDUNA

Traduit de l'anglais par
Richard D. NOLANE

VAUGIRARD

SÉRIE L'AVENTURIER DES ÉTOILES

- N° 1 – LES VENTS DE GATH
- N° 2 – LA PLANÈTE DE LA MORT
- N° 3 – L'HOMME-JOUET
- N° 4 – LA SORCIÈRE DE L'ESPACE
- N° 5 – LE BOUFFON DE BALAFRE
- N° 6 – MAUSOLÉE GALACTIQUE
- N° 7 – COMLOT SUR TECHNOS
- N° 8 – LE VAISSEAU DU PASSÉ
- N° 9 – LES PRISONNIERS DU MIRAGE
- N° 10 – LA CITÉ DES ASSASSINS
- N° 11 – LA MAISON DU SERPENT
- N° 12 – LA PROIE DU CYCLAN
- N° 13 – L'ŒIL DU ZODIAQUE
- N° 14 – LES COLONNES DE BALHADORHA
- N° 15 – LE SPECTRE DU SOLEIL OUBLIÉ
- N° 16 – LE HAVRE DES TÉNÈBRES
- N° 17 – LA PRISON DE LA NUIT
- N° 18 – LA RÉBELLION DES OHRMS
- N° 19 – LES NAUFRAGÉS DE LA DÉCHIRURE
- N° 20 – LE PIÈGE DE SABLE

Titre original : IDUNA'S UNIVERSE

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et a illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1979, by E. C. Tubb

© 1990, Presses de la Cité/GECEP

ISBN 2-285-00118-5

ISSN : 0985-438X

CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'AVENTURIER DES ÉTOILES SANS JAMAIS AVOIR OSÉ LE DEMANDER...

Né le 15 octobre 1919 à Londres, Edwin Charles Tubb fut d'abord vendeur de machines d'imprimerie avant de devenir un des plus prolifiques auteurs de Science-Fiction des années 50, durant lesquelles il écrivit dans divers magazines et collections sous son nom et sous de nombreux pseudonymes lui appartenant en propre (dont le plus connu est Charles Grey) ou collectifs, comme Volsted Gridban. Son premier roman traduit en français fut d'ailleurs un « Volsted Gridban » : *L'Autre Univers* (Fleuve Noir, Anticipation n° 50, 1955). Il fut aussi rédacteur en chef du magazine de science-fiction *Authentic* de février 1956 à octobre 1957.

Au début de sa carrière, E.C. Tubb fut donc un de ces auteurs populaires de romans de science-fiction et d'aventures qui fleurirent en Angleterre entre les années 50 et 60 et dont le plus connu était Vargo Statten. Ces « stakhanovistes » de la machine à écrire produisaient d'innombrables histoires remplies de BEM (*bug eyed monsters*, autrement dit : monstres aux yeux globuleux), de savants fous, de robots détraqués, de soucoupes volantes et de batailles spatiales, surtout destinées à un public jeune. Bien sûr, il y eut des exceptions remarquables et notamment *Le Navire Étoile*, roman que Tubb publia durant cette période et qui connut un large succès ; traduit pour le Fleuve Noir (Anticipation n° 107) en 1958, réédité deux ans plus tard chez Ditis sous le titre *Objectif Pollux*, republié aux Presses de la Cité sous un troisième nom, *Fils des Étoiles*, ce livre fut une des rares œuvres du genre à être adaptée pour la télévision française.

La plupart de ces auteurs disparurent avec les maisons d'éditions populaires qui les publiaient, mais E.C. Tubb survécut et sut s'imposer auprès du public grâce à un registre d'histoires plus élaborées – tout en restant d'inspiration classique – et à un rythme d'écriture plus raisonnable. Un exemple de cette période de transition nous est donné par *Les Maîtres du hasard*, publié en 1975 au Masque (Science-Fiction).

Les années 60 virent aussi s'intensifier le nombre de ses éditions

américaines chez Ace Books, alors dirigé par Donald A. Wollheim, lequel « emporta » Tubb dans ses valises lorsqu'il fonda en 1972 sa propre (et toujours prospère) maison d'édition : Daw Books. Là, il lui permit de poursuivre une de ses œuvres maîtresses, commencée chez Ace, la *Dumarest Saga*, tout en lui offrant la possibilité d'écrire, sous le pseudonyme de Gregory Kern, la série *Cap Kennedy* ; destinée à un public d'adolescents, elle relate les aventures d'un agent secret interstellaire. À partir de la fin des années 60, et à l'exception des versions romancées qu'il écrivit de certains scénarios de la série de télévision *Cosmos 1999*, E.C. Tubb fut publié d'abord aux États-Unis, puis réédité dans son pays, ce qui, pour un auteur anglais, est un signe de réussite indéniable.

Ces dernières années, E.C. Tubb s'est consacré exclusivement à la rédaction de nouveaux épisodes de la quête de son héros favori, Earl Dumarest. Un des rares romans indépendants de cette époque, *Le Primitif*, a été publié en 1979 dans la collection Futurama des Presses de la Cité.

Encore malheureusement méconnu en France, en dehors de la saga de *L'Aventurier des Étoiles*, E.C. Tubb jouit d'une solide réputation dans le monde anglo-saxon où il est considéré comme l'un des auteurs les plus talentueux de la science-fiction, un de ces conteurs fabuleux qui savent si bien solliciter le sens du merveilleux de tous les lecteurs fascinés par les grands espaces galactiques.

Commencée en 1967 avec les *Les Vents de Gath*, la saga de Dumarest se situe largement au-dessus des standards de séries de science-fiction d'aventure. Elle en emprunte pourtant deux mythes bien connus : celui de la quête et celui de la lutte contre le Mal.

Ici la quête est celle de la Terre, le monde natal de Dumarest que tout le monde semble avoir oublié dans cette immense galaxie, visiblement entrée dans une phase de civilisation décadente.

Quant à la puissance maléfique, elle est incarnée (ou plus exactement désincarnée !) par une sorte de cerveau monstrueux, omnipotent, tapi dans les profondeurs d'un monde secret et dont les agents, les Cybers (des hommes d'une intelligence aiguë et dépourvus de toute forme de sentiment), s'emploient petit à petit à mettre la main sur les postes de commande de toutes les planètes, les unes après les autres.

Mais il se trouve que Dumarest est entré par hasard en possession du secret qui aurait permis au Cyclan de gagner des siècles dans l'établissement de son plan d'asservissement de l'Univers. Et c'est ainsi que cette quête inlassable de la Terre est contrariée par une chasse cosmique impitoyable...

L'amateur éclairé retrouve donc ici des thèmes chers et familiers,

servis par le talent de conteur de E.C. Tubb qui suscite une véritable fascination, tant pour le personnage que pour l'univers dans lequel se déroulent ses aventures galactiques où action et réflexion font bon ménage.

Earl Dumarest y apparaît comme un être dur, solitaire et romantique à la fois. Pour lui, toute existence, même la plus petite qui soit, mérite le respect et si, parfois il est contraint d'abattre un adversaire, cette mort représente toujours un accroc à la face de l'univers.

C'est aussi un ascète, même avec les femmes. En effet, E.C. Tubb évite tout érotisme vulgaire, préférant, au contraire, jouer la carte de l'amour nostalgique auquel le héros finit, d'ailleurs, toujours par renoncer. L'élément féminin, très important, est représenté sous les traits de la Femme Éternelle et les héroïnes que rencontre Earl (Earth ?) Dumarest portent invariablement en elles une parcelle de cette Terre perdue. En ce sens, Dumarest est plus proche des héros du roman noir américain que de l'archétype de l'aventurier galactique.

Quant à l'univers qui sert de toile de fond à la saga, on devine aisément qu'il a connu des jours meilleurs – l'apogée d'un grand empire stellaire, qui sait ? – et qu'il subit une désagrégation de type médiéval. Ses planètes, devenues des domaines réservés à des tyrans locaux, toujours prêts à tomber dans les griffes des grandes compagnies « multi-stellaires », ou dans celles du Cyclan, évoquent bien l'émiettement en micro-états, duchés, principautés, qui suivit la chute des grands empires de Rome à Charlemagne. Pour qui connaît un peu l'Europe médiévale, le parallèle avec le monde de Dumarest apparaît dans nombre de détails concernant les mentalités et le comportement de ses habitants. Dans cette galaxie prétendument civilisée, la violence qui règne à l'état plus ou moins endémique, n'a rien à envier à celle qui imprégnait le monde de l'an Mille.

Du point de vue stylistique, bien que chargée d'émotion contenue, l'écriture de E.C. Tubb reste efficace et sobre. Le recours fréquent aux couleurs, presque toujours assourdies, pour jeter cette lumière mélancolique, si caractéristique, sur son univers, est une bonne illustration de cette « économie de moyens ». On notera enfin l'intelligence de l'auteur qui, en évitant systématiquement les descriptions précises des matériels utilisés, notamment des vaisseaux spatiaux, a su contourner le piège du vieillissement prématuré de la technologie dans les histoires de science-fiction.

On peut dire que, par bien des aspects, *L'Aventurier des Étoiles* reste un archétype de l'épopée galactique telle que la conçoit la science-fiction néoclassique.

Averti en 1986 de la qualité de cette série par Richard D. Nolane, spécialiste de la science-fiction anglo-saxonne, qui fut directeur de

collection aux Éditions Garancière, Gérard de Villiers accepta d'ententer pour la première fois en France une publication intégrale. En effet, dans les années 70, les cinq premiers volumes avaient été publiés aux éditions Opta, puis le Masque (Science-Fiction) a pris le relais avec les numéros 6 et 8, sautant, pour des raisons inconnues, *Technos*, le septième épisode de cette saga. Grâce à Gérard de Villiers, éditeur de grande diffusion, un large public a ainsi pu découvrir les traductions déjà existantes et réservées jusque-là à quelques privilégiés et, surtout, apprécier la suite, inédite, des aventures de Earl Dumarest sur le chemin de la Terre perdue.

Menée jusqu'à son terme, cette entreprise devrait rencontrer un succès comparable à celui qu'elle a su trouver dans les pays anglo-saxons.

CHAPITRE PREMIER

L'après-midi se terminait quand Dumarest atteignit le sommet de la côte et s'arrêta pour détailler la vallée aux pentes douces ainsi que le village qu'elle abritait. Une petite agglomération propre et nette, aux murs colorés de diverses teintes pastel. Le filet d'une étroite rivière serpentait entre des berges couvertes de roseaux et de buissons en fleurs. La pierre du pont qui l'enjambait était mouchetée de lichen et usée par le temps. La place centrale était bien entretenue. On pouvait y voir les minuscules silhouettes de femmes affairées et d'hommes en train de discuter à l'ombre des maisons en dur. L'aboïement d'un chien traversa soudain l'air étouffant.

— C'est chez moi, fit Arthen avec de la chaleur dans la voix. Chez moi.

Une sensation que Dumarest ne partageait pas même si l'endroit lui paraissait attirant et si différent de l'animation des villes ou du vide glacé de l'espace. Il allait devoir s'y cacher et, qui sait, peut-être pourrait-il y apprendre quelque chose d'intéressant.

— Earl ? fit Arthen avec impatience. Il faut qu'on y soit avant la nuit.

— On a tout le temps devant nous.

— Mais...

— Et Michelle attendra bien encore un peu. Une heure de plus après tant de jours, quelle importance ?

Arthen rougit, ne répondit rien et s'affaira autour des chevaux qui transportaient le matériel de campement et les fruits de leur chasse : des peaux, des dents et la tête d'une bête sauvage qui restait féroce jusque dans la mort. Il la toucha et ressentit une bouffée de chaleur. C'était Dumarest qui l'avait tuée, bien sûr, mais il l'avait aidé et aurait donc droit à une parcelle de la gloire. Michelle en serait impressionnée, et c'était sans compter la douce fourrure qu'il lui avait rapportée en cadeau. Cette nuit, avec un peu de chance, elle serait à lui.

Et Dumarest ?

Arthen observa l'homme grand et silencieux. Avoir chassé avec lui était une expérience qu'il n'oublierait jamais. Comparés à lui, les autres chasseurs n'étaient que des lourdauds. Mais Arthen savait qu'il était injuste vis-à-vis d'eux car tuer n'était pas dans les habitudes des

habitants de la vallée, qui se contentaient d'exterminer les prédateurs de leurs troupeaux. Il se demanda aussi si Dumarest était en train de penser à l'argent qu'il allait tirer de ses prises.

Avec les autres peaux et fourrures qu'il avait déjà, il aurait assez pour quitter le village et s'acheter un passage pour un autre monde. Mtombo, le Hausi itinérant, lui en offrirait un bon prix. Partirait-il alors ? Ou resterait-il jusqu'à la fin de la saison ? Si c'était le cas, peut-être accepterait-il de lui servir de témoin pour son mariage avec Michelle... Arthen se laissa aller à penser à la fête. Oui, ce serait bon d'avoir Dumarest à ses côtés ce jour-là.

— Earl... commença-t-il. (Il s'arrêta net en voyant Dumarest lever la main.) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as vu quelque chose ?

— Il n'y a aucune femme dans les champs à l'ouest. Est-ce normal ?

Arthen fronça les sourcils puis secoua la tête.

— Ça ne veut rien dire. Il y a beaucoup de roseaux là-bas et le rassemblement des bêtes ne se fera pas encore avant un mois. De temps en temps, quelques filles y vont pour s'occuper des troupeaux mais il se peut qu'une naissance soit en cours et qu'elles se soient réunies pour accueillir la nouvelle vie.

Dumarest acquiesça. Il avait déjà rencontré cette coutume, qui avait tendance à être délaissée au fur et à mesure que les colonies grandissaient.

— Et la rivière ? Je ne vois pas de bateaux.

— Le soleil baisse et les poissons ne mordront pas tant que la lumière sera trop forte. Tu penses que ce n'est pas normal, Earl ? ajouta Arthen.

— Non. Simple curiosité.

Plus que de la curiosité, se dit le jeune garçon en trouvant bizarre la façon dont l'homme scruta le terrain avant de sortir de l'abri des arbres groupés au sommet de la côte. Quel danger le village pouvait-il bien cacher ?

Et quel genre d'ennemi Dumarest pourrait-il craindre ?

Des questions qu'il n'osa pas poser alors qu'ils descendaient vers l'agglomération. Des questions vite oubliées dès qu'il aperçut Michelle accourir vers eux dans un froufroutement de jupes aux couleurs gaies.

— Arthen !

— Michelle !

Il sentit contre lui la chaleur du corps de la jeune fille. Les rondeurs dissimulées par la blouse et la pression des cuisses enflammèrent ses sens.

— Mon chéri ! (La bouche de Michelle était presque contre son visage et ses lèvres étaient humides, son souffle parfumé à la menthe et à la rose.) Cela fait si longtemps ! Comme tu m'as manqué ! As-tu...

— Plus tard. (Arthen jeta un regard à Dumarest qui continuait à descendre le chemin avec les chevaux.) Plus tard, Michelle. J'ai à faire.

— Arthen !

— Je ne peux pas laisser Earl s'occuper de tout. (Un mensonge destiné à accroître son importance.) Tetray est-il à la Maison Commune ?

— Probablement. Mtombo est arrivé hier.

— Le Hausi ? Je ne vois pas sa chaloupe.

— Elle l'a laissée au passage et reviendra lorsqu'il l'appellera. Une histoire de livraisons dans d'autres colonies, je crois. (Elle haussa les épaules, laissant de côté les détails mineurs.) Tu l'as eue ?

— La bête ? dit-il avec un sourire qui valait une réponse.

— Oh, Arthen ! (Cette fois elle l'embrassa.) Tu es merveilleux ! Je leur avais bien dit que tu y arriverais !

— Je n'étais pas tout seul. (Il regarda à nouveau Dumarest et se força à la repousser doucement.) Plus tard, Michelle, quand tout sera en ordre. Au fait, je voudrais te demander quelque chose.

— Quoi donc ? (La réponse se lisait déjà dans les yeux de la jeune fille.) Et quand ça ?

— Dès que nous aurons vu Mtombo.

*

* *

L'agent était grand, de constitution puissante et le visage traversé de cicatrices de caste qui brillaient sur le fond ébène de sa peau. C'était un marchand, un intermédiaire travaillant pour une douzaine de sociétés, un homme de réputation qui ne mentait jamais tout en ne disant jamais totalement la vérité. Avec un regard énigmatique, il accepta le verre de vin que lui tendait l'Ancien.

— À votre santé, Tetray ! (Le toast était aussi une manière de reconnaître le rang de son hôte.) Et à la vôtre, Earl. Voilà un choix superbe de peaux et de fourrures. J'espère que nous pourrons faire affaire ensemble ?

— On pourra certainement au moins en discuter.

— Un homme prudent, sourit le Hausi. Comptez-vous repartir encore à la chasse ?

— Tuer pour le plaisir ? fit Tetray en fronçant les sourcils et en reposant son verre. Je ne crois pas. Encourager les jeunes à voir une source de revenus dans la mort d'autres espèces vivantes est contre nos croyances. C'est une véritable obscénité que de tuer pour obtenir

des peaux et des fourrures !

C'était une affirmation et non une simple opinion. Et Dumarest n'avait pas l'intention de discuter un point de vue qu'il partageait. Pour des raisons qui lui étaient propres, le Hausi insista.

— Je crois que vous vous égarez, mon ami. Les troupeaux sont élevés pour être consommés sur d'innombrables mondes. On élève les vaches autant pour leur viande et le cuir que pour leur lait. Et les moutons autant pour leur chair que pour leur laine. C'est comme cultiver du blé ou du maïs.

— Non ! jeta Tetray en secouant la tête. Ça n'a rien à voir ! Une bête est une forme vivante fondamentalement semblable à nous-mêmes. Elle ressent des émotions, éprouve le besoin de survivre, le désir de se reproduire. Elle souffre et peut connaître le plaisir. Donc, la pourchasser et la tuer pour lui prendre sa fourrure est... une horreur !

— Ce qui ne vous a pas empêché d'engager Dumarest pour vous débarrasser d'un fléau...

— Justement, parce que c'était un fléau qui nous avait tué des dizaines d'animaux et qui menaçait nos enfants. Et nous avons eu la chance d'avoir un homme d'expérience de passage parmi nous et désireux de nous aider, ajouta-t-il après avoir bu une gorgée de vin.

— Et vos propres chasseurs ? fit doucement Mtombo.

— Je déplore leur existence. (Tetray regarda son vin puis releva la tête pour fixer l'agent.) Mais on ne peut pas espérer avoir un chasseur expérimenté chez nous chaque fois que nous avons besoin d'un spécialiste en la matière. Nous sommes obligés d'avoir des hommes entraînés à lutter contre les prédateurs des collines.

— Et contre ceux des villes ? Des autres mondes ?

— Des hommes ? s'étonna Tetray. Pourquoi les craindre ?

Une question à laquelle le Hausi ne répondit pas, préférant se tourner vers Dumarest qui n'avait toujours pas touché à son vin et affichait un regard cynique.

— Tetray, je vous ai déjà dit que vous n'aviez aucune protection...

— Et contre quoi ?

— Contre les prédateurs à forme humaine les plus sauvages qui soient.

— Des esclavagistes ? (L'Ancien haussa les épaules.) J'en ai déjà entendu parler et je me demande ce qui pourrait les intéresser sur Onorldi. Ici, il n'y a ni mines ni usines nécessitant de la main-d'œuvre à bas prix.

— Oui, mais il y a des vaisseaux, fit brusquement Mtombo. Et ça peut être rentable de payer un transport si les victimes ne coûtent pas cher. Je vous dis ça uniquement parce que je vous veux du bien mais, en tant qu'invité, je ne reviendrai plus sur le sujet. À nous maintenant,

Earl. Deux cents en liquide ou en crédit chez moi. D'accord ?

— Si vous y ajoutez le voyage jusqu'à la ville, oui.

— Affaire conclue. (Le Hausi sourit de plaisir.) Et je serai honoré de vous arranger un passage si vous le désirez. Vous pouvez bien sûr compter sur ma discrétion...

Une insinuation ? Un Hausi en savait toujours plus qu'il ne le disait et il était étrange qu'un homme ait décidé de s'isoler comme ça dans un village perdu. Sans compter qu'on l'avait peut-être déjà interrogé au sujet de l'homme en question.

— Je m'occuperai de mon passage, dit Dumarest. Quand partons-nous ?

— Ma chaloupe sera de retour demain au crépuscule. Nous partirons dès qu'elle sera chargée. (Mtombo leva son verre dans un toast destiné à sceller leur arrangement.) Nous atteindrons la cité la nuit suivante.

Et après, il se retrouverait une fois de plus dans l'espace pour reprendre sa quête, pour essayer de découvrir les coordonnées exactes de la Terre.

Dumarest sortit de la maison et leva les yeux vers le ciel, vers la splendeur des étoiles innombrables. Il cherchait un lieu où elles seraient plus rares et disposées en constellations reconnaissables. Des signes qui lui assureraient qu'il avait enfin trouvé son monde natal.

Chez lui ! Il ressentit la vieille douleur familière née d'un espoir trop souvent trahi et frustré. Il était un homme seul et entièrement tourné vers un but unique : retrouver la planète sur laquelle il était né. Mais Onorlidi n'était pas proche de la Terre. Aucune étoile du secteur ne pouvait être celle qui réchauffait le monde qu'il cherchait. Il allait devoir repartir, en espérant que ce n'était pas déjà trop tard pour le faire.

— Earl ? murmura une voix dans l'ombre. C'est toi, Earl ?

— Qui es-tu ? (Il se détendit en découvrant la silhouette dont la lune couvrait d'argent les cheveux et approfondissait les rides sur les joues creuses.) Hainan, que puis-je faire pour toi ?

— Pour moi, rien, Earl, mais Lenz ouvre un nouveau tonneau pour féliciter le jeune Arthen d'avoir trouvé le courage de demander Michelle en mariage et, naturellement, vous devez vous joindre à nous. (Il se rapprocha et Dumarest devina à son haleine qu'il n'avait pas attendu pour célébrer l'événement.) C'est du bon vin, Earl.

Épais et riche et servi dans des gobelets de bois qui ajoutaient encore à son parfum naturel.

— Tu l'aimes, Earl ? dit Lenz en levant une cruche pour remplir les gobelets vides. Trois ans de fût et je ne vous dis pas ce que j'y ai rajouté. Une cuvée spéciale pour célébrer les fiançailles de ma fille. Et

j'ai quelque chose d'encore mieux de mis de côté pour la naissance du premier enfant !

— Le premier d'une longue série, dit Hainan en tendant un gobelet vide. À ta santé, Lenz !

— Santé !

Le toast général se transforma en rugissement dans la cave où ils se trouvaient tous et fit trembler les flammes des bougies.

— Arthen est un brave gars, dit Lenz. Et je sais que ça faisait un bon bout de temps que Michelle attendait qu'il se décide. En réalité, je m'apprêtais même à dire gentiment deux mots à ce sujet au garçon. (Il sourit en regardant son poing fermé, sachant très bien, comme tous les autres, qu'il n'en serait jamais venu là.) Mais grâce à Earl, cette démarche n'a pas été nécessaire...

— Et pourquoi donc ? fit un des hommes qui s'appelait Mari. Qu'a-t-il fait de spécial ?

— Il l'a sorti d'ici et a fait un homme de lui. Hein, Arthen ?

Arthen grogna. Il était resté assis dans l'ombre d'un tonneau jusque-là et aurait préféré qu'on ne s'occupe pas de lui.

— Je n'ai pas eu besoin de le pousser, dit Dumarest. Mais maintenant, je sais pourquoi il était si pressé de rentrer.

— Il avait peut-être peur d'être blessé, reprit sèchement le même homme.

— Non.

— Non ? (Mari tendit la main et toucha la tunique de Dumarest dont le plastique était déchiré par endroits.) On dirait bien que ça a été fait par des griffes, non ? Quelqu'un n'aurait-il pas fait sa part de boulot ?

La tension avait freiné les réflexes d'Arthen quand la femelle de la bête avait attaqué par surprise. Dumarest évita de le mentionner et le garçon lui en fut reconnaissant. Mais il était trop honnête pour rester sans rien dire.

— J'ai glissé, admit-il. J'ai tiré trop tard et j'ai manqué la femelle. Le second coup n'a fait que la blesser et on a mis trois jours pour la rattraper.

— Vous l'avez tuée, au moins ? jeta Lenz.

— Elle était pleine. Earl l'a tirée de loin et elle est tombée dans une crevasse. Earl s'est assuré qu'elle était morte.

Lenz eut un soupir de soulagement.

— Remercions-en Dieu. Si elle avait mis bas, on se serait vite retrouvé avec un troupeau de ces choses sur le dos...

— Ce qui aurait été le cas si Arthen avait été seul. (Jaloux, Mari s'acharnait sur son rival heureux comme un chien sur un os.) C'était

une erreur de l'envoyer. Un gosse ne peut pas faire le boulot d'un adulte.

— Mais quand un gamin apprend, il cesse d'être un gamin, intervint Dumarest. Arthen, ajouta-t-il plus fort, demain, tu prendras la moitié de la récompense pour la bête. J'ai tout arrangé avec Tetray.

— La moitié ?

— C'est ta part et tu l'as gagnée.

L'argent lui permettrait de faire un joyeux mariage et il jouirait d'une réputation enviable. C'était ça la vie des villages isolés. Dumarest envia l'existence simple de ceux qui l'entouraient et qui ne connaissaient pas la terrible solitude des habitants des grandes villes.

— Encore du vin, Earl ? demanda Lenz.

— Un peu.

— Jusqu'à ras-bord. C'est toi qui le mérites le plus.

— Qui l'apprécie le plus, peut-être, en effet...

— Je le sais et j'aurais voulu pouvoir t'en donner une cargaison à emporter. Au fait, Mari ne tient pas l'alcool et demain, il regrettera tout ce qu'il a dit. J'ai entendu dire que c'est justement demain que tu nous quittes ?

— Oui.

— Dommage. On te regrettera. Si tu changes un jour d'avis, je me ferai un plaisir de t'offrir l'hospitalité aussi longtemps que tu le désireras.

— Merci, dit Dumarest. Je m'en souviendrai.

— Ne l'oublie jamais. (Lenz regarda la cruche qu'il avait à la main.) Prends-la. Il y a peut-être quelqu'un avec qui tu désires trinquer une dernière fois avant de partir. Une femme, qui sait ? J'en connais qui t'accueilleraient dans leur lit si tu allais frapper à leur fenêtre. (Il s'arrêta et s'essuya le visage.) Je me sens bizarre. Je crois que j'ai besoin de prendre l'air.

Ils étaient tous dans ce cas. Empoignant la cruche, Dumarest se dirigea vers l'escalier.

— Je laisse la porte ouverte, dit-il. Amusez-vous bien.

Dans la maison, Dumarest buta contre le corps de la femme de Lenz qui était étendue par terre. Il se baissa et renifla son haleine. Puis il se dirigea sans bruit vers les fenêtres.

Il regarda au-dehors et, soudain, son visage afficha l'expression féroce de la bête qu'il avait chassée et tuée.

Les lumières étaient proches. Des lampes portatives plus les faisceaux aveuglants de projecteurs placés sur une chaloupe volant à basse altitude. Dumarest vit des silhouettes défoncer une porte et

pénétrer dans une des maisons. Elles ressortirent bientôt en portant des corps inconscients. Des morceaux de choix sélectionnés par des gens qui connaissaient leur affaire.

Des esclavagistes en action.

Ils avaient profité des ténèbres pour arriver en rase-mottes sans être détectés. Et puis le gaz avait fait son œuvre et éliminé toute résistance. Seuls ceux qui étaient dans la cave fermée avaient échappé à ses effets.

Tout juste une poignée d'hommes à moitié saouls pour offrir quelque résistance.

Dumarest y réfléchit à toute vitesse. Les seules armes dont ils auraient pu se servir étaient sous clé. Une communauté pacifiste n'avait que faire d'elles en dehors de la chasse. Bien sûr, il y avait des fourches, des fléaux et des faux... Mais même l'arme la plus grossière avait besoin d'un combattant déterminé pour être d'une quelconque utilité. Arthen se battrait pour Michelle mais se battre n'était pas tout. Il fallait vaincre. Et les autres seraient-ils en mesure de se battre ? Surtout dans l'état où ils étaient !

Si seulement il pouvait gagner un peu de temps !

Ceux qui avaient été gazés reprendraient leurs esprits et les esclavagistes perdraient leur avantage. S'ils parvenaient à en tuer assez, les autres plieraient bagage. Mais pour l'instant que pouvait faire un homme seul contre une telle troupe ?

— Lena ? murmura une voix. Où es-tu, femme ? Et pourquoi fait-il si sombre dans la maison ? (Lenz sortit tel un fantôme de la cave et tomba avec un juron.) Lena ?

Il se redressa quand Dumarest l'empoigna et lutta contre la main qui venait de s'appliquer contre sa bouche. Il se détendit en reconnaissant la voix.

— Écoute, dit doucement Dumarest. Et ne bouge pas.

Il lui expliqua rapidement la situation et sentit le choc qui secoua l'homme. Il ne relâcha sa prise que lorsqu'il fut certain que l'autre ne s'exciterait pas.

— Que pouvons-nous faire, Earl ? demanda Lenz subitement dégrisé.

— Ça dépend de vous et je ne peux rien vous imposer. Vous pouvez vous cacher, vous rendre ou vous battre.

— Nous rendre ? Jamais !

— Ils approchent, dit Dumarest, qui était retourné à la fenêtre. Il va falloir vous décider.

— Si on réussissait à toucher leurs chaloupes, ça irait ?

— Ça devrait.

— Et les gardes ?

— Tirez-les eux aussi si vous le pouvez.

— Et toi, Earl ? Je n'ai pas le droit de te demander de nous aider mais j'aimerais que tu le fasses. Que tu nous donnes ne serait-ce que des conseils.

— Vous n'en avez pas besoin, dit Dumarest. Il vous faut des tripes, c'est tout. Essayez seulement d'imaginer ce qui va arriver à Michelle et aux autres filles. À vos jeunes gens s'ils sont assez forts. Sais-tu ce qu'est une mine ? Une installation sous-marine ? Les esclaves sont bon marché et sur certains mondes, on les donne à manger à des animaux quand ils sont au bout du rouleau. Réfléchis-y, Lenz.

— Plutôt mourir !

— Alors, faites-le maintenant en emportant avec vous quelques-uns de ces salopards. Au couteau, s'il le faut ! Qu'avez-vous à perdre, hein ?

Avant que l'homme ait eu le temps de répondre il y eut un bruit violent non loin de là. Dumarest retourna à la fenêtre, observa les lumières et revint auprès de Lenz.

— Ils sont à côté, souffla-t-il. Prenez une décision et cantonnez-vous. Vous pouvez vous en tirer en fuyant par-derrière.

— Qui a dit que je voulais fuir ? jeta Lenz. Je veux me battre !

— Peut-être.

— Me battre, Earl ! (Les yeux de Lenz brillèrent sous l'effet d'un rayon lumineux réfracté par la vitre.) Même si je suis le seul à le faire. C'est ma fille !

— Je ne l'ai pas oublié. Assure-toi qu'Arthen est dans le même cas. Allez, dépêche-toi !

Dumarest poursuivit son guet pendant que des jurons et des coups de poing se faisaient entendre dans la cave. La douceur était une bonne chose pour amadouer des animaux mais devenait suicidaire face à des hommes à la mentalité de monstres. La force ne reconnaissait qu'un seul argument : une force encore plus grande.

Et tout ce que possédait Dumarest, c'était un couteau.

Il sortit les vingt centimètres d'acier de sa botte. Son poignard, son cerveau et la vitesse de ses mouvements. Des choses qui lui avaient déjà beaucoup servi et qui lui serviraient encore souvent. Ajoutés à sa chance naturelle, ils étaient ses seuls instruments de survie.

Mais la chance était une drôlesse capricieuse et une maîtresse volage.

— Earl ! jeta Lenz à voix basse d'où il se trouvait avec les autres, à l'arrière de la maison. Il y a un esclavagiste dehors. Il est armé. Que doit-on faire ?

Courir, foncer, accepter la mort et se battre. Le credo des mercenaires qui donnait sa vraie valeur à la vie : une simple marchandise. Mais Lenz n'était pas un mercenaire, pas plus que ses compagnons. Pour eux, la vie était trop précieuse et l'amour qu'ils avaient pour elle en avait fait des poltrons.

— Surveillez les alentours, répondit Dumarest. Dès que les gardes se déplaceront, foncez. Et battez-vous, bon sang ! Battez-vous !

Il se dirigea vers la porte en voyant les lumières bouger et la chaloupe virer de bord. L'instant qu'il avait attendu et qui lui donnerait ses meilleures chances. Avant même que les assaillants l'aient repéré, il était déjà en train de courir dehors.

— Emparez-vous de cet homme ! ordonna alors le personnage qui était debout dans la chaloupe.

C'était une femme. La voix ne trompait pas. Lorsque Dumarest roula au sol à la seconde où des petits geysers de poussière sortaient de la chaussée de la rue, il put discerner son visage peinturluré.

— Ne le tuez pas, imbéciles ! Je vous ai dit de l'attraper !

Des éclats de lumière jaillirent de ses ongles et de ses dents dorés. Ses lèvres étaient incrustées de diamants, ses paupières tatouées et les lobes de ses oreilles supportaient des masses cristallines. L'armure ne déparait pas l'ensemble avec ses arêtes, ses pointes et ses courbes bizarres recouvertes de vernis étincelant. Même chose pour les autres. Toutes des femmes habillées dans le tissu des cauchemars, adorant leur métier et l'épiçant d'une cruauté capricieuse comme le montraient les taches rubis maculant leurs mains et leurs fouets.

Des sadiques.

Des créatures vivant dans un monde créé par les drogues et les circonvolutions de cerveaux malades. La nuit s'était emparée d'elles et avait distordu leur jugement. Un esclavagiste normal aurait accepté une rançon. Mais Dumarest ne pouvait rien espérer de ces êtres dégénérés.

Il se releva et regarda autour de lui. Il aperçut des silhouettes armées prêtes à transformer ses jambes en une masse de chairs écrasées et d'os brisés. Il était complètement encerclé. La femme qui conduisait la chaloupe était entourée de deux autres, chacune armée d'un laser.

— Comme tu peux le voir, il est inutile de résister, dit-elle. Maintenant, j'aimerais savoir comment tu as fait pour rester conscient.

— J'avais un antidote, madame.

— Et tu t'en es servi ?

— Évidemment.

— Ce qui voudrait dire que tu savais que nous allions venir, hein ? Mensonge ! Personne ne connaissait nos plans ! La vérité, maintenant,

et vite !

— J'ai été moi aussi un esclavagiste et je porte toujours depuis l'antidote sur moi. Je n'arrivais pas à dormir et je vous ai vu arriver. Puis j'ai reconnu l'odeur du gaz et la suite coule de source. Comme rançon, j'offre...

— Ta rançon ne m'intéresse pas !

— ... les coordonnées d'une colonie où vous pourrez trouver deux mille hommes et femmes de première qualité, poursuivit Dumarest sans se démonter. Ou, si vous préférez du liquide, j'ai un crédit chez un Hausi. Il s'appelle Mtombo... Vous l'avez d'ailleurs peut-être déjà trouvé ?

— Je me taillerai une bonne paire de gants dans sa peau. (Le fouet claqua dans sa main.) Approche. Stop ! Tu m'intéresses. Peu d'hommes osent mentir avec autant de conviction face au danger. Ça montre une bonne dose de sang-froid ou une confiance excessive dans les dieux que tu as choisi d'adorer. Valladia ?

— Tue-le, dit la femme à sa droite. Laisse-le-moi. Je lui ferai frire les couilles pendant qu'il me regardera en hurlant.

— Hylde ?

— Il a plus de valeur vivant.

— Vrai, et toi, ma douce, tu aimes l'argent comme d'autres aiment la vie. Tout comme Valladia aime le spectacle de la souffrance. Mais, il y a peut-être moyen de vous satisfaire toutes les deux. Cela dit, on a encore du boulot devant nous. Ristine ! Occupe-toi de notre prise !

La femme s'approcha derrière lui, un tampon à la main dégageant une forte odeur d'anesthésique. Un moyen grossier alors qu'un pistolet hypodermique aurait été cent fois plus efficace. Et une erreur de plus à ajouter aux autres : les gardes sur les côtés qui se faisaient face et qui se tireraient dessus s'ils ouvraient le feu, et ceux de derrière qui fusilleraient les amazones qui se trouvaient de l'autre côté de la chaloupe. Le risque que prenaient tous ceux qui encerclaient une proie et qui ne voyaient pas qu'un étalage de force pouvait contenir les germes de sa propre destruction.

— Ristine, dit Dumarest. Un joli nom. Que j'ai déjà entendu.

— La ferme !

— Était-ce dans un palais ? Sur une scène ? Non, je m'en souviens, maintenant, c'était dans un bordel. Et elle y gagnait sa vie en nettoyant le sol...

Une insulte stupide en temps normal mais qui, ici, enflammerait la colère de la fille et la rendrait plus négligente. Elle arriva derrière Dumarest, le bloqua d'un bras et s'apprêta à plaquer le tampon contre son visage.

À cet instant-là, son corps fit écran entre Dumarest et les tueuses qui

se trouvaient dans son dos.

Dumarest leva sa main droite, attrapa le poignet de la fille, le cassa net et empoigna l'autre bras. Un coup de laser traversa les reins de Ristine. Dumarest s'accroupit et jeta le corps par-dessus sa tête en direction des gardes qui se trouvaient devant lui et qui tirèrent instinctivement dessus. Dumarest plongea au sol, roula et se jeta sur une des tueuses qu'il abattit d'un coup de poignard pendant que des traits de lasers fusaient au-dessus d'eux.

Dumarest virevolta sur lui-même. Son couteau alla se fiche dans la gorge de la femme qui voulait le voir hurler de douleur. À l'instant où Valladia tombait en expectorant des flots de sang, il s'empara de l'arme du garde qu'il avait tué et ouvrit le feu. Encore. Et encore.

Il poussa un juron lorsque le fusil s'enraya.

— Cessez le feu ! cria Hylda qui était maintenant seule sur la chaloupe. Imbéciles ! Cessez le feu ! Barbra ! Anna ! Emparez-vous de lui !

Dumarest se servit du fusil enrayé pour briser un crâne et blesser une autre esclavagiste. Une troisième se plia en deux en recevant un coup de pied dans le ventre. Puis une fusillade éclata et un coup frappa Dumarest sur le côté de la tête et l'expédia dans la poussière. Hébété, il tenta de se relever mais ne réussit à voir dans la flaque de sang qui s'élargissait par terre que le reflet des étoiles et les contours brouillés de son propre visage tourmenté.

CHAPITRE II

La journée avait mal débuté et promettait d'être encore pire. Un homme avait été empalé à l'aube devant le palais et ses cris et ses gémissements allaient durer encore des jours. Une forme d'exécution barbare que Kathryn aurait voulu abolir. Mais les vieilles coutumes avaient la peau dure et personne n'avait de pitié pour les violeurs. En plus, trois cas de hnaudifida avaient été signalés dans le secteur nord-est, et si les restrictions qu'elle avait imposées n'étaient pas efficaces, la maladie allait se répandre en provoquant des pertes considérables chez les esclaves. Et pour couronner le tout, le temps avait l'air de tourner à la pluie...

Elle pouvait déjà apercevoir les nuages gris en train de se rassembler au loin, au-dessus des montagnes et le soleil commençait à être voilé par la brume. Si la tempête se déchaînait, les pertes risquaient d'être terribles parmi les troupeaux. Elle allait devoir vérifier si des chaloupes avaient été envoyées pour ensemer les nuages et faire tomber la pluie au pied des montagnes. Et puis il y avait les barrières électroniques de Tamiras. Impressionnantes mais excessivement chères.

Et pourtant, peut-être qu'il faudrait se résoudre à payer. Car sur Esslin, les tempêtes pouvaient apporter la désolation de bien des manières.

— Madame ? fit Shamarre, qui s'était approchée silencieusement, comme c'était son habitude. (Elle était robuste et musclée ; une véritable Amazone.) Quelque chose vous tracasse ?

La question était une liberté autorisée par une longue familiarité. Qui d'autre, en effet, aurait osé s'adresser de cette façon à la Maîtresse d'Esslin ? Kathryn évalua le problème l'espace d'un instant puis laissa courir. Quelle importance ?

— Madame, vous...

— Je sais, dit Kathryn en se détournant de la fenêtre et en se demandant si sa servante-garde du corps allait l'assaillir d'une liste de rendez-vous à honorer. Mais ce n'était pas le cas.

— Vous avez un peu de temps devant vous pour vous détendre, fit Shamarre. Pour un bain, peut-être. De quoi ôter de vos narines la puanteur de l'exécution.

— Tu n'es pas d'accord ?

— L'homme devait mourir. Mais vous n'aviez pas besoin d'y assister.

Kathryn avait beau être la Matriarche, elle aussi était prisonnière de la coutume. Son absence aurait pu passer pour un acte de désapprobation et la femme violentée se serait sentie offensée. Et comme elle avait des amies influentes, l'affaire aurait pu aller très loin. Jusqu'à la guerre civile, qui sait. Après tout, c'était déjà souvent arrivé par le passé.

Elle n'avait pas le temps de prendre un vrai bain et l'eau risquait de détruire son maquillage. Mais Tamiras avait installé depuis peu un de ses électro-bains qui nettoyait et massait le corps à distance.

Allongée dans un demi-sommeil, Kathryn repensa à l'inventeur. Dommage que ce soit un homme. Elle appréciait sa ténacité pour essayer de faire comprendre à certains riches qu'il n'était pas un doux rêveur. Ce bain prouvait le contraire et une extension de son principe pourrait permettre de remplacer l'eau dans certaines régions arides en permettant un nettoyage complet du corps par courants électriques sans avoir à utiliser une goutte d'eau. Une invention qui pourrait rapporter une fortune.

Et si c'était le cas, Tamiras choisirait-il de rester sur Esslin ?

Elle espéra que non. Elle appréciait l'homme malgré son corps desséché et ses manières agressives. Après tout, on pouvait pardonner bien des choses à quelqu'un d'aussi talentueux. Elle se dit qu'elle en parlerait avec lui. Elle demanderait aussi son avis à Gustav. Cela lui ferait plaisir... Après tout, ce n'était pas souvent qu'elle consultait son prince consort.

Elle ferma les yeux et laissa l'image de son époux se peindre sur le fond de ses paupières closes.

Jeunes... Ils avaient été jeunes tous les deux. Lui était aussi fort et aussi beau que n'importe qui, avec sa coiffure en forme de crête et ses yeux qui semblaient refléter une sorte de sagesse intérieure. Des yeux contenant un rire secret qui avait su alléger les problèmes de la jeune Kathryn. Mais Gustav était avant tout un étalon destiné à imprégner son ventre pour en faire naître les futures maîtresses d'Esslin. Pour engendrer les filles qui...

Non !

Non... Il valait mieux qu'elle n'y pense pas.

Qu'elle ne pense pas à la fausse couche qui avait suivi la rébellion de Clarice Duvhal lorsque celle-ci avait mis le feu à toute la région du sud-ouest avec l'aide de mercenaires. De la seconde, lorsqu'elle avait failli être assassinée par une rivale. Il avait fallu attendre la troisième fille pour qu'elle connaisse enfin le vrai bonheur. Lequel n'avait pas duré longtemps.

— Madame ? (Shamarre s'était approchée d'elle.) Vous sentez-vous reposée ?

— Oui. (Un geste et les champs électriques disparaurent.) Apporte-moi du vin.

Tout en buvant, elle étudia son visage dans le miroir. Un visage déterminé et puissant mais qui ne serait jamais vraiment beau avec ses sourcils trop épais, ses lèvres trop fines, sa mâchoire trop puissante et son nez un peu trop recourbé. Ce qui avait beaucoup amusé Gustav.

— Tu es un oiseau de proie qui frappe lorsqu'il le faut, ma chère. Les autres femmes, elles, ne sont que des chattes, des souris ou des renards. Ou souvent des araignées. Et toi, par-dessus tout, tu es honnête.

Comme il la connaissait mal !

À moins que ce soit par calcul pour essayer d'apporter un peu de satisfaction dans leur union. Cela dit, elle avait déjà pu lire ce qui aurait pu être de l'amour dans ses yeux lorsqu'il l'avait embrassée après l'accouchement.

— Madame !

— Oui, je sais. Le temps passe et le devoir m'appelle. (Elle finit son verre.) Quel est le prochain rendez-vous ?

— Maureen Clairmont des Marais d'Elguard a besoin de plus de travailleurs pour étendre ses activités. Si on la laisse acheter librement, les prix vont monter au détriment des autres.

Et si elle devenait trop puissante, elle deviendrait par la même occasion une source potentielle de problèmes.

— J'aviserai. Ensuite ?

— Une rencontre avec le Consortium Hsi-Wok.

Des entrepreneurs qui, comme des chiens affamés, avaient hâte de dévorer la planète jusqu'à l'os et de la transformer en un cloaque de vice.

— Ensuite !

Une liste de choses sans importance qui servait surtout à remplir ses journées et à éteindre son désespoir. Mais un détail lui fit pourtant froncer les sourcils.

— Hylda Vroom ? Sur le terrain ?

— Oui, madame.

— N'avait-elle pas rejoint une bande de négriers ?

— Oui, madame. Ceux d'Abra Merenda. Laquelle a été apparemment tuée au cours du dernier raid. Et Hylda a pris le commandement de la bande.

Et ramené ses prises là où elle savait qu'il y avait un marché pour elles. Kathryn hocha la tête en se disant que l'incident pourrait avoir

ses avantages en faisant monter les prix contre Maureen Clairmont, jusqu'à ce que ce ne soit plus rentable pour elle de s'étendre. Avec un peu de chance, elle hériterait d'un lot d'esclaves ridiculement chers et son manque de jugement détournerait d'elle tous les financiers qu'elle espérait convaincre.

Le plan amusa Kathryn. C'était bien mieux qu'un déploiement ouvert de forces qui pourrait faire naître des idées de révolte. Par contre, faire passer cette femme pour une imbécile était une revanche bien plus délectable.

Le bourdonnement du communicateur lui fit perdre son sourire. Shamarre répondit et son visage devint un masque.

— C'est le moine, dit-elle. Il attend, madame. Dans la Chambre Octogonale.

*
* *

Il se tenait au centre exact de la pièce, comme s'il avait voulu maintenir la symétrie des huit murs décorés de scènes qui pouvaient passer aussi bien pour des luttes que des joutes amoureuses. Des lumières avaient été disposées avec soin pour accentuer des ombres suggestives sur les scènes destinées à intriguer, à choquer ou à étonner.

Avec son apparence d'intérieur de coquillage, le plafond s'accordait parfaitement aux murs. Quant au sol, il était constitué d'une mosaïque représentant des dessins complexes. La chambre était totalement dépourvue d'ameublement. Mais le Frère Remick n'avait pas besoin de siège et il avait depuis longtemps pris l'habitude d'attendre.

Il était grand, âgé, et presque chauve. Son visage portait les traces laissées par les privations. L'intelligence et la compassion éclairaient son regard et ses lèvres semblaient marquées par un humour discret. De grossières sandales enveloppaient ses pieds nus et ses mains étaient déformées par le renflement de ses articulations.

Un homme pieux qui avait choisi de servir l'Église Universelle, qui prêchait que tous les hommes étaient frères et que la douleur d'un seul devait être partagée par tous les autres.

Il ne vivrait jamais assez longtemps pour voir arriver l'accomplissement de ce credo. Mais jusqu'à sa mort, il ferait ce qui était en son pouvoir pour adoucir l'existence de ceux qui avaient besoin d'aide.

Et maintenant, il n'avait plus qu'à attendre que Kathryn Acchabaron, la Matriarche d'Esslin, condescende à entendre son

rapport.

Elle arriva plus tôt qu'il ne s'y attendait et elle n'eut besoin que d'un regard pour comprendre.

— Tu as échoué ! (Elle l'avait su dès le départ mais avait pourtant gardé espoir jusqu'au bout, et son désespoir était en train de se transformer en rage.) Tu as échoué ! J'aurais dû te faire écorcher et empaler ! Imbécile !

— Ma sœur...

— Ne m'appelle pas comme ça ! Je n'ai rien à voir avec ton troupeau d'invertébrés ! Je règne sur ce monde et tu ferais bien de ne jamais l'oublier !

Elle irradiait la fierté et affichait une indifférence pour autrui que le moine avait souvent rencontrée. Il décida de laisser passer l'orage et de se soumettre sans rien dire à toutes les punitions qu'elle choisirait de lui infliger. Les puissants finissaient toujours par reconnaître la force même si elle se manifestait de manière différente de la leur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? jeta Kathryn après s'être un peu calmée.

— Comme vous l'avez dit, madame, je n'ai pas réussi. Il était hors de mon pouvoir d'aider la pauvre créature que vous m'aviez confiée. Mais comment en aurait-il pu être autrement ?

— Vous maîtrisez l'hypnotisme et connaissez les pouvoirs des plantes. Je vous ai vu faire. Je vous ai vu combattre la douleur !

— Des herbes, dit doucement le moine. Et un peu de suggestion... Il n'y a rien de dangereux là-dedans, madame.

— Ai-je dit le contraire ? Vous ai-je même blâmé ? J'avais espéré... Mon Dieu, ce que j'avais pu espérer... Mais ça ne fait rien. (Elle inspira profondément, acceptant l'inévitable, un nouvel échec à ajouter aux précédents.) Vous avez terminé votre travail ici. Vous pouvez partir.

— Avant, madame, je voudrais vous dire quelque chose.

— Oui ?

— Vous avez trop demandé à mes modestes pouvoirs. Comment aurais-je pu réussir là où d'autres avaient échoué ? Aviez-vous fait appel à des spécialistes des maladies mentales ?

Des hommes et des femmes hors de prix. Et qui n'étaient arrivés à rien. Le moine allait lui demander quelque chose, elle le sentait.

— Oui, admit-elle. Et alors ?

— Laissons d'autres essayer encore. Il y a des gens bien plus doués que moi au sein de l'Église. Si vous pouvez payer un passage, je pense que nous pourrions avancer un peu.

— Un passage ? Et pour où ?

Sur Espoir, sans doute, là où se trouvait le cœur de l'Église. Où sur Paix où elle possédait d'importants complexes médicaux. Elle cligna des yeux en entendant la réponse du moine.

— Pour Elysium, madame. Un monde proche du vôtre.

— Et combien ça me coûtera ?

Là aussi, elle fut surprise.

— Juste le voyage. Le séjour sur Elysium sera gratuit et vous pourrez toujours faire un don suivant votre bon plaisir. Si vous étiez en train de mourir, ajouta-t-il d'une voix douce, accepteriez-vous que la valeur de votre vie soit estimée en fonction de vos richesses personnelles ?

— La charité ! rit-elle. Vous croyez à la charité ?

— Nous voulons donner aux autres ce que nous aimerions qu'ils nous donnent. C'est ce que nous appelons la Règle d'Or.

Était-il en train de la réprimander ? Elle le suspecta l'espace d'un instant puis reconnut la stupidité de ses soupçons. Sur ce monde, aucun homme, y compris un moine, n'aurait fait preuve d'une telle folie.

— Madame, vous m'avez appelé. Je suis venu et j'ai fait ce que j'ai pu car nous, hommes d'Église, ne refusons jamais d'aider qui que ce soit dans le besoin. Vous m'avez demandé de partir. Mais, auparavant, puis-je vous demander une faveur ?

La récompense qu'il voulait... La voix de Kathryn se fit cynique.

— Tu me déçois, moine. Pour une fois que je croyais avoir trouvé un homme qui pratiquait ce qu'il prêchait. Bon, que veux-tu ? De l'argent ?

— Une simple autorisation, madame. Celle d'installer une église aux confins du terrain. Nous avons déjà essayé par deux fois et les gardes ont tout détruit. Le Frère Juba a été blessé la dernière fois et le Frère Écho est en train de le soigner. Les deux sont âgés.

— Et ensuite ? Parle ! Quoi d'autre ?

— Rien, madame.

— Rien ? (Elle eut un petit rire.) Juste ma permission de monter ton église ? Tu l'as. Je te donne cent mètres carrés, et pas à moins de cent mètres de la porte.

La récompense pour un échec. Comment Gustav prendrait-il ça ? Il faudrait bien qu'elle le lui dise.

Gustav était dans son bureau, affairé parmi des piles de documents et de vieux livres fournis par la légion de marchands qui connaissaient sa passion. Il sentit sa présence derrière lui et se retourna.

— Kathryn !

Il s'inclina comme à son habitude.

— Gustav ! (Elle leva les mains alors qu'il s'avançait vers elle et sourit lorsqu'il les lui prit pour les porter à ses lèvres ; mais son sourire s'évanouit bien vite.) Non, mon chéri. Cette fois-ci, ça n'a encore pas marché... Non !

Elle le sentit contre elle, l'entourant ensuite de ses bras, sans se soucier du protocole. Une faiblesse de la part d'une Matriarche, mais c'était bon de ne pas se sentir seule en ce moment de chagrin intense. Et puis, il était le seul parmi les hommes à avoir le droit de faire ça. Le seul.

— Ne perd pas espoir, murmura-t-il. On essaiera encore et on finira par trouver quelqu'un d'assez courageux ou d'assez talentueux. Par Dieu, cela doit bien exister !

Sa voix se brisa et il se détourna pour éviter qu'elle voie les larmes dans ses yeux et l'expression hagarde de son visage. Devinait-elle le mépris qu'il avait pour le poltron qu'il était ? Et pourtant la meilleure bonne volonté du monde suffisait-elle vraiment ? Arnold était jeune et n'en manquait pas, et où était-il maintenant ? Charles avait été tué par l'appât du gain. Muhi, lui, avait voulu prouver son amitié. Fhrel avait insisté et Nerva avait pris ça pour un jeu.

Tous disparus. Tous avaient échoué.

Aurait-il pu faire mieux qu'eux ?

Il aurait dû au moins essayer. Il pourrait d'ailleurs encore le faire. Allait-il attendre jusqu'à sa mort alors qu'il n'arrêtait pas d'y penser ?

— Non, Gustav ! Non ! (Kathryn avait lu dans ses pensées et l'obligea à lui faire face.) Non, répéta-t-elle. J'ai donné des ordres et tu ne pourrais pas le faire, même si tu le voulais. Et je ne veux pas que tu le fasses. J'ai déjà suffisamment perdu...

Elle avait perdu beaucoup trop en effet, en tout cas de ce qui aurait pu donner un sens à sa vie. Il se devait de la rassurer et de lui redonner espoir.

— On trouvera un moyen, dit-il. On pourrait aller chercher des spécialistes sur d'autres mondes et... (Il s'arrêta et regarda la main qu'elle avait posée sur son cœur.) Kathryn ?

— J'ai été stupide, Gustav. D'avoir mis tous mes espoirs dans un moine et d'avoir été si déçue en voyant qu'il avait été incapable de faire un miracle. Et d'être venue t'embêter avec ça. Mais pas d'héroïsme stupide. Je veux que tu me donnes ta parole que tu n'essaieras pas.

— Tu l'as, dit-il au bout d'un instant.

— Bien. (Elle inspira profondément et s'éloigna de lui, redevenue parfaitement maîtresse d'elle-même.) Merci, mon époux.

— Tu restes ?

— Impossible. (Elle vit le regret dans ses yeux et se dépêcha de lui

expliquer pourquoi.) J'ai un travail à faire. Une stupide petite pute qui est trop ambitieuse pour son bien et qui a besoin d'une leçon.

*
* *

Les enclos étaient propres mais, pour des raisons d'hygiène, sans le moindre confort. Même chose pour le reste du bâtiment. Seuls les sièges réservés aux curieux étaient rembourrés. Les acheteurs sérieux, eux, préféraient rester debout.

Maureen Clairmont s'était trouvée parmi eux. Maintenant, elle était partie, la bouche pincée et les traits tirés, après avoir réalisé juste avant la ruine pure et simple qu'une cabale avait été montée contre elle. Qui n'avait été montée que par la Matriarche en personne. Ses commanditaires s'en rendraient compte et la laisseraient tomber rapidement.

Kathryn se laissa aller contre le dossier de son siège et savoura la satisfaction du travail bien fait.

— Vingt mâles, annonça le commissaire-priseur. Origines diverses. Offerts à la vente par Hylde Vroom. Je vous laisse le temps réglementaire pour les examiner.

Un homme qui goûtait son pouvoir sur d'autres mais qui savait rester déferent sans que son orgueil en souffre. Guère facile à faire tout en vendant des gens de sa race, mais un tel travail était trop dégradant pour qu'une femme envisage de le faire. Kathryn se pencha en avant pour étudier de plus près la ligne d'hommes habillés de vêtements divers. Et certains portaient des traces de lutte. Était-ce bien normal ?

— Ne se sert-on pas de gaz durant les raids ? demanda-t-elle à Shamarre qui l'avait rejointe.

— Oui, madame.

— Alors, pourquoi certains de ces hommes sont-ils blessés ? Hylde est-elle si peu soigneuse dans le ramassage ? Ou bien a-t-elle eu des problèmes dans l'espace ?

— Des problèmes, répondit Shamarre avec délectation. Ceci est le résultat de deux raids, madame. Le second a coûté cher. Certains de ces hommes se sont arrangés pour échapper aux effets du gaz et se sont battus. Celui-là, vous voyez ? Le type en gris ? J'ai entendu dire qu'il a tué une vingtaine de gardes à lui seul.

Sûrement une exagération. Un homme ne pouvait pas prendre le dessus sur vingt femmes, surtout si elles étaient armées et aux aguets. Et pourtant, quelque chose en lui attira son attention. Il était plus

grand que Gustav et bien plus carré d'épaules. Mais il n'y avait pas que ça. Son visage affichait une détermination impitoyable. Il scruta l'espace autour de lui. Sur un côté de son visage, une vilaine blessure faisait une tache rouge et bleue qui tranchait sur la pâleur de son visage.

Kathryn leva la main alors que le commissaire s'apprêtait à commencer.

— Un moment ! Je voudrais des détails sur cet homme.

— Madame ?

— Des détails, crétin ! jeta Shamarre. Où a-t-il été capturé ? Comment a-t-il été blessé ?

— Je peux répondre à ça. (Hylda Vroom s'avança vers la Matriarche.) Il vient d'Onorldi... Enfin, c'est là qu'on l'a trouvé. Je serai honnête. Abra était une imbécile. Lui et d'autres ont, je ne sais comment, échappé au gaz et elle a hésité avant d'agir. Et pendant qu'il faisait diversion, les autres se débrouillaient pour s'emparer d'armes et attaquer les chaloupes. Comme on ne savait pas vraiment ce que ça cachait, on a mis les voiles. On a laissé vingt des nôtres, ajouta-t-elle avec amertume.

— Vingt ! s'exclama Shamarre. Tu l'admetts ?

— Pourquoi mentir ? Ce n'était pas moi qui commandait. On l'avait cerné et puis, d'un coup, tout le monde s'est mis à se tirer dessus. À lui seul, il a tué six des nôtres et en a blessé encore plus.

— Avec un fusil ?

— Un fusil et ça. (La lumière scintilla sur la lame du poignard qu'elle venait de tirer de sa ceinture.) Je le garde en souvenir.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous avez pu le laisser faire, dit Shamarre en rendant le couteau.

— Il est rapide. J'étais en train de le surveiller de la chaloupe. La seconde d'avant, il était neutralisé et celle d'après, il était libre. Vous n'êtes pas obligées de me croire, ajouta-t-elle sur la défensive. Je m'en moque complètement. Vous vouliez des faits, vous les avez eu. C'est tout.

— Il est dangereux ?

— Plus maintenant. (La négrière donna une tape au boîtier accroché à sa ceinture.) Il a un collier.

Kathryn le vit autour de la gorge de l'homme. Une bande épaisse qui exploserait à la moindre tentative de l'enlever sans la clé voulue. Et si l'esclave refusait d'obéir, un dispositif relié au boîtier transformerait ses nerfs en lignes de feu.

Kathryn se demanda un instant quel effet cela devait faire de vivre perpétuellement avec la terreur de la douleur et de la mort.

— Il est costaud, murmura Shamarre. Et il a l'air assez fort pour

gagner sa vie. Castré, il Pourrait être assez sûr pour veiller sur les jeunes.

Shamarre n'était pas du genre subtil mais ce qu'elle disait tenait debout. Les jeunes filles de l'aristocratie avaient besoin d'être éduquées et protégées. Le tout était d'obtenir la loyauté de l'esclave. Enfin, le boîtier d'Hylda garantirait au moins son obéissance...

— Comment s'appelle-t-il ? (Kathryn acquiesça en entendant la réponse.) Dumarest. Earl Dumarest. Et il n'est pas natif d'Onorlidi ?

— J'en doute, madame.

Tout comme elle. L'homme n'avait rien d'un paysan. Il y avait de l'arrogance dans son port de tête et une indépendance sauvage se lisait dans ses yeux. Des qualités qu'elle appréciait même si elle ne les aimait pas chez un esclave.

— Fais-le bouger, ordonna-t-elle.

Elle s'approcha et scruta la pâleur du visage de Dumarest et la vilaine enflure de la blessure.

— Il a bien failli y passer, madame, dit Shamarre. Il se peut qu'il ait une fracture du crâne. Voilà qui pourrait faire baisser son prix...

Elle savait pourtant fort bien qu'une Matriarche ne marchandait pas comme une vulgaire boutiquière. Mais elle n'avait pas tort. Une telle blessure pouvait fort bien avoir transformé cet homme en pantin stupide.

— Fais-le bouger ! jeta Kathryn. Je veux être certaine que tous ses mouvements soient bien coordonnés.

— Tu as entendu ? s'exclama Hylda en posant la main sur son boîtier. Obéis, ordure !

Dumarest sentit une première décharge de douleur et se mit à bouger comme on le lui avait demandé mais avec une maladresse et une lenteur calculées. Il vit à l'air de la femme la plus âgée qu'il en avait un peu trop fait. Il posa sa main sur sa blessure.

— Je regrette, madame. Je suis empoté mais ça passera. Avec votre permission, je vais essayer de faire mieux.

Un homme intelligent et avec au moins un peu d'éducation, se dit Kathryn. Dommage qu'il ait été blessé.

— Ta blessure te fait-elle mal ? lui demanda-t-elle en s'approchant de lui.

— Oui, madame.

— Et ta vue ? Est-ce que tu vois bien ?

— Ça se brouille de temps en temps et je vois double. (Dumarest tendit les bras, essaya de faire se toucher les bouts de ses doigts et ne réussit qu'au deuxième essai.) Vous avez vu ? Mais ça s'améliore.

— menteur ! (Hylda s'acharna sur le boîtier et jeta un regard

furieux à l'homme qui se contorsionnait par terre, prenant un certain plaisir au spectacle avant de se rendre compte que cela risquerait d'être mauvais pour les affaires.) Tu vas bien et tu le sais, dit-elle après avoir coupé l'appareil. Alors, arrête ton cinéma, compris ?

Dumarest se releva, ne répondit rien et fixa ses mains. Il sentait la sueur couler partout sur son corps. Il réussit à se contrôler, à masquer sa haine et à rester debout, avec l'air stupide d'une bête prise au piège.

— Qu'est-ce que cette démonstration était censée prouver, Hylda ? fit Shamarre. Que tu crois qu'un chien pourrait apprendre à parler si tu le battais assez ?

— Cet esclave est toujours à moi et j'en fais ce que j'en veux.

Hylda s'était rapprochée pour savourer la douleur de son prisonnier. Elle était maintenant à moins de trois mètres de Dumarest. La Matriarche était un peu plus loin et son garde du corps se trouvait à côté d'elle. D'autres acheteurs suivaient la scène et le commissaire faisait mine de n'y prêter aucune attention. Et aucun autre esclave ne se trouvait dans les parages.

— Je vais l'acheter, décida subitement Kathryn. Qu'on le soigne, qu'on le castre et qu'on l'amène au palais.

À la seconde où elle se détourna pour partir, Dumarest bondit.

Il atterrit devant l'esclavagiste et lui enfonça ses doigts raidis dans la gorge tout en s'emparant du poignard passé dans sa ceinture. La lame plongea dans le boîtier, détruisa le délicat mécanisme dans un crépitemment d'étincelles puis poursuivit sa route dans le ventre de la femme, tailladant les intestins au travers d'un flot de sang.

Hylda n'était pas encore morte que Dumarest l'abandonnait pour se jeter sur la Matriarche. Il lui bloqua les épaules et se glissa derrière elle tout en posant la lame sanglante contre sa gorge.

— Stop ! s'écria-t-il. Au moindre mouvement, je la tue !

Abasourdie, Shamarre s'avança, encore incapable de comprendre la situation. C'était arrivé si vite ! En quelques secondes, l'esclavagiste avait été tuée et sa maîtresse prise en otage...

— Espèce de porc ! Touche-la et...

— Arrière ! (La fureur du regard de Dumarest tétanisa l'autre.) Arrière ou elle meurt ! dit-il en posant la pointe du poignard contre la gorge, juste sur la jugulaire.

Il n'hésiterait pas à tuer, Shamarre n'avait aucune doute là-dessus. Un homme sauvage et désespéré qui n'avait plus rien à perdre. Qui savait se servir d'une arme et pour qui la mort était une vieille connaissance.

— Je vous avertis aussi tous, dit Dumarest, que si quelqu'un s'avise d'activer mon collier, j'enfoncerai ce couteau jusqu'à la garde. Et si

vous me faites sauter la tête, cette femme sera tuée en même temps que moi. (Il fixa Shamarre.) Et maintenant, toi, donne-moi la clé ! Vite.

Celle-ci se trouvait dans la bourse d'Hylde et Shamarre comprit que Dumarest n'avait pas perdu de temps à la chercher, préférant avoir immédiatement son otage. Un homme peut-être désespéré mais qui ne faisait pas n'importe quoi. Et sans doute hésiterait-il à commettre l'irréparable qui lui coûterait la vie.

— Voilà ! (Elle s'avança, la clé dans la main.) Puis-je...

— Jette-là !

Le poignard passa instantanément dans sa main gauche pendant que la droite attrapait la clé. Dumarest chercha au toucher la minuscule serrure dans le collier, la trouva, y inséra la clé et la tourna en retenant sa respiration. C'était la bonne et le collier n'explosa pas. Il jeta la bande de métal, qui alla atterrir, tel un serpent argenté, dans le sang de l'esclavagiste morte.

— Et maintenant ? (Kathryn partageait son soulagement.) Tu t'es débarrassé du collier et qu'est-ce que cela va t'apporter de plus ?

— Chaque chose en son temps, répondit Dumarest en scrutant la salle. Puis-je croire à votre parole si vous me la donnez ?

— Évidemment. Je suis la Matriarche d'Esslin.

Et une femme fière qui oublierait difficilement cette insulte. Sans compter qu'il ne pourrait pas la retenir indéfiniment prisonnière. Elle devait déjà réfléchir au moyen de s'éloigner de lui, juste assez pour que des tireurs d'élite puissent l'abattre sans la blesser.

— On dirait que tu es dans une situation délicate, fit-elle sèchement. Je comprends ton désir de te débarrasser de ton collier et la mort de la négrière n'est pas une perte. Mais maintenant, que vas-tu faire ?

— On va faire un voyage.

— Au terrain ? (Elle comprenait vite.) Jusqu'au vaisseau d'Hylde ? Comment peux-tu croire que son équipage coopérera avec toi ?

Un pari qu'il devait prendre. La seule chance qu'il avait, en fait. Et il ne pouvait pas se permettre de perdre du temps.

— On part, madame, dit-il doucement. Il vaudrait mieux pour vous que vous m'aidiez. Comme ça, personne ne sera blessé...

— Et si je me débats ou si j'appelle à l'aide, tu me tues, c'est ça ?

— Si je peux éviter de le faire, non. (Il laissa planer la menace sous-entendue tout en l'appuyant d'une pression de la pointe du poignard sur la peau.) Allez, faites-nous sortir d'ici. Restez contre moi et... et...

Il cligna des yeux et regarda le visage de la femme qui lui sembla onduler. Et soudain, tout disparut autour de lui.

CHAPITRE III

— Gaz des négriers. (Gustav Acchabaron leva son verre et étudia le vin qui s'y trouvait.) Très efficace dans certains cas d'urgence, vous l'admettez.

— Pour libérer un otage, par exemple ?

— Tout à fait. (Gustav but un peu puis reposa son verre.) Earl, vous ne mangez rien et les médecins m'ont dit que la nourriture était essentielle après un traitement sous ralentisseur temporel. Au fait, comment va votre tête ?

Il ne restait plus de la blessure qu'une petite cicatrice sous ses cheveux. Le ralentisseur temporel avait transformé les heures en jours pour la cicatrisation.

Et il avait eu droit à un étrange accueil après son réveil.

Se penchant en arrière, Dumarest étudia la pièce où il avait été conduit et l'homme qui était son hôte. L'époux de la Matriarche. Dans une telle société, il ne devait pas prendre beaucoup part aux affaires publiques. Ni aux privées, si Dumarest en croyait son expérience. Et pourtant, malgré sa gentillesse apparente, l'homme était cruel.

— Quel est mon statut ? demanda soudain Dumarest.

— Vous êtes mon invité.

— Et ensuite ?

— Vous vous attendez à une récompense ? sourit Gustav. Du temps a passé depuis l'affaire du gaz et des décisions ont été prises. Dame Kathryn règne d'une main ferme mais ce n'est pas une sadique. Elle ne vous aurait pas offert vin et nourriture avant votre exécution car elle aurait considéré cela comme une dépense inutile.

— Et elle aurait eu raison, fit Dumarest en se resservant de la viande avant de goûter au vin. (Gustav pensait peut-être ce qu'il disait mais il ne régnait pas.) Je dois avouer, monseigneur, que votre épouse sort de l'ordinaire.

— Vous le pensez vraiment ?

Dumarest acquiesça en se souvenant du corps ferme qu'il avait tenu contre lui. Kathryn n'avait pas eu peur une seule seconde et avait gardé un total contrôle d'elle-même.

Et maintenant, pour une raison connue d'elle seule, elle l'avait épargné. Et elle ne lui avait pas fait remettre de collier.

Gustav vit Dumarest porter la main à sa gorge et devina les pensées de son invité.

— Vous lui avez appris quelque chose, dit-il doucement. Que pas un homme ne devrait porter un tel collier.

— Ni personne être réduit en esclavage.

— C'est vrai.

— Vous êtes d'accord ? Et vous laissez faire ?

— Je tolère ce que je suis obligé de tolérer. (Gustav but un peu de vin et des souvenirs désagréables lui revinrent en mémoire.) Nous sommes tous victimes de notre propre culture, Earl. Sur Esslin, l'esclavage est chose commune. Une ancienne tradition devenue une habitude. Qui s'occuperait autrement des troupeaux et des cultures ?

— Des machines. Des gens libres. Des travailleurs payés.

— C'est ce que j'ai toujours dit. Je sais que l'esclavage est aussi inefficace et coûteux qu'inhumain. Je sais aussi que ceux grâce à qui ce marché existe sont finalement encore pires que les négriers eux-mêmes. Mais la logique est bien légère face à une conviction enracinée dans les esprits et bien peu de gens osent s'élever contre. (Gustav se resservit du vin.) C'est un plaisir que de discuter avec un homme comme vous. Vous êtes une bouffée d'air frais parmi les toiles d'araignées. Un homme qui a tant voyagé et vu tant de choses. Êtes-vous allé sur Neiras ? Subik ? Ou Anchayha ?

Des noms parmi une masse d'autres. Des points dessinant le tracé d'un voyage apparemment sans fin et marqué par la violence, le sang, la douleur et un sentiment de perte terrible.

— Non, répondit Dumarest. Je ne connais aucun d'eux.

— D'autres, alors ?

— Oh, oui...

— Beaucoup ressemblaient-ils à Esslin ?

Trop. Des petits mondes peu peuplés et bloqués dans le passé. Des univers gouvernés par des Clans, des Maisons, des Familles, des Tribus... Des trous perdus de l'espace où il ne faisait pas bon pour un voyageur d'atterrir. Il était même pratiquement impossible d'en quitter certains en raison du chômage ou de la sauvagerie qui y régnaient. Peut-être existait-il quelque part un monde où les gens étaient vraiment libres mais Dumarest ne l'avait jamais trouvé.

— L'esclavage, murmura Gustav. Comment êtes-vous devenu esclave ?

— Par chance.

— Hein ?

— Mauvaise chance. J'étais au mauvais endroit au mauvais moment. Un jour de plus et je ne serais pas ici en ce moment.

(Dumarest prit un fruit et en pela la peau écarlate, dévoilant une pulpe violette.) Que va-t-il m'arriver ?

— Pour l'instant, vous mangez, vous buvez et vous profitez du présent.

— Pourquoi, c'est demain que je dois mourir ? (Dumarest laissa tomber le fruit et se pencha vers son hôte.) Que m'arrivera-t-il quand cette farce sera terminée ?

— Ce n'est pas une farce, Earl. Pour répondre à votre question, nous discuterons.

— Alors, faisons-le tout de suite.

Gustav soupira et écarta son assiette avant de poser ses coudes sur l'espace ainsi dégagé.

— J'irai droit au fait, Earl. Votre situation n'est pas très brillante...

— En temps qu'esclave.

— Question purement académique. Vous avez tué. Vous avez attaqué la Matriarche et menacé sa vie. La peine pour un tel crime est l'empalement. Et je peux vous dire que, sauf pardon de Kathryn, c'est exactement ce qui vous attend. Au fait, ajouta rapidement Gustav, vous êtes surveillé. Même si vous me tuez, ça ne fera pas de différence car, contrairement à la Matriarche, je n'ai guère d'importance.

Raison pour laquelle il faisait office d'hôte. Dumarest se força à se détendre. Le moment n'était pas à l'action et le fait qu'il ait été soigné et bien traité indiquait l'existence d'un espoir. Ce qui n'avait pas empêché la menace d'avoir été bien réelle, cela il n'en doutait pas.

— Après la fête, l'addition, dit-il. Alors, qu'est-ce que ça va me coûter ?

— Un voyage en enfer, répondit Gustav avec le plus grand sérieux. Un voyage dont personne, jusque-là, n'est jamais revenu...

*
* *

L'attente était une vraie torture mais elle ne pouvait rien faire d'autre. Gustav avait insisté et elle devait admettre que son idée était logique. C'était une chance à ne pas laisser passer. Elle ne se représenterait peut-être jamais plus.

Enfermée dans les champs bourdonnants de la magie de Tamiras, Kathryn devait affronter une tension que même la sorcellerie électronique ne parvenait pas à gommer. Rester à ne rien faire alors qu'une chose si importante était en jeu !

— Madame ?

Shamarre apparut et Kathryn ne parvint pas à se rappeler si elle lui

avait dit de venir. Mais maintenant qu'elle était là, il valait mieux lui trouver quelque chose à faire.

— Va voir où ils en sont.

Shamarre ne fit pas mine de bouger.

— Les choses avancent comme prévu, madame. La première barrière a été passée sans problème et le reste devrait suivre. Je dois avouer que je n'aurais jamais cru que votre consort soit aussi délicat. Je connais certaines femmes qui pourraient prendre des leçons de tact.

Foutaises que tout ça !

— C'est pour me dire ça que tu es venue ?

— Non. Il y a eu un nouveau cas mortel au nord. Et deux victimes de la hnaudifida ont été signalées dans le secteur adjacent.

— Je veux une restriction totale des déplacements dans cette région. Que tout le monde, esclaves et citoyens, soit averti que les gardes auront ordre de tirer à vue en cas de désobéissance.

— Bien, madame. (Shamarre hésita.) Dois-je voir où en sont les médecins avec leur vaccin ?

— Je m'en occuperai moi-même. Fais ce que je viens de te dire. Et vite !

Maintenant, elle avait au moins quelque chose à faire et une excuse pour visiter les laboratoires sans que Gustav puisse croire qu'elle doutait de ses capacités à mener à bien la tâche qui était la sienne. Mais si Dumarest se laissait aller à la violence, l'empalement ne serait rien comparé à la mort qu'elle lui réserverait.

— Madame ! (La technicienne s'inclina.) On ne vous attendait pas et la Directrice est en compagnie de votre consort et de l'homme qui est avec lui. Veuillez patienter un instant, je vais la chercher.

— Non. (La fille en faisait un peu trop pour plaire.) Où sont-ils ? Dans l'enceinte ? Inutile de me guider, je sais où c'est.

Un lieu circulaire d'une centaine de mètres de diamètre, édifié au cœur du bâtiment, et où le soleil ne pénétrait jamais. Son toit en forme de dôme affichait une couleur émeraude destinée à reproduire le ciel. Le sol poli était décoré d'une grande variété de dessins de fleurs et des bancs couraient le long des murs. Des miroirs avaient été placés sur ces derniers et reflétaient des scènes pastorales. Mais Dumarest évita de les regarder car il se doutait qu'ils étaient certainement plus qu'une simple décoration.

Au lieu de ça, il porta son attention sur la créature qui parcourait sans cesse le même cercle au centre de l'enceinte.

Avant, elle avait été un athlète accompli et maintenant, ce n'était plus qu'un homme privé de raison. Une caricature d'être humain qui se mouvait comme si elle n'avait plus le contrôle de ses muscles et de ses fonctions corporelles.

— Il s'appelle Muhi, dit doucement Gustav. Un ami. Il y en a d'autres et certains dans un état bien pire que le sien. Certains sont morts et d'autres survivent encore.

— Et le traitement ?

— Le meilleur possible. Administré par des psychologues talentueux et les plus grands spécialistes des arts de l'esprit. Nous avons même fait appel à un moine de l'Église Universelle. Et tous ont échoué.

— Pour guérir les symptômes ou la cause ?

Dumarest s'approcha du personnage en mouvement et s'arrêta devant lui. Il l'empoigna par les épaules et le força à le regarder droit dans les yeux. Ils étaient éteints, les pupilles dilatées, et incapables de fixer un objet. Dumarest recula au bout d'un instant.

— Il a pris des drogues ?

— On les a toutes essayées. Des sédatifs, des tranquillisants, des stimulants, des herbes et des mélanges compliqués. Et même des charmes et des incantations.

— Et l'alcool ? Avez-vous essayé de le saouler ?

— Mais quel bien aurait-il pu en retirer ?

— L'alcool a généralement un effet calmant. Si son état était dû à une hyperactivité nerveuse, il aurait eu un effet positif en la freinant. (Dumarest lança soudain son poing et ne l'arrêta qu'à quelques millimètres du visage du malade.) Aucune réaction. Il a l'air d'être dans un autre monde.

— C'est le cas.

Mentalement parlant, bien sûr, mais c'était assez. Une aura totalement étrangère émanait de l'homme.

— Quelle est votre opinion sur la cause de son état présent ? demanda Dumarest à la Directrice.

— Effondrement progressif des fonctions autonomes, répondit la femme sans la moindre hésitation. J'ai toujours pensé que la théorie du « robot » mental qui s'occuperait automatiquement des fonctions essentielles était fausse et cette maladie tendrait à le prouver. Le patient n'a plus de contrôle mental sur lui-même et son corps physique souffre d'une accumulation de dysfonctions, comme une machine devenue folle suite à un manque d'entretien et de surveillance.

— Ou un ordinateur de bord qui ne serait pas « nettoyé » de temps à autre et qui commencerait à fournir des données fantaisistes.

— L'analogie est correcte.

— Et vous ne pouvez pas « nettoyer » l'esprit de cet homme, c'est ça ?

Elle fronça les sourcils et jeta un regard à Gustav. Lequel haussa les épaules.

— On n'a pas affaire ici à une machine, dit-elle avec raideur. C'est un être humain.

— Vraiment ? fit Dumarest en croisant son regard. Où donc cet état cesse-t-il ? Ce n'est plus un homme que je vois mais une bête perdue. S'il reste quelque chose d'humain en lui, cette parcelle est effrayée et cherche à se cacher. Et où peut-elle le faire, Directrice ? Dans quelle partie de son cerveau ? Voilà une question importante, reprit-il avant qu'elle n'ait eu le temps de lui répondre. Combien de temps tiendra-t-il encore avant que son esprit ne lâche complètement ?

— Je n'en sais rien, répondit la femme. Et je doute que quiconque puisse y répondre avec certitude.

— Vos patients ont-ils une faiblesse en commun ? La peur de tomber, par exemple, ou la peur du feu ?

— Je sais où vous voulez en venir. Non, pour autant que nous le sachions.

— Vous vous en êtes assurée ?

— Pas avant qu'il ne soit trop tard pour un examen en profondeur, admit-elle. Et certaines peurs sont tellement profondes qu'elles ne font surface que sous l'influence d'un stimulus extrêmement violent. (Elle se tourna vers Gustav.) D'autres questions ?

— Earl ?

Dumarest secoua la tête et regarda la femme partie avec son malade.

— Muhi a-t-il fait le voyage dont vous m'avez parlé ?

— Oui.

— Et les autres aussi, je présume ?

— En effet, dit Gustav. (Cet aveu le soulagea.) Tous étaient volontaires. Et tous étaient des héros.

— Des héros ?

— Pour vous, ce ne sont peut-être que des imbéciles. Mais pour moi ce sont des héros, des hommes qui ont pris un risque terrible et qui savaient ce que leur coûterait un échec. Et ils ont tous échoué. Quelque chose s'est brisé en eux et ils sont en train de mourir. (Gustav jeta un coup d'œil aux miroirs et se demanda derrière lequel Kathryn se trouvait.) Tout comme vous le serez si vous refusez de coopérer, ajouta-t-il rapidement.

— Vous ne me laissez guère de choix, fit sèchement Dumarest. Une forme de mort contre une autre. À voir votre ami, j'ai plutôt envie de devenir votre ennemi...

— Alors, vous refusez ?

— De me jeter les yeux fermés dans un piège, oui. Tenter ma chance avec la perspective d'une récompense, pourquoi pas ? Y a-t-il

une récompense à la clé ?

— Votre vie ne... (Gustav s'arrêta puis reprit.) – Vous serez récompensé si vous réussissez. Je vous le promets. Et la Matriarche saura être généreuse envers l'homme qui saura rendre une existence normale à sa fille.

— Sa fille ?

— Et la mienne. (Gustav regarda les miroirs.) Notre unique enfant...

*

* *

— Iduna, dit Kathryn. Nous l'avons appelée Iduna. C'est un nom trouvé par Gustav dans un de ses vieux livres.

— Un marchand me l'avait amené, Earl. C'est le nom d'une antique déesse du printemps qui gardait les pommes d'or que les dieux goûtaient lorsqu'ils désiraient retrouver leur jeunesse.

— Légende que tout ça !

— Bien sûr, mais quelle importance ? Et un homme qui rêve de trouver la Terre ne peut être hostile aux légendes, n'est-ce pas ? (Gustav sourit.) Une partie du délire qui vous a pris pendant qu'on opérait votre blessure, Earl. Je possède quelque part une liste de toutes ces planètes légendaires et la Terre est comprise dans le lot.

— Laissons ça de côté, fit Kathryn pendant qu'il fouillait dans ses papiers. Nous avons des choses plus importantes à discuter.

Ils se trouvaient dans le bureau de Gustav et Kathryn les y avait rejoint en apportant du vin. En regardant Dumarest, la Matriarche se dit qu'elle aurait pu poser directement ses conditions. Un sentiment de colère s'empara d'elle quand elle se souvint comment il l'avait menacée puis elle se dit qu'il lui serait plus utile mort que vivant. Et que s'il réussissait là où les autres avaient échoué, elle lui pardonnerait tout. Elle porta son verre à ses lèvres et apprécia la chaleur intérieure procurée par le vin.

— Iduna, fit Dumarest en rencontrant son regard. Est-ce la fille que vous avez perdue ?

— Pas perdue. Enfin, pas exactement. C'est que... Gustav, pourquoi ne lui expliques-tu pas ?

— L'homme que vous avez vu, tout à l'heure, pensez-vous qu'il soit perdu ?

— D'une certaine manière, oui.

— Iduna est dans le même cas. Son corps est en sécurité sur Esslin et nous savons ce qui lui est arrivé. Nous sommes également à même de déterminer où se trouve en ce moment son esprit. Mais nous

n'arrivons pas à établir le contact, Earl. Nous n'arrivons pas à ramener notre fille !

Un mystère dont Dumarest attendit l'explication.

— Je collectionne les objets anciens, dit Gustav en désignant son bureau et les rayons pleins à craquer. Les marchands qui connaissent ma passion me les apportent et me les cèdent généralement pour pas cher car ils n'ont aucune valeur à leurs yeux. Mais moi, ils me fascinent. Mis ensemble ils forment un support sur lequel mon esprit s'appuie pour se laisser aller à l'exploration des vieux mythes. Cela a commencé dans ma jeunesse, lorsqu'on m'a offert un vieil annuaire et que j'ai entendu l'enregistrement d'une ancienne pièce remplie de noms étranges. Je les ai toujours et ils ont pour moi une très grande valeur. Et pourtant, maintenant, je ferai n'importe quoi pour ne pas les avoir eus entre les mains !

L'homme était bouleversé. Dumarest lui remplit un verre et le lui tendit.

— Merci. (Gustav but une gorgée et inspira profondément.) Mais je m'égare. Il faut que je vous parle d'Iduna. De la chose qu'elle a trouvée un jour, alors que j'étais absent. Cette maudite chose découverte sur cette damnée planète !

— Gustav !

— Oui. (Il regarda la femme et réagit à son ordre.) Oui, ma chérie.

— Tu n'as pas à te sentir responsable.

— C'est ce que tu m'as toujours dit. Mais si je n'avais pas eu ce hobby et si j'avais fait plus attention...

— La chance, intervint Dumarest. Nous en avons discuté, vous vous souvenez ? Cette mauvaise chance qui vous pousse à commettre une erreur au mauvais moment. Qui m'a jeté entre les mains des négriers. (Il jeta un regard à la femme.) Et qui m'a presque coûté la vie...

— Continue, Gustav, dit Kathryn sans le regarder.

— Un marchand avait pensé à moi en l'achetant. Si l'histoire qu'il m'a racontée est vraie, cet objet a été remonté par une excavatrice au milieu d'un tas de débris. Ce qui me fascinait, c'est que cette chose n'avait pas été conçue par l'homme. Vous entendez, Earl : j'avais entre les mains le produit d'une autre civilisation !

Une révélation qui n'impressionna guère Dumarest.

— Dans certains secteurs, ces objets sont assez communs. Des briques fabriquées par des créatures ressemblant à des fourmis et possédant une intelligence rudimentaire. Et...

— Sans intérêt ! s'énerva Gustav. Je sais tout ça. Mais pouvez-vous réellement affirmer que d'autres êtres intelligents n'aient pu vivre dans la galaxie avant nous ?

— Non.

— Alors, vous pouvez comprendre l'excitation qui s'est emparée de moi. Je l'ai examiné avec mes appareils et j'ai pu faire des tests probants. Je me suis alors rué hors du laboratoire pour demander l'avis de spécialistes et c'est pendant mon absence qu'Iduna est entrée.

Des souvenirs qui provoquèrent chez lui un brusque accès de faiblesse. Il revit soudain le petit corps allongé devant cette chose maudite.

Un sacrifice à un dieu étranger.

— Tenez, dit Dumarest en lui tendant un verre. (Cette fois, c'était du cognac et l'alcool gomme un peu la douleur qui se peignait sur le visage de Gustav.) Et que s'est-il passé ensuite ?

— Rien ! (Le verre explosa entre ses doigts et il fixa le sang qui maculait la peau blanche de sa main.) Rien !

Rien d'autre qu'un chagrin sans fin, que des regrets éternels et que l'accusation qu'il ne pouvait s'empêcher de lire dans les yeux de Kathryn. Ou qu'il imaginait y voir... Quelle importance ? C'était lui le fautif.

— Nous avons tout essayé, dit Kathryn. Mes techniciennes sont loin d'être des imbéciles et il était évident que ce coma était en relation avec le Tau. (Elle vit le froncement de sourcils de Dumarest.) Il fallait bien lui donner un nom... Iduna avait l'air de dormir et il semblait que son être intime avait été aspiré hors de son corps.

— Une hypothèse de travail, dit Gustav. Nous avons besoin de nous appuyer sur quelque chose.

Que les faits confirmèrent par la suite. Dumarest écouta leur énumération. Des expériences furent pratiquées sur des animaux, puis sur la fillette, puis, mais bien plus tard, sur le premier volontaire.

— Il était fou, expliqua Kathryn. Il le fallait pour plonger ainsi dans l'inconnu. Mais je crois qu'il était amoureux de moi et de ma fille. Il a été le premier à mourir, ajouta-t-elle après une pause.

— Comment est-ce arrivé ? jeta Dumarest. Allez droit au but, madame. La compassion pour des inconnus est un luxe que je ne puis me permettre en ce moment. Comment est mort ce héros ?

L'insulte frappa comme il s'y était attendu. Les joues de la Matriarche rougirent d'un coup et une flamme de colère traversa son regard. Elle aurait donné cher pour le mettre à mort.

— Earl a raison, ma chérie, intervint Gustav. Il doit savoir.

— Il est mort, dit-elle avec raideur. Rapidement, Dieu merci, mais en ayant le temps de nous apprendre quelque chose. Le suivant résista plus longtemps et d'autres prirent le relais. Celui que tu as vu était le dernier en date.

— Et vous voulez que je sois le prochain ?

— Non, non, Earl ! Juste le contraire ! s'exclama Gustav. Nous

voulons vous Voir réussir là où ils ont échoué. Nous voulons que vous alliez chercher Iduna, où qu'elle se trouve, et que vous nous la rameniez. Et si vous y parvenez...

— Tu seras libre, fit Kathryn. Citoyen à part entière, avec des terres, de l'argent et des esclaves, si tu le désires.

Et la mort en cas de refus. Dumarest jeta un regard aux entassements de papiers, aux dossiers, aux rayonnages, puis aux visages des deux autres. L'homme hésiterait mais pas la femme. Et c'est elle qui commandait.

— Alors ?

— Iduna, dit Dumarest. Il est temps que je fasse sa connaissance.

*
* *

La pièce avait été conçue comme une matrice destinée à protéger un œuf, avec ses murs satinés et son sol d'une blancheur stérile. Le lit était de grande taille et aussi blanc que le reste de l'ameublement. Une fillette, juste recouverte d'un drap, était allongée dessus.

Elle était petite, de constitution délicate et d'une grâce de lutin. Son visage affichait un air espiègle et elle avait les yeux fermés. Ses cheveux éparpillés sur son visage y tissaient une toile de jais. Dumarest s'était attendu à une enfant et il découvrait une belle jeune fille.

— Elle avait onze ans quand c'est arrivé, murmura Gustav. C'était il y a des années et elle a grandi depuis...

Nourrie artificiellement, massée par des domestiques dévoués et surveillée chaque instant par des appareils. Dumarest vit les fils des moniteurs et les yeux fixes des voyants d'alarme.

— Elle bouge ?

— De temps à autre. Comme si elle rêvait dans son sommeil. Au début, on croyait qu'elle allait s'en sortir mais maintenant on a pratiquement perdu tout espoir.

— Ceux qui ont essayé de la rejoindre présentent-ils les mêmes symptômes ?

— Au départ seulement. Ils tombent dans cette sorte de sommeil puis, lorsqu'ils se réveillent, se retrouvent dans le même état que Muhi. Vous voyez ce que je veux dire...

Des bêtes décervelées et en train de perdre tout contrôle sur leur corps. Tous des hommes. Et cela faisait des années que la fille était allongée sans séquelles. Une question de sexe ?

— Non, répondit Gustav quand Dumarest lui posa la question. Cela

n'a rien à voir. Nous avons eu au début des femmes parmi les volontaires mais elles ont échoué elles aussi. Les techniciennes m'ont d'ailleurs assuré qu'il n'y avait aucune différence structurelle entre un cerveau mâle et un cerveau femelle.

— Cette discussion ne sert à rien, intervint Kathryn. Allons plutôt voir le Tau.

L'objet était dans une pièce adjacente qui avait été agrandie pour pouvoir abriter une batterie d'instruments tous braqués sur cette chose venue d'ailleurs qui était posée à hauteur de poitrine sur un socle de baguettes métalliques polies. Des lampes avaient été installées tout autour afin d'éliminer la moindre trace d'ombre.

La chose faisait deux fois la taille d'une tête humaine. Elle était sphérique, recouverte de nodules, étrange et... belle.

Dumarest s'approcha d'elle et observa le jeu de lumière sur la surface granulée, la naissance et la mort d'arcs-en-ciel vivants et défiant toute tentative de l'œil pour les scruter de près.

— Tout était-il disposé comme ça lors des précédentes tentatives ? demanda Dumarest sans détourner la tête.

— Marita ? dit Kathryn.

La technicienne était âgée, avait le visage lisse et les cheveux ramenés en une crête argentée. Mais ni ses yeux ni sa voix ne laissaient transparaître la moindre marque de faiblesse.

— Exactement le même agencement, madame.

— Adresse-toi à Dumarest. Répond à ses questions et donne-lui toutes les explications dont il a besoin.

— Les faits suffiront. (Il vit la brillance du Tau se refléter dans les yeux de la femme.) Il a toujours été comme ça ?

— Nous avons enregistré des variations. Nous ne sommes pas des imbéciles. Sa température a varié de zéro à la moitié de celle du corps humain. Il a émis des séries de vibrations électroniques suivies de plages de silence. Tout ça se trouve dans les rapports.

— Je n'ai pas le temps de les lire. Éteignez les lumières.

Dumarest regarda le Tau pendant que la technicienne obéissait avec réticence. Le ballet endiablé de lumière se maintint, peut-être même encore plus brillant qu'auparavant.

— Lumières ! ordonna Dumarest.

Ses yeux s'étrécirent et il se détourna de l'énigmatique objet. Des images continuèrent à danser devant ses pupilles et il dut attendre qu'elles s'effacent. De l'autre côté de la salle, une technicienne toussa au-dessus de ses appareils.

— Alors ? demanda Marita en le fixant. (Elle irradiait d'impatience.) Quelque chose d'autre ?

— Les volontaires ont-ils pris des précautions particulières ? Ont-ils subi une préparation quelconque ?

— Et pourquoi ça ? Des armes et des vêtements ne leur auraient servi à rien.

— Je pensais à des choses moins tangibles. Des prières, par exemple. Des mises en condition mentales d'une nature ou d'une autre. (Sa voix se durcit subitement.) Je suis sérieux, bon sang !

— Oui, admit la femme. Certains vocalisent leurs attitudes mentales. D'autres ont l'air de méditer un moment avant de sauter le dernier pas. Vous savez ce que c'est, hein ?

— Je me doute de ce que ça a dû être pour eux.

— Alors...

— Ce sera tout. Merci pour votre aide. (Dumarest regarda Gustav.) Iduna avait-elle l'habitude de s'amuser avec les objets qui se trouvent dans votre bureau ?

— Oui.

— Et vous ne l'en empêchiez pas ?

— Non. Pourquoi cette question ? Où voulez-vous en venir ?

Dumarest n'en savait trop rien. Il réfléchit au peu d'informations qu'il avait découvert. Il faudrait faire avec.

— L'heure, dit-il. Quelle heure était-il lorsque vous avez trouvé Iduna dans votre bureau ?

— C'était en fin d'après-midi. (Gustav prit un air étonné.) Quelle importance cela peut-il avoir, Earl ?

— Il n'y a qu'une fenêtre et le soleil se couche dans une autre direction, c'est ça ?

— En effet. La fenêtre s'ouvre au nord et le soleil se couche à l'ouest. (Sa voix s'échauffa soudain.) La lumière ? Vous croyez que son intensité a quelque chose à y voir ?

— Possible. Marita, baissez un peu les lumières. (Il fronça les sourcils.) Je ne vous ai pas dit de tout éteindre !

— Le circuit ne possède pas de rhéostat.

— Alors, bricolez-en un ! jeta Kathryn. Et vite ! Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-elle à Dumarest.

— Disons que j'ai une idée. (Il sentit qu'elle voulait en savoir plus.) Une question de position. Je sens que ça a de l'importance.

— C'est tout ? (La déception de Kathryn disparut en partie lorsque Marita vint annoncer que tout était prêt.) Vous en avez vu assez ?

Dumarest acquiesça. C'était un pari et il n'avait plus de temps devant lui.

— Alors, allons-y !

Des gardes jusque-là invisibles apparurent pour surveiller le départ

de Dumarest pour un voyage duquel ses prédécesseurs étaient revenus sous forme de monstres débiles.

— Baissez les lumières, ordonna Dumarest. Jusqu'à ce que la pièce soit remplie d'ombres.

La brillance agressive diminua petit à petit pendant qu'il s'approchait du Tau et jusqu'à ce que l'énigmatique objet luisant donne l'impression de flotter en l'air dans les ténèbres.

Dumarest le fixa, se concentra et gomma de son esprit l'image des gardes menaçants et la possibilité d'être confronté à une horreur subite. Il oublia tous ceux qui l'entouraient à l'exception d'Iduna, toujours plongée dans son sommeil au centre d'une pièce d'un blanc stérile.

Et il marcha au travers de l'espace et du temps vers un point situé des années plus tôt, lorsqu'une enfant joyeuse et téméraire s'était aventurée dans un bureau désert pour y découvrir un objet fascinant. Une chose brillante et illuminée par la lueur mourante du soleil couchant. Une chose énigmatique, mystérieuse, magique.

Et il devint cette enfant anxieuse de découvrir ce qu'un père indulgent venait d'acheter. Il se vit écarter les bras et les passer autour du Tau. Il se vit presser son visage contre la masse brillante. Il sentit un bref picotement le traverser lorsque la lumière s'amplifia soudain pour l'engloutir. Et pour l'emporter ailleurs.

CHAPITRE IV

Il se trouvait dans une salle conçue pour des géants, avec des murs ressemblant à des falaises et un plafond aussi lointain qu'un ciel nuageux. Les poils de la moquette lui montaient jusqu'aux chevilles et le mobilier distordu qui l'entourait lui sembla étrangement familier.

— Eh toi, là ! Salut ! Tu viens jouer avec moi ?

Dumarest se retourna et découvrit une forme dandinante sautillant dans sa direction. C'était une véritable parodie d'être humain : un visage et des yeux ronds, une bouche réduite à une fente souriante, un menton totalement fuyant et le tout vêtu d'un costume de clown.

— Tu veux jouer ? couina la voix haut perchée. Je connais plein de bons jeux. On pourrait chasser la pantoufle, trouver le paquet, faire rouler la bille ou grimper. Tu veux jouer ?

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Clownie. Je suis un de ceux qui font sourire quand on est triste et si je ne suis pas très très bon, on a le droit de ne pas me donner de thé. Mais ça n'arrive pas souvent car je suis toujours bon.

— Du thé ?

— C'est mon mot pour tisane. J'adore jouer avec les mots.

— Où sommes-nous ?

— Dans le Pays Magique. Là où on va toujours quand on est seul. Maintenant, dépêchons-nous d'aller voir Nounours.

Nounours était grand, recouvert d'une fine fourrure brune. Son nez et ses lèvres étaient noirs et il avait des yeux ronds et brillants. Un gros ruban décorait son cou et sa voix était celle d'un adulte bougon et sérieux.

— Sois le bienvenu, dit-il avec un ton solennel et en levant une patte. Veux-tu jouer aux soldats ?

— Il nous faudrait une armée pour ça.

— Nous avons des années dans des boîtes. Il suffit de les appeler pour qu'elles viennent parader. (L'ours jeta un coup d'œil au clown.) Il n'a pas l'air de savoir comment on fait...

— Il a besoin de manger, répondit le clown. Je m'occupe des gâteaux et tu appelles les autres. Allez !

Les créatures vinrent de partout, à la fois grotesques et familières et imitant les êtres humains. Des caricatures de personnages familiers : le

gros avec sa bouille ronde, le type à tête de renard, le cochon, le crapaud, le singe qui hoche la tête, le policier imperturbable, la fille au rire bête, la matrone bien plantée... Tous des compagnons de jeu pour un enfant solitaire.

Des poupées !

Des compagnons créés par l'esprit d'un enfant capable de voir une chose vivante dans un jouet de bois et de tissu.

Dumarest comprit qu'il se trouvait dans une chambre d'enfant. Mais il était un adulte, alors pourquoi s'être retrouvé dans un tel environnement ?

— Un gâteau ! insista l'ours. Tu dois en prendre un. C'est madame Gold qui les a fait et elle sera furieuse si tu n'en prends pas un. Elle pourrait même te faire enfermer une bonne heure dans une armoire. Ça ne te plairait pas, hein ?

— Non, répondit Dumarest.

— Alors, prend un gâteau. (L'ours hocha la tête en le voyant obéir.) Et un pour toi, Clownie, et un pour toi, Crapaud, et...

Un goûter. Un passe-temps qu'appréciaient les fillettes singeant leur mère. Iduna avait-elle joué à de tels jeux ?

Iduna !

Dumarest regarda son gâteau et le mit de côté. C'était son monde à elle, pas le sien.

— Espèce de petite saleté ! cria la matrone avec colère en jetant un regard noir à un des cochons. Tu as renversé du thé sur ma robe ! Tu l'as fait exprès !

— C'était un accident.

— Arrête de mentir ! Tu devrais être battu pour avoir été aussi méchant. Ma belle robe neuve ! Tu l'as salie !

— Du calme, grogna l'ours. Du calme !

— Frappe-les, souffla le clown au policier. Frappe-les tous les deux.

— Arrêtez ! jeta le policier. Vous ne voulez pas faire d'histoires, non ?

— Et pourquoi pas ? répondit le crapaud en paraissant subitement se brouiller. Pourquoi pas ?

La fille au rire bête se retourna à moitié et jeta sa tasse au visage du joueur de tambour. Qui se mit à sourire tout en tombant sur le côté. Sa tête se transforma en un magma gélatineux pendant que ses bras s'agitaient toujours pour tirer une sorte de raclement de serpent à sonnette de son tambour.

Une rage enfantine avait réduit le goûter à néant mais il suffirait d'un instant pour que tout redevienne comme auparavant. Comme une petite fête où les éclats de colère faisaient finalement partie des

amusements et que les punitions prenaient le tour de cérémonies solennelles.

Mais ce monde confortable n'avait rien à voir avec celui que Dumarest avait pu connaître dans sa propre enfance. Pour lui, jeunesse rimait avec privation et vie dure. Il frissonna à ce souvenir.

Puis frissonna à nouveau au contact du vent froid.

Un vent qui venait du nord, là où la glace recouvrait encore les mares et où la neige comblait toujours les ravines. Ses yeux s'étrécirent. La nuit allait bientôt tomber et il serait sans doute condamné à passer une nuit de plus le ventre vide.

Accroupi sur le sol rocailleux, il fixa le terrain devant lui. Le vent plantait des coups de poignard dans son corps à demi-nu. Il dut se mordre l'intérieur des joues pour se ressaisir. Puis il scruta les buissons non loin de là.

Le lézard était prudent et il ne sortit sa tête qu'avec précaution de sous les feuilles. Dumarest le vit et se figea sur place.

Le moindre mouvement ferait fuir l'animal et il lui fallait attendre que celui-ci se soit aventuré en terrain dégagé pour avoir une chance de le capturer.

Dumarest ferma presque les yeux pour lutter contre la poussière soulevée par le vent. Il posa lentement la main sur la fronde primitive qui pendait contre sa cuisse. Un seul jet lui était permis. Tout dépendait de l'instant qu'il choisirait, de la vitesse d'exécution qui lui permettrait de frapper avant que le lézard ait eu le temps de se remettre à l'abri.

Maintenant ?

Quelque chose alerta la créature dont le corps écailleux se fondait avec le sol dans la lumière du soleil couchant. Non, il valait mieux attendre.

Le vent lui glaçait le sang, lui durcissait les muscles, et la poussière lui piquait les yeux. Puis, tout à coup, il sut que le moment d'agir était arrivé. Il se leva. La fronde se mit à tourner.

Le projectile toucha le sol juste à côté de la tête du lézard. Dumarest s'était déjà rué sur sa proie avant même que la pierre ait atterri et il intercepta le reptile à moitié étourdi qui tentait de se remettre à couvert. Ses dents se plantèrent dans la gorge écailleuse et il but le sang qui jaillit de la blessure. Lorsqu'il eut terminé, Dumarest fit un effort sur lui-même pour ne pas déchirer la chair et l'avaler.

Un gosse de dix ans qui se forçait à agir en homme, à survivre.

L'endroit où il habitait se trouvait à une quinzaine de kilomètres de là. Un voyage qu'il faudrait accomplir avec précaution car la moindre chute sur le terrain crevassé et désolé pouvait signifier une jambe cassée et une mort inévitable.

Il faisait grand nuit lorsqu'il arriva à bon port, près du feu accueillant. Avec un peu de chance, on lui accorderait une part de sa prise. Mais cet espoir s'envola quand l'homme émergea de la caverne pour s'emparer du lézard et expédier une gifle à Dumarest.

— Espèce de pourceau fainéant ! Pourquoi t'as autant traîné, hein ? (Il n'attendit pas de réponse et se dressa, le visage balafre et grimaçant.) Qu'est-ce que c'est que ce sang sur ta bouche ? T'as mangé, c'est ça ?

— C'est celui du lézard ! Je...

— menteur ! (La main frappa à nouveau et le sang de Dumarest vint se mélanger à celui, séché, du reptile qui maculait son menton.) Salopard ! J'ai laissé ta mère s'occuper de toi et la seule chose que je récolte, c'est des mensonges ! Une journée de chasse pour ne ramener que ça ! (Il secoua le lézard mort.) Fous-moi le camp d'ici !

— Mais je vais geler !

— C'est tout ce que tu mérites ! Qu'est-ce que j'en ai à foutre ! Barre-toi !

Un autre coup et l'homme partit dans les profondeurs de la caverne réchauffée par le feu pour manger l'animal ramené par Dumarest.

Plus tard, alors que s'élevait le ronflement des autres, Dumarest se leva et se frotta les membres pour se réchauffer. Ce n'était pas la première fois que ce genre d'incident se produisait mais les autres fois, il avait plus chaud et il avait eu de la chance. Maintenant, le voisin qui l'avait nourri était mort et les autres n'avaient aucun penchant pour la charité.

S'il restait dehors, il n'en aurait pas pour longtemps.

Il comprit qu'il avait été volé et que cela se reproduirait tant que l'homme serait plus fort que lui, tant qu'il ne ferait rien pour que ça cesse. Une leçon qui serait perdue s'il ne survivait pas. Et il avait l'intention de survivre.

Il se dirigea sans bruit vers le fond de la caverne et repoussa le rideau de peaux qui en masquait l'entrée. Le feu était réduit à un lit de braises dispensant tout de même une chaleur agréable. Dumarest étendit les mains au-dessus pour se réchauffer. Il aperçut un pot avec un os dedans. Il prit celui-ci et se mit à le casser entre ses dents pour en extraire la moelle. Puis la fatigue prit le dessus et il sombra dans le sommeil.

Pour se réveiller au son d'un cri de colère.

Le jour était levé et la lumière filtrant au travers du rideau de peaux découpait la forme de la vieille femme qui le fixait d'un regard noir, le visage déformé par la fureur. Une souillon vêtue de hardes puantes et qui était la compagne idéale pour l'homme qui s'approchait en

essuyant les croûtes qui s'accrochaient aux coins de ses yeux.

— Il a tout bouffé ! (Un ongle sale montra le pot.) Petit salaud de voleur !

— Je vais lui apprendre à vivre, fit l'homme en la repoussant de côté. Je vais lui arracher la peau. (Il retira sa ceinture, et le pagne qui constituait son unique vêtement tomba, révélant la peau pâle et rugueuse.) Et maintenant, sale porc, tu vas recevoir une bonne leçon, lança-t-il en fouettant l'air avec la lanière de cuir.

Une leçon qui le laisserait sans doute estropié, aveugle, ou même, qui sait, raide mort.

Dumarest bougea à la seconde où la ceinture fondit sur lui. La lourde boucle frappa au passage le bras de la vieille dont le cri fut couvert par un juron de l'homme.

— Ne bouge pas, foutu salopard !

Il s'avança, les yeux étincelants et avec une expression bestiale. La ceinture s'éleva et fendit l'air. Dumarest l'évita à nouveau. La troisième tentative eut plus de succès et une lame de feu traversa les épaules du jeune garçon. Tentant d'éviter un nouveau coup, Dumarest buta dans le feu et les cendres brûlantes mordirent son pied nu. Il vacilla puis tomba, entraîné par le cuir qui s'était enroulé autour de ses jambes. Il tendit la main, sentit la brûlure atroce lorsqu'il empoigna quelques braises et les lança à la figure de son agresseur.

— Mon Dieu ! hurla l'homme en portant ses mains à son visage. Mes yeux ! Mes yeux !

La femme agit avec rapidité et lui jeta un pot d'eau à la figure, révélant des yeux injectés de sang mais intacts. Le visage de l'homme prit une expression assassine.

— Je vais t'avoir, haleta-t-il. Je vais te faire payer ça. Par Dieu, tu vas hurler avant que j'en ai fini avec toi !

La ceinture oubliée, il s'avança, les bras tendus, les doigts recourbés comme des griffes.

Un homme contre un enfant.

Dumarest recula et sentit la caresse froide du vent contre ses épaules quand il jaillit de la caverne. L'aube venait juste de se lever et une opalescence laiteuse atténuait les contours déchiquetés du paysage. Des filets de brume dessinaient une sorte d'arène pour le combat qui allait se tenir à l'extérieur.

Mais comment affronter un homme cinq fois plus costaud que lui ?

Dumarest recula un peu plus vite et sentit son talon buter contre une pierre. Il se baissa, l'empoigna et en menaça son adversaire.

— Arrête ! Fiche-moi la paix !

— Tu m'implores, petit salaud ! (L'homme savoura la situation.) Implore-moi, mon garçon. Je ne te dois rien. Rien d'autre que la raclée

de ta vie !

Dumarest pensa lancer la pierre mais que se passerait-il s'il manquait sa cible ? Il chercha des yeux une autre pierre. S'enfuir serait plus sûr mais pour aller où ? Et s'il glissait en courant, l'homme serait immédiatement sur lui.

Sa fronde ?

La détacher prendrait trop de temps. Il lui fallait une arme de poing, une arme dont il pourrait s'emparer très vite et utiliser encore plus vite. Une autre pierre !

Il la découvrit à la seconde où l'homme se rua sur lui.

Dumarest se releva et plongea de côté dans le même mouvement. Il se retourna et lança une de ses pierres. Il avait visé juste. L'homme poussa un rugissement lorsqu'elle le frappa à la tempe. Il porta la main à sa tête et jeta un regard furieux au sang qu'il découvrit sur ses doigts. Quand il la rabaissa, Dumarest sut qu'il n'avait plus qu'une idée en tête : le tuer. Peut-être avait-il eu cette intention dès le début, mais maintenant le doute n'était plus permis là-dessus.

Comment le battre ? Comment vaincre cette masse de muscles prise de rage ? Dumarest recula, tenant sa dernière pierre à la main. Il se mit à considérer son adversaire comme si c'était une bête sauvage pour laquelle il ne devait pas avoir de pitié.

Les jambes ?

Un coup aux genoux et il tomberait. Il se retrouverait par terre, incapable de toucher quoi que ce soit en dehors du rayon d'action de ses bras. Et il deviendrait une cible facile pour d'autres pierres.

Les testicules ?

Plus difficile à toucher que les genoux. Quant au reste du corps, il était dur comme du bois.

Les yeux, alors ?

Dumarest se souvint du cri et de la terreur de l'homme quand il avait cru être devenu aveugle. Ce serait donc les yeux. Une cible difficile à toucher mais un coup au but pourrait à la fois l'aveugler et briser quelque chose d'autre dans le visage, toucher le cerveau, qui sait ?

Il lança la seconde pierre de toutes ses forces. L'homme leva le bras à temps et le projectile ne lui causa qu'une légère contusion. Dumarest avait commis une erreur. Il aurait dû utiliser la fronde. Il l'arracha de sa ceinture au moment où l'homme se précipitait sur lui.

Il était rapide et Dumarest sentit sa main toucher son épaule. Elle glissa quand la peur lui fit encore accélérer sa fuite. Les doigts s'agrippèrent à ses vêtements pourris et les arrachèrent. Le coup fit perdre l'équilibre à Dumarest qui tomba et poussa un cri en sentant son adversaire se jeter sur lui. Un coup de poing lui écrasa le nez,

projetant un goût de sang dans sa bouche.

Dumarest se tortilla désespérément pour atteindre l'aine de l'autre et lui agripper les testicules. L'homme poussa un cri lorsqu'il les lui tordit et tira dessus en y enfonçant ses ongles. Dumarest détourna la tête juste à temps pour éviter un coup porté si fort que l'homme se brisa les doigts en cognant contre un affleurement rocheux. Il roula alors hors de portée, laissant son adversaire gémissant, se tenant l'aine, contemplant le sang épais qui coulait entre ses cuisses.

Juste le temps nécessaire à Dumarest pour ramasser des cailloux et charger sa fronde. Il tira et vit le projectile briser les dents de l'homme. Il tira encore et encore jusqu'à ce que l'homme ne soit plus qu'une chose aveugle au visage pulvérisé et que la couleur grise de son cerveau commence à se mêler au rouge du sang et au blanc des os.

La femme resta muette lorsqu'il revint à la caverne mais lui tendit un bol d'eau avec un air effrayé. Son homme était mort et elle se demandait qui allait s'occuper d'elle. Après tout, le gamin était mieux que rien. Cette constatation lui fit renoncer à tirer le couteau qu'elle tenait caché dans ses haillons mais Dumarest ne fut pas dupe et resta sur ses gardes pendant qu'il nettoyait le sang maculant son nez et sa bouche.

— Il t'a fait mal, fit la femme en s'approchant de lui avec l'idée de restaurer son autorité. Il était saoul et dingue. J'avais peur de lui. C'est pour ça que je ne t'ai pas aidé, la nuit dernière.

Et pourquoi avait-elle alors eu cette crise de colère le matin même ?

— J'ai essayé de l'arrêter, poursuivit-elle. Il m'a repoussée. Tu n'as rien vu car tu étais déjà dehors. Ce salaud m'a battue. (Elle fit une grimace de douleur tout en pressant sa main contre son flanc.) Il était toujours en train de me tabasser et je suis bien contente qu'il soit crevé. T'as fait du bon travail et tu lui as rendu la monnaie de sa pièce. Ton nez te fait mal ?

— Non.

— Ça ne va pas tarder. (Elle leva les mains vers lui.) Si tu ne me laisses pas voir ça, tu auras des problèmes plus tard. Ça risque de te bloquer la respiration.

— Donne-moi ton couteau, dit Dumarest.

— Mon couteau ? Quel couteau ?

— Celui qui est sous ta robe. Je veux juste le voir. Je pourrais peut-être arriver à en faire un pareil. Ça serait utile pour la chasse. Et je ramènerais plus de nourriture.

— Tu voudras chasser pour moi ? (La crasse se fissa dans les rides de son visage lorsqu'elle sourit.) T'es un bon garçon, Earl. Je t'ai toujours considéré comme si t'étais mon fils. On sera bien ensemble.

— Le couteau. (Dumarest tendit la main pour le prendre.) Je le regarderai pendant que tu rafistoleras mon nez.

C'était une arme primitive, un morceau de fer aiguisé avec une extrémité fixée dans un manche de bois. Dumarest le détailla pendant que la femme remettait en place le cartilage de son nez. Il était jeune et le temps ferait son effet sur la blessure.

— Voilà. (Elle recula en baissant les mains.) T'as fini avec mon couteau ?

— Je vais le garder.

— Comment ça, le garder ? (Sa voix se transforma en un cri de protestation.) Tu veux me le voler, hein ? D'abord tu tues mon homme et puis après tu me voles. Pourquoi t'arrêter là ? Pourquoi tu ne me tues pas pendant que tu y es ? Allez, vas-y, jeune porc vicieux. Tue-moi ! Tue-moi, si tu l'oses ! (Son expression changea lorsqu'elle vit la lame se lever.) Non, je ne voulais pas dire ça !

— Comment l'as-tu aiguisé ?

— Quoi ?

— Avec une pierre ou une lime ? Si tu as une lime, je la veux aussi.

— Une pierre, répondit-elle avec aigreur. Je n'ai pas de lime. Enfin, plus maintenant. Je l'ai échangée contre une bouteille. Mais tu pourras peut-être en trouver une autre dans les ruines. (Elle le regarda faire le tour de la cave.) Qu'est-ce que tu fais ? Tu veux encore me voler quelque chose ?

— J'ai besoin de vêtements.

De vêtements, de nourriture et de quoi transporter celle-ci. D'eau aussi. Et d'une couverture. Tout ce dont on l'avait privé parce qu'il n'était qu'un enfant. Mais il n'était plus un gosse. Il avait tué et il était devenu un homme.

Il allait partir en direction de l'est et survivre comme il le pourrait.

Il n'avait que dix ans et sa patrie, c'était la Terre.

Le capitaine arborait un visage ridé, des sourcils touffus et un nez étroit planté au-dessus d'une bouche au dessin ferme. Sa peau était tachée et il avait des poches sous les yeux. Des cheveux fins couraient sur son crâne rond. Ses mains, posées sur ses genoux, jouaient avec un morceau d'agate.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ? (Il hocha la tête en entendant le nom.) Bien, Earl, tu as voulu jouer au passager clandestin. Une erreur de ta part.

Dumarest resta muet.

— Une erreur plus importante que tu as l'air de le croire. Pour ça, je dois t'éjecter dans le vide.

— Pour me tuer, monsieur ?

— Pour te punir d'avoir enfreint la loi. Tu comprends ? On ne doit pas encourager les passagers clandestins et pour ça, on les punit dès qu'on les découvre. Tu n'as pas peur ?

— De la mort, monsieur ? Si.

— Évidemment. Même les jeunes en ont peur. Quel âge as-tu ? Dix ans ? Onze ?

— Oui, monsieur.

— Quoi, oui. Dix ou onze ?

— Onze, monsieur... Ou peut-être douze. Quelle importance ?

— La Terre ! cracha le capitaine. Pauvre petit imbécile !

— Monsieur ?

— Oublie ça. Je n'avais pas l'intention de t'insulter. Et bien entendu, tu n'as pas de famille ? Tu ne sais pas où tu vas et tu ne sais pas ce que tu feras quand tu seras arrivé à destination... Qu'avais-tu à perdre en montant clandestinement à bord ? Comment savais-tu que tu étais en train de te suicider ?

Dumarest ne répondit rien, se contentant d'observer les mains qui jouaient toujours avec l'agate représentant une femme nue avec les genoux ramenés sous le menton.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi, hein ? murmura le capitaine. Te tuer alors que tu n'es qu'un gamin ignorant ? Bon sang, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

La pierre lui échappa des mains et tomba.

— Monsieur ! dit Dumarest en ramassant la pierre au vol et en la tendant au capitaine. (Il vit alors l'expression de celui-ci.) Monsieur, qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu es toujours aussi rapide que ça ?

— Elle était en train de tomber et je ne voulais pas qu'elle se casse...

— Et tu l'as rattrapé, juste comme ça ? (Le capitaine remit la statuette dans sa poche.) Ma décision est prise, mon gars. Tu veux travailler dur ? Apprendre ? Merde, je joue le coup. Tu peux travailler pour payer ton passage. Le voyage va être long et tu vas devoir bosser dur. Mais, au moins, tu mangeras à ta faim.

Et les voyages s'étaient succédés jusqu'à la mort du capitaine. Puis Dumarest avait choisi sa route, s'approchant de plus en plus du cœur surpeuplé de la galaxie. Des régions où personne ne connaissait sa planète natale et où la Terre était un sujet de plaisanterie, une légende.

— Tu comprends pourquoi, dit le capitaine, qui s'était retourné et qui souriait. Pas de vaisseau, pas de trace dans les annuaires, pas de

coordonnées. Earl, tu es le seul à croire que tu as quelque chose à découvrir.

— Et je retrouverai la Terre.

— Oui. Tu y arriveras, Earl. Sinon, pourquoi aurais-tu survécu jusque-là ? Mais tout ça, ajouta-t-il en faisant un grand geste de la main, tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui. Je suis là pour retrouver Iduna.

— C'est ça. Pour retrouver Iduna. Alors, ne te perds pas dans ton passé. Ton enfance est loin derrière toi. Ne te perds pas dans tes rêves car tu as un travail à accomplir. (Son visage commença à se brouiller.) Tu peux toujours m'appeler si tu as envie de parler avec quelqu'un... Ne l'oublie pas. Ne l'oublie pas...

Et il disparut.

CHAPITRE V

Le vent violent se mit à secouer la chaloupe et obligea Kathryn à se retenir à la rambarde. Des éclairs frappaient les montagnes et transformaient le paysage en un tableau sorti de l'imagination d'un peintre dément. Trop longtemps confinée derrière des murs, Kathryn appréciait ce panorama sauvage et sentait d'anciennes forces réchauffer son sang.

— Madame ! s'écria Shamarre par-dessus le bruit du vent. Il faut qu'on redescende ! Qu'on redescende !

Elle grimaça en voyant Kathryn secouer la tête.

Ce fut le pilote qui prit la décision en perdant de l'altitude et en filant loin des montagnes et de l'atmosphère en furie. Un acte que la femme aux commandes justifia en montrant du doigt une escadrille de chaloupes en action, plus haut dans le ciel.

L'œuvre de Tamiras.

Les véhicules étaient les plus gros disponibles sur la planète et avaient été chargés de produits chimiques. Ils s'enfoncèrent bientôt dans les nuages pour y disperser les cristaux destinés à y forcer la formation d'une pluie rendue inoffensive par sa chute programmée sur les montagnes.

Une idée que Tamiras avait à peine soutenue.

— On peut toujours essayer, avait-il dit sans détour. Il suffit d'acheter les produits chimiques mais ce sera peut-être de l'argent jeté par les fenêtres. Mon autre idée est bien plus prometteuse...

Celle de créer des champs d'énergie dans l'atmosphère et de s'en servir pour repousser les nuages loin des zones sensibles. À défaut d'autre chose, l'homme était audacieux.

Kathryn jeta un regard vers l'endroit où Tamiras avait disparu dans les nuages avec son équipe. Des hommes qui le suivaient avec une foi aveugle qu'elle enviait et qui étaient prêts à risquer leur vie parce que c'était lui qui les conduisait. Des femmes auraient été plus prudentes et auraient exigé des assurances. Une disposition d'esprit considérée comme admirable mais qui manquait d'un certain romantisme. D'ailleurs, elle-même aurait-elle accepté de s'enfoncer dans le cœur d'une tempête en formation en sachant qu'elle pouvait être désintégrée à tout moment ?

— Madame ? (Shamarre était mal à l'aise car elle n'aimait guère

quitter le sol.) La tempête...

— Éclatera quand elle le voudra. Et si Tamiras a de la chance, elle ne fera aucun dégât.

— Aux troupeaux, non. Mais à nous...

La pluie ne leur ferait guère de mal même s'il était arrivé que des bêtes soient noyées de temps à autre, mais la grêle pourrait les pulvériser et un éclair n'aurait aucun mal à les réduire en cendre tel un laser géant. Et pourtant, Kathryn hésitait à donner le signal du départ. Si de simples hommes étaient capables de braver les éléments, elle ne pouvait pas faire moins qu'eux... Sans parler du fait qu'elle trouvait ici une relative paix de l'esprit.

— Regardez ! (Le pilote leva le bras.) La chaloupe... Regardez !

L'engin chutait en feuille morte du nuage, perdant son chargement. Il avait été sans doute victime d'un conflit d'énergie. Mais son pilote était doué et il réussit à rétablir son véhicule.

Et soudain, la pluie se mit à tomber.

Elle commença à marteler la chaloupe, l'habitacle et les passagers qu'il contenait, ajoutant un lustre nouveau aux accoutrements métalliques et aux vêtements de plastique. Une pluie qui mouilla le visage et les cheveux de Kathryn avant de dégouliner le long de son cou et de sa poitrine.

— Il s'est trompé ! (Shamarre criait de plaisir en voyant la preuve de la faillibilité des hommes.) Tamiras s'est fichu dedans !

Les méthodes primitives de Tamiras n'avaient peut-être pas fonctionné sur ce nuage précis qui avait lâché prématurément sa pluie mais les formations plus importantes ne réagiraient sans doute pas de la même manière. Et puis, de toute façon, Tamiras tenterait sa chance jusqu'au bout.

Les hommes, songea Kathryn, étaient d'incorrigibles fous romantiques pour la plupart d'entre eux. Ils se révélaient illogiques et immatures même lorsqu'ils sentaient leur fin proche. Qui d'autre qu'eux pouvait risquer jusqu'à la folie pour poursuivre un idéal ? Après les premiers échecs, plus aucune femme ne s'était portée volontaire pour aller chercher Iduna. Par contre, il y avait toujours eu un homme pour tenter sa chance pour des raisons connues de lui seul. Et était-ce leur faute s'ils s'étaient montrés faibles ? À condition que leur échec fût une question de faiblesse... À propos qu'avait dit Dumarest à ce sujet ?

Elle fronça les sourcils en essayant de s'en souvenir et en se demandant pourquoi elle n'y arrivait pas. Pourtant, tout ce qui concernait Iduna restait à jamais d'une clarté limpide dans son esprit.

Iduna, son unique enfant. Pourquoi donc les femmes esclaves pouvaient-elles se reproduire comme de la vermine alors qu'un tel

droit lui était refusé à elle ?

— Madame, quel est votre bon plaisir ? (La pluie avait cessé et Shamarre, mouillée et gelée, avait visiblement envie de rentrer.) Vous avez besoin d'un bon bain chaud et de vêtements secs.

Une allusion à ce dont elle avait envie mais elle pourrait attendre. Kathryn se retint par pure perversité d'ordonner le retour. Elle leva les yeux vers le ciel et vit le ballet des éclairs qui faisaient éclater les rochers et tonnaient comme une voix monstrueuse au travers des vallées et des cols déchiquetés.

L'ensemencement des nuages devait être terminé.

Un coup de vent secoua la chaloupe mais le pilote en reprit rapidement le contrôle. Le véhicule monta un peu, rencontra une autre rafale puis se mit à osciller sous l'assaut d'une brusque chute de grêle.

— La tempête ! hurla le pilote avec une terreur soudaine. La tempête... elle est en train d'éclater !

La chaloupe fut soulevée par un coup de vent pendant qu'un éclair sauvage lardait les nuages qui laissaient échapper des rafales de grêle. Les particules de glace s'accrochaient à la carlingue de la chaloupe. Shamarre recouvrit sa maîtresse d'un manteau épais.

— Le pilote ! cria Kathryn par-dessus le rugissement de la tempête. Dis-lui de...

— Elle sait ce qu'elle doit faire, répondit brusquement Shamarre. Et elle n'est pas assez bête pour traîner juste pour le plaisir dans une zone aussi dangereuse !

Kathryn se dit que Shamarre avait quelquefois la langue trop bien pendue. Mais, dans un autre sens, une longue fidélité pouvait excuser cet écart. Avec un geste d'impatience, Kathryn repoussa le manteau et regarda en direction des montagnes. Elle vit la danse des éclairs, la brume formée par la pluie battante et la couche de grêle qui commençait à recouvrir les rochers. Un pilonnage qui ne menaçait plus les troupeaux. Finalement, Tamiras avait gagné... Mais d'autres problèmes restaient en suspens.

*

* *

L'église était une frêle construction de plastique retenue par des tiges métalliques, une construction sale, tachée et dépourvue de toute volonté d'être belle. Strictement fonctionnelle, elle occupait la plus grande partie de l'espace accordé par la Matriarche. On y trouvait les quartiers des moines, un dispensaire, un lieu où pouvaient s'asseoir

quelques personnes pour méditer et un autre endroit, encore plus petit, où les suppliants pouvaient trouver un peu de paix.

Le Frère Remick était assis derrière la lampe à bénédiction et observait la femme agenouillée devant lui.

Elle avait été jeune et belle mais sous l'effet de la lumière, son visage s'était transformé en un masque alors qu'elle égrenait une liste de péchés sans gravité.

— Rien d'autre, ma sœur ? demanda le moine lorsqu'elle s'arrêta.

— Rien ! Je...

— Vous ne pouvez connaître le contentement que par la confession, mon enfant. Que par l'acceptation du mal que vous avez fait aux autres et celle de la punition qui vous redonnera la paix de l'esprit. La culpabilité est corrosive pour le corps et l'esprit. Débarrassez-vous-en. Rien de ce que vous direz ne quittera ces murs.

Bien d'autres pécheurs défilèrent avant que le moine puisse enfin se lever pour aller prendre l'air. L'atmosphère contenait encore des traces de la tempête qui s'était abattue sur les montagnes. Dans la lumière oblique du crépuscule, la ville s'était transformée en un piège à ombres. Des taches de ténèbres qui accentuaient encore la ligne élancée des tours, des spires et de l'architecture du palais.

La beauté... Pourquoi fallait-il qu'elle soit souillée ?

Une question que le moine s'était déjà souvent posée et à laquelle il n'avait pas encore trouvé de réponse satisfaisante.

Chaque planète était un joyau unique mais dès que l'homme la touchait se répandaient sur elle les cancers de l'avidité, de la haine et de l'instinct de domination. L'homme était une plaie, un animal devenu intelligent mais toujours incapable d'éprouver la moindre compassion.

— Frère ? fit Écho en arrivant à ses côtés, son vieux visage dissimulé sous son capuchon. Si je vous dérange...

— Pas du tout. Juba va mal, hein ?

Le moine était étendu sur le dos sur sa couchette étroite du quartier d'habitation. Il avait le visage cireux et les yeux fermés. Remick prit une des deux mains posées sur son ventre et découvrit que le poulx était à peine perceptible.

— Ça fait combien de temps qu'il est comme ça ?

— Une heure après que vous ayez pris votre poste, Frère. J'ai cru au départ qu'il dormait mais quand je suis revenu vérifier je l'ai trouvé dans cet état. (Le calme de sa voix se brisa légèrement.) Il y a de l'espoir ?

Il y avait toujours de l'espoir dans le monde... mais plus pour le Frère Juba. Il se mourait et ils le savaient tous les deux. Bientôt une

vie entière de dévotion disparaîtrait, sans laisser de trace derrière elle dans un univers où régnaient la terreur et la cruauté.

Et où la mort était omniprésente, établissant en fin de compte une stricte égalité entre les hommes.

Écho quitta la pièce étroite et Remick s'installa pour sa veille. C'était son devoir et il n'avait pas à forcer d'autres que lui à assister à la vision de ce qui les attendrait tous un jour ou l'autre.

Il reprit la main du mourant et chercha automatiquement le pouls, les médicaments pourraient lui redonner un semblant de vie momentanée mais ne le feraient pas échapper à la fin qui l'attendait. Et un homme devait avoir le droit de mourir dans la dignité, sans être branché sur une machine qui en assurerait toutes les fonctions vitales, transformant ainsi le malade en une simple extension d'elle-même.

Un répit gagné à quel prix ? Une folie, oui.

La mort faisait partie de la vie. C'était une fin en soi et il fallait l'accepter avec calme et sérénité. La fin d'un épisode et le début d'un autre...

— Frère ! (Juba s'étira sur la couchette et sa voix se raffermait lorsque Remick humecta ses lèvres desséchées.) Ne me laissez pas, Frère. Comment vais-je m'en tirer ? J'en sais si peu et je dois accomplir tant de choses ! Frère !

Un appel à un moine mort depuis longtemps et qui avait été son mentor lorsqu'il était jeune. Remick connaissait bien, lui aussi, ce sentiment. Cette ambition qui habitait les moines au départ et qui perdait ensuite petit à petit de son lustre au fur et à mesure que les hommes de l'Église s'apercevaient que changer la nature humaine frisait l'impossible.

— Non ! (Juba se tortilla, le visage et le cou couverts de sueur.) Non ! Pour l'amour du Ciel, non !

Un souvenir terrible qui refaisait surface. Le corps de Juba était couvert de vilaines cicatrices datant d'une lointaine époque où il avait été torturé par des humains revenus au stade primitif. D'autres cicatrices, mentales cette fois, s'ouvrirent et Remick dut faire appel à ses talents d'hypnotiseur pour calmer le mourant.

C'était pour ça qu'on ne laissait jamais un moine mourir seul s'il était possible d'être à ses côtés. L'assurance qu'on n'était pas seul et l'ultime marque de l'amitié qui les englobait tous derrière leur cause commune.

— Frère ! (Remick referma les doigts sur la main amaigrie.) Reposez-vous, Frère, et tout se passera bien. La paix sera avec vous. Reposez-vous et rêvez de champs parfumés au-dessus desquels brille un soleil magnifique et chaud. Observez les fleurs qui s'y épanouissent et les papillons qui volètent au-dessus de ces explosions de couleurs.

Reposez-vous, Frère, reposez-vous...

Juba soupira mais le poids qu'il avait sur la conscience était trop lourd pour s'en débarrasser aussi facilement. Lorsqu'il remit à parler, ce fut avec une voix d'enfant, claire, détachée et impersonnelle. Remick l'écouta attentivement mais sans être surpris par ce qu'il entendait. Les hommes n'étaient pas des anges et pas un, même un moine, n'était à l'abri du péché. Et Juba avait bénéficié d'une longue existence...

Il faisait nuit quand Remick quitta l'abri pour marcher à l'air libre. Des éclairs traversaient toujours le ciel à la verticale des montagnes mais l'atmosphère s'était éclaircie et les étoiles étaient redevenues visibles sur le dôme noir des cieux. À la porte du terrain quasiment désert, quelques gardes discutaient entre eux. Il n'y avait que deux vaisseaux : un marchand de Logaris et un appareil en transit pour Klandah. Un homme travaillait sur une rampe abaissée.

La vie et les vaisseaux sillonnaient l'espace. Et derrière lui la mort venait de passer.

Écho vint dans sa direction, questionnant du regard son visage ridé encadré par les bords du capuchon.

— Juba ?

— Il nous a quittés. Il est mort en paix. (Remick posa la main sur l'épaule de l'autre moine.) Vous le connaissiez bien ?

— Presque depuis le début. Nous avons suivi le même séminaire et fait notre première mission ensemble. C'était sur Flagre. Je suis tombé malade et j'ai failli y rester. C'est lui qui m'a sauvé mais j'ai dû retourner sur Paix pour y suivre un traitement intensif. Après ça, j'ai entendu parler de lui de temps à autre mais il a fallu que nous soyons mutés ici pour que nous retravaillions ensemble. (Écho se tut un instant.) C'était un homme bon et il me manquera...

— Il nous manquera à tous. (Remick inspira profondément.) Il va falloir que j'aie avertir la Matriarche de sa mort.

*

* *

— Mort ? dit Tamiras. Un moine mort ? Comme c'est drôle. (Le vin tourbillonna dans son verre.) Mais pourquoi vous l'a-t-on dit ? La Matriarche d'Esslin a des choses plus importantes que ça à penser, non ?

— Une question de simple courtoisie, répondit Gustav avant Kathryn. L'Église n'est ici que par tolérance et elle doit le savoir.

— Et elle pourrait vouloir plus d'espace, plus de privilèges.

(Tamiras prit des noix dans un bol.) Ne commettez pas l'erreur de sous-estimer les moines. Il y a eu une bagarre, c'est bien ça ? Le vieux a dû prendre un coup et maintenant qu'il est mort certains pourraient penser que vous vous sentez coupable.

— Coupable ?

— Disons plutôt responsable. (Tamiras haussa les épaules.) Les hommes qui l'ont frappé étaient des gardes à vous. Vous pourriez vous sentir obligé d'accorder quelque chose à l'église en réparation. Comme ces moines connaissent mal le maître de ce monde heureux ! ajouta-t-il sèchement.

L'homme était un spécialiste des sarcasmes. Kathryn remarqua la profondeur des rides de son visage et la moue qui marquait ses lèvres fines. La barbe qui envahissait sa figure lui donnait un air simiesque. Un homme vieillissant qui essayait de retrouver sa jeunesse à coups de parures rutilantes, de bijoux, de corsets et de pommades. Mais pas un imbécile.

Une guêpe vicieuse et dangereuse mais pas du tout stupide.

— Il se peut que vous vous trompiez, Tamiras, dit lentement Gustav. Le Frère Remick ne m'a pas paru être un homme intéressé. D'ailleurs, il n'a rien demandé.

— Ce qui prouve son intelligence.

— Comment cela ?

— En laissant le sujet en suspens. Une demande pourrait rencontrer soit une acceptation soit un refus. Par contre, si on laisse planer le doute... Ferez-vous preuve de générosité ou pas ? S'y refuser pourrait vous faire ressentir de la culpabilité et...

— De la culpabilité ! (Kathryn reposa violemment son verre sur la table.) Tu utilises ce mot un peu trop souvent à mon goût, Tamiras. Pourquoi devrais-je éprouver de la culpabilité, hein ?

— On finit toujours par payer ce qu'on a fait...

Était-il devenu fou ? Kathryn commença à regretter de l'avoir invité à dîner. Il avait fait du bon travail, c'est vrai, mais ses façons de faire n'étaient pas pour plaire à tout le monde. Et ses insinuations commençaient à être déplacées.

— Nous payons, Tamiras. D'une manière ou d'une autre, nous payons tous. Avec des larmes, des occasions perdues ou par la douleur. Celle d'un empalement, par exemple.

— Une leçon au niveau légal. (Tamiras avala des bouts de noix.) Mais qu'apprend-elle au fond ? Surtout à un homme qui, de toute façon, n'aura plus aucune chance de se rebeller.

— Mais cette leçon ne sera pas perdue pour les spectateurs, dit Kathryn en refaisant remplir son verre par le serviteur debout derrière sa chaise. Ils s'en souviendront.

— Qui ça ? Les femmes riches qui ont le temps d'apprécier le spectacle ? Pourquoi auraient-elles besoin de telles leçons ? Les travailleurs, peut-être ? Ceux qui ont trop de boulot pour rester et qui font des paris sur la résistance des condamnés ? Les esclaves, alors ? (Il reprit des noix sans regarder Kathryn.) Dommage, fit-il. Je suis en train de me fatiguer pour rien.

Dans une soudaine explosion de colère, Kathryn comprit ce qu'il voulait dire.

Cette façon de lui faire comprendre à quel point les punitions étaient inutiles pour lui. Et le reste ? Cette histoire de culpabilité ? Cela lui rappela la mère de Tamiras qui avait monté un complot contre elle et qui avait dû fuir quand celui-ci avait été découvert. Tamiras et elle s'étaient exilés et l'homme n'était revenu sur Esslin qu'après sa mort. Tamiras lui en voulait-il encore ?

Il avait suivi des études sur un monde industrialisé. Un caprice de sa mère, mais Vaada avait toujours été une femme stupidement ambitieuse.

— Nous sommes prisonniers de nos coutumes, Tamiras, dit-elle. L'empalement constitue le châtiment légal pour certains crimes. Alors pourquoi avoir de la pitié pour ceux qui le méritent ? Est-ce qu'on les a forcés à enfreindre la loi ?

— Ce pourrait être le cas dans certaines circonstances.

— Explique-toi !

— Un esclave est la propriété de son maître, avançait-il avec précaution, et il doit lui obéir. Maintenant, supposons que le maître lui ordonne de commettre un crime... Contre qui faudra-t-il se retourner ?

— Le propriétaire.

— Et qui témoignera contre lui, sinon l'esclave ? (Il sourit en la voyant rester silencieuse.) Vous voyez ce que je veux dire ?

— Nous avons des procédures appropriées à ces cas-là.

— Les fers ? Le chevalet ? Mais qui sera questionné sinon l'esclave puisque c'est lui qu'on soupçonnera toujours d'avoir menti ?

— Et que proposez-vous à la place de ces abus de pouvoir, si tant est qu'ils existent ? demanda Gustav. Vos appareils ?

— Quoi d'autre ? (Tamiras se mit à revivre, maintenant qu'on abordait son sujet de prédilection.) Le détecteur de mensonges pour tous. Une méthode rapide et efficace pour découvrir la vérité. Et qui est utilisée sur nombre de planètes. Pas de juge, pas de jury, pas d'avocat. Juste une machine et un arbitre.

— La perfection déshumanisée, dit Kathryn. Jamais ce ne sera autorisé sur Esslin.

— Tout ça parce que trop de femmes s'accrochent à leurs positions.

S'asseoir pour juger prétendument en toute infaillibilité ! Qu'attendre d'autre d'une culture qui tolère l'esclavage ? (Il haussa les épaules et ajouta.) – Je dois au moins tirer un coup de chapeau aux moines pour ça : ils le détestent autant que moi.

— L'esclavage ? (Kathryn changea de sujet.) Au fait, à quoi croient-ils réellement en dehors de leur credo ? Pourquoi endurent-ils de telles privations sans besoin réel ?

— Ils aident les pauvres et sont eux-mêmes aussi pauvres que possible, répondit Tamiras d'une voix subitement dépourvue de toute moquerie. Et c'est vrai sur tous les mondes que j'ai pu visiter.

— Ils aimeraient donc la pauvreté ?

— Non, ils la détestent. Pour eux, c'est comme une maladie qu'ils combattent de toutes les manières possibles. Quant à ce en quoi ils croient vraiment...

— Ils croient que chaque être vivant fait partie d'un grand tout, dit doucement Gustav. Et que si vous voulez donner le nom de Dieu à ce fond commun, vous le pouvez parfaitement.

— Vous êtes au courant de ce genre de chose, Gustav ? fit Tamiras d'un air stupéfait.

— J'ai lu, j'ai fait des études et je suis arrivé à certaines conclusions. Comment vous, un savant, pouvez-vous trouver ça bizarre ?

— Un savant, c'est beaucoup dire, fit sèchement Tamiras. Mes années d'école sont bien loin derrière moi mais je dois admettre qu'on a toujours quelque chose à apprendre. Le comportement des tempêtes, par exemple. J'aurais juré qu'ensemencer les nuages n'aurait été qu'une perte de temps et d'argent et pourtant, nous avons réussi. Pourquoi ? Qui peut le dire avec précision ?

— Ne pourrais-tu pas le découvrir ? jeta Kathryn. Tes instruments ont bien dû enregistrer des informations, non ?

— Mes instruments ? (Tamiras eut un sourire ironique.) Quels instruments ? Nous n'avions emporté que des produits chimiques et presque rien d'autre. On a eu de la chance, c'est tout...

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas garantir que cela marche à nouveau ? (Gustav fit la moue en voyant Tamiras acquiescer.) Ainsi, on en revient à vos champs électriques, n'est-ce pas ? Mais comment comptez-vous pouvoir faire déplacer de telles masses nuageuses ?

— Tout est dans mon rapport. Il faudrait édifier des tours à intervalles réguliers le long de la base de la chaîne montagneuse. Des tours enfoncées profondément dans le sol. Et des centrales pour produire l'énorme énergie nécessaire. Des lignes à haute-tension installées transversalement permettraient de pouvoir concentrer au besoin toute l'énergie en un seul point. Une fois installé, ce système

pourrait protéger les cultures contre la neige et la grêle et on pourrait même envisager une récolte supplémentaire par an.

— Oui, mais à quel prix... ? fit Gustav. Ne pourrait-on pas plutôt envisager des installations portables susceptibles d'être montées sur des chaloupes et alimentées par des sources d'énergie mobiles ? Entre les tempêtes, on pourrait les affecter ailleurs. Ce serait bien moins cher et plus pratique.

— Et moins efficace.

— Pas tant que ça. Si...

Kathryn se laissa aller contre le dossier de sa chaise pendant que la conversation se poursuivait. Elle ferma les yeux et vit se dessiner dans son esprit le corps pâle d'Iduna, le Tau et le visage de Dumarest plongé maintenant dans un coma apparent.

Elle entendit à nouveau la voix de la technicienne.

— Aucune réponse, madame, mais ça ne veut rien dire. Pour autant qu'on le sache, son corps se comporte tout à fait normalement.

Puis elle ajouta, gâchant tout par la même occasion.

— Bien sûr, il est encore trop tôt pour se prononcer car il se peut que son esprit, lui, ait disparu comme c'est arrivé à tous les autres...

Quelle stupide imbécile ! Pourquoi ne pas lui avoir laissé plus d'espoir ? Et si Dumarest échouait, que lui resterait-il alors ?

CHAPITRE VI

Dumarest s'assit sur un rocher dépassant d'une plaine de sable volcanique noire et qui semblait sans autre limite que l'horizon barré de flammes rouge sombre et orange, montant haut dans le ciel avec une sauvagerie incomparable. Un ciel que Dumarest ne connaissait pas, tout comme l'étrange plaine dans laquelle il se trouvait.

Il se déplaça, sentant le sable noir crisser sous ses bottes. Cette fois, il portait ses vêtements habituels et son poignard était passé dans son étui. Débarrassé du besoin de boire et de manger, il était en mesure d'apprécier pleinement sa situation et de faire des plans.

Il était venu au Tau en temps qu'enfant, tout comme l'avait fait Iduna. Une vague de lumière l'avait englouti et il s'était subitement retrouvé ailleurs, dans une chambre d'enfant pour géants remplie de jouets vivants. Un enfant pouvait fort bien considérer un mobilier sous cet aspect gigantesque et voir dans ses poupées des compagnons à sa taille.

De là, il s'était retrouvé dans un univers qu'il avait bien connu, même si ses habitants étaient restés à l'état de spectres, hormis l'homme qu'il avait tué et la femme qu'il avait abandonnée après lui avoir pris son couteau. Et puis il y avait eu le vaisseau et son capitaine. Et maintenant, il y avait cette plaine...

Une zone susceptible de dissimuler des périls inconnus. Sables mouvants, terriers de prédateurs. Le ciel lui-même semblait lancer des avertissements et Dumarest se tendit en sentant son intuition lui souffler de se méfier. Une tension qui monta d'un cran quand il entendit le crissement sur le sable. Du sable en train de bouger sans la moindre trace de vent !

Il plongea en avant, tira son poignard, se redressa et fit volte-face. Pour se retrouver nez à nez avec une horreur.

La créature énorme se découpait sur le fond du ciel, une chose aux pattes épineuses, aux palpes suintants, aux mandibules cliquetant comme des castagnettes et aux yeux brillant tels des bijoux posés sur un écrin de poils. Un insecte blindé qui faisait trois fois la taille d'un homme.

Il se redressa et fonça sur sa proie.

Dumarest bondit de côté. Mais sa botte glissa et il perdit l'équilibre. Il roula sur le sable noir et évita de justesse les mandibules acérées. La

créature se dégagea complètement du sable, projetant une pluie de grains sombres autour d'elle.

Dumarest se releva pour plonger aussitôt au sol. La lame de son poignard se leva pour bloquer un coup d'une des pattes couvertes d'épines. En pénétrant dans la chitine, l'acier libéra un ichor jaunâtre. Puis la lame s'attaqua à une articulation et la créature se retrouva avec une patte estropiée.

Une blessure sans gravité que la bête ignora pendant qu'elle se tenait aux aguets, en train d'observer sa proie. Un prédateur qui vivait sous le sable, embusqué pour attendre tout ce qui pouvait passer à sa portée. Et contre ce monstre, Dumarest n'avait rien d'autre que son poignard.

Cela ne suffirait pas et il s'en était bien rendu compte dès le début. La créature était trop grosse et sa lame à lui trop courte pour arriver à toucher un centre vital. Il pouvait toujours attaquer les yeux mais ceux-ci étaient trop nombreux. Sans compte que, même aveuglée, la créature pourrait toujours le suivre à l'odeur. Et les pattes, elles aussi, étaient bien trop nombreuses. Les couper toutes nécessiterait une grande rapidité d'exécution de sa part, ainsi que beaucoup de chance. Beaucoup trop de chance...

Mais c'est cela qu'il lui fallait réussir, coûte que coûte.

Dumarest ramassa une poignée de sable dans sa main gauche et se rua en avant tout en la lançant aux yeux de la bête. À la seconde où les grains noirs quittaient ses doigts, il plongea et se mit à larder toutes les articulations qui passaient à sa portée. L'espace d'un instant, il crut tenir le bon bout, mais la créature se redressa à nouveau, révélant un ventre couvert de plaques de poils. En retombant sur lui, une de ses pattes s'abattit sur son bras droit et lui fit lâcher le couteau qui alla cliqueter contre un rocher.

Dumarest vit la patte s'apprêter à lui asséner un deuxième coup. Il s'en empara à deux mains, pesa de tout son poids dessus jusqu'à ce qu'il sente enfin la chitine céder et libérer des flots de liquide jaune. Une petite victoire mais qui risquait fort d'être sa dernière car des étoiles explosèrent à l'intérieur de son crâne lorsqu'une massue vivante s'écrasa contre sa tête et l'envoya rouler sur le sable.

Il fallait qu'il se relève, même si c'était pour mourir. Il fallait qu'il surmonte son hébétude pour faire face à cette bête sans avoir aucune chance contre elle.

C'était toujours comme ça.

À mains nues ou avec le couteau, toutes les probabilités jouaient contre lui. Ce qu'il lui aurait fallu, c'était un laser lourd capable d'ouvrir des trous dans cette chose.

Et soudain, il eut l'arme entre les mains !

Dumarest se releva alors que l'insecte géant le chargeait. Il cala l'arme à la saignée de son coude et écrasa la détente à l'instant même où une pince acérée s'apprêtait à le couper en deux. La pince se mit à fumer et à s'agiter puis se détacha du membre dans une pluie de liquide jaunâtre pendant que le point rouge du viseur-laser se déplaçait sur l'armure naturelle, laissant derrière lui une piste de chitine brûlée... Un doigt de rubis qui remonta jusqu'aux yeux pour les carboniser... Puis il passa entre les mandibules pour y semer la destruction avant de griller les tissus à l'intérieur de la tête, de réduire en cendre le ganglion nerveux central.

Pour détruire !

En voyant la créature s'effondrer et se mettre à ramer dans le sable noir dans un dernier sursaut d'agonie, Dumarest rabaissa enfin son arme. Des raclements furent bientôt repris de tous les côtés alors que la plaine commençait à grouiller d'une vie féroce.

Le monstre n'était pas le seul de son espèce...

Dumarest se précipita vers le rocher en voyant toutes les créatures se diriger vers lui. Une masse de choses insectiformes de taille invraisemblable. Certaines ressemblaient à des araignées, d'autres avaient les pinces et la queue d'un scorpion, d'autres encore, les plus nombreuses, s'apparentaient à des fourmis géantes. Et toutes portaient la mort en elles.

Le laser en abattit quelques-unes. Elles tombèrent pour se faire immédiatement démembrer par leurs congénères les plus proches. D'autres, estropiées, se traînèrent à l'écart tout en se défendant contre celles qui voulaient les dévorer vivantes. Quant au reste, il avançait telle une division de cavalerie lourde. Un flot sans fin qui recouvrait la plaine tout entière d'une mosaïque aux motifs rouges et écarlates sur laquelle se reflétait la lumière du ciel.

Contre ça, même un laser lourd ne servirait pas à grand-chose.

Dumarest tournoya sur lui-même, tira, tira encore, s'entourant petit à petit d'un cercle de cadavres en train de brûler. Mais rien n'empêchait les créatures qui se trouvaient derrière d'attaquer sans cesse dans un cliquètement sauvage de mandibules.

Il n'avait qu'un laser et c'était une armée dont il avait besoin !

Et tout à coup, il l'eut à sa disposition.

Des hommes l'entouraient. Des personnages sinistres en armure de combat, des mercenaires qui portaient des couleurs qui lui étaient familières. Ils se mirent en position et établirent un barrage de feu que nul ne pouvait franchir. Contre une telle barrière d'énergie destructrice, des hommes auraient cédé et battu en retraite mais les créatures de la plaine n'avaient rien à voir avec l'homme et, animées d'une férocité démente, elles poursuivirent leur attaque.

Et du sang humain commença à se mélanger à l'ichor jaunâtre.

Un homme hurla lorsqu'une pince se referma autour de sa taille pour le soulever et le laisser retomber en deux parties d'où jaillissait un flot cramoisi. Un autre essaya de s'enfuir et s'écroula, les jambes cisailées. Un troisième, le visage arraché, tituba, tomba à genoux, les mains posées contre son masque horrible et resta ainsi jusqu'à ce qu'un de ses camarades l'achève.

Les hommes mouraient maintenant de tous les côtés. Dumarest grimpa sur le rocher et scruta la plaine. Il découvrit que d'autres créatures arrivaient, avec, parmi elles, des silhouettes humaines. Des silhouettes qui se tenaient immobiles, les mains passées dans les larges manches de leur robe écarlate. Leur visage était caché sous de larges capuchons mais leur poitrine s'ornait d'un grand dessin.

Le Cyclan... Ici ?

Les silhouettes mystérieuses servirent de cibles au laser de Dumarest. Mais si elles se racornissaient les unes après les autres, c'était pour réapparaître immédiatement ailleurs.

— Continuez à tirer ! cria Dumarest au milieu du vacarme de la bataille. Maintenez vos positions et coordonnez vos actions ! Repoussez-les !

En espérant qu'il finisse par n'y avoir plus aucune créature. L'air devint chaud et rempli de vapeurs toxiques. Les lasers cessèrent de tirer au fur et à mesure que leurs batteries se vidaient. Dumarest s'écroula alors et se rendit compte qu'il avait été blessé par un des insectes géants. Et il s'aperçut en regardant la masse de muscles déchirés et sanglants qu'était devenue sa poitrine qu'il était en train de mourir. Il tenta de se relever et de se servir de son arme mais celle-ci se révéla trop lourde. Et il avait perdu son poignard. Et le ciel s'assombrissait.

Il était seul et il se mit à prier désespérément pour qu'on lui vienne en aide.

Le miracle se produisit sous la forme d'une bulle.

Dumarest la regarda se détacher de l'horizon. C'était une boule brillante et multicolore. Elle glissa vers lui, stoppa à sa hauteur et se métamorphosa en une pièce remplie d'appareils médicaux surveillés par des personnes au visage solennel. La plaine avait disparu.

Et la douleur également.

Dumarest se retrouva soudain sur une table avec une femme aux cheveux dorés qui se penchait sur lui, le visage illuminé d'admiration et de tendresse. Elle soigna ses blessures et il s'assit, ses vêtements subitement redevenus neufs et son poignard à nouveau passé dans sa botte.

Tous les cadavres s'étaient évanouis avec la douleur. Il lui avait suffi d'y penser et ils avaient disparu.

Mais qui était cette fille ?

Dumarest la regarda. Elle avait l'air d'attendre qu'il s'adresse à elle. Grande, blonde, le visage lisse. Une infirmière, sans doute, ou un médecin. En tout cas, elle l'avait guéri. Ou plutôt, il avait été guéri dès qu'elle l'avait touché de ses mains. Des mains qui, apparemment, avaient également réparé ses vêtements et remis en place son couteau.

Était-ce Iduna ?

Elle cligna des yeux lorsqu'il le lui demanda et son visage refléta un grand étonnement.

— Monseigneur, je m'appelle Tarunda. Vous avoir rendu service fut un plaisir pour moi. Je m'en souviendrai toujours.

Sa voix avait la douceur d'une brise parfumée. Cette femme lui rappelait vaguement quelqu'un. Où avait-il bien pu la voir auparavant ?

Et pourquoi avait-il été attaqué par des insectes géants ?

Ils étaient sortis du sable et ils étaient bien trop nombreux pour avoir pu survivre dans cette plaine. Et beaucoup trop féroces pour des choses de cette taille. Ils semblaient issus d'un cauchemar et même morts, ils lui avaient inspiré tout autant d'horreur.

Pourtant, Dumarest avait déjà rencontré de telles formes de vie sans en avoir peur. Et puis il y avait eu ces vagues silhouettes en arrière-plan. Des silhouettes de Cybers.

Eux, au moins, il pouvait les comprendre. Cela faisait des années qu'ils le menaçaient, eux et l'organisation qu'ils servaient, le puissant Cyclan qui manipulait les hommes comme si c'était de simples marionnettes.

Mais que faisaient-ils ici ?

La fille l'ennuyait avec sa vague familiarité. Il la détailla et essaya de retrouver l'endroit où il l'avait vue. Cet hôpital sur Shallah ? Non ? Ce n'était pas là. Dans une taverne, alors ? Il en avait fréquenté beaucoup trop pour s'en souvenir. Il épela mentalement le nom. Tarunda de... de... Tarunda ?

Et la scène ressurgit devant ses yeux.

Le ring entouré de visages attentifs, l'odeur, la lueur avide dans les yeux qui le fixaient. La puanteur animale de la peur, de l'huile et du sang. L'attente de la douleur. Le poignard bloqué dans la main couverte de sueur. Et en face, un homme de haute taille dont la poitrine nue s'ornait d'un tatouage qui lui souriait d'un air félin.

Une femme se mit à crier.

— Chope-le, Spider ! Ouvre-le et montre-nous la couleur de ses tripes !

Son premier combat pour de l'argent.

Dumarest attendait la cloche. Il sentait la faim tarauder son estomac. Combattre pour manger. S'il gagnait, il pourrait survivre. Mais s'il perdait...

Il était alors un jeune homme – à peine plus qu'un enfant qui regrettait encore la mort du seul ami qu'il avait jamais – eu et qui était maintenant condamné à se battre pour rester en vie.

— Tue-le ! hurla à nouveau la femme. Tue-le, Spider et cette nuit je serai à toi !

Une invitation qui fit se détourner des regards intéressés dans sa direction au moment où la cloche sonna. Dumarest attaqua instantanément, blessa son adversaire et recula... Pour sentir une brûlure au niveau de ses côtes.

Il avait commis une erreur. Il aurait dû viser un point vital ou bien lacérer l'autre sans lui donner le temps de se reprendre et de le toucher à son tour. Mais comment avoir une telle expérience au bout de quelques minutes à peine ?

Vivrait-il assez longtemps pour apprendre ?

Dumarest évita une nouvelle attaque de Thommc et seule sa vitesse le sauva d'un coup de couteau au flanc qui aurait eu toutes les chances d'être mortel.

Son adversaire pensa sans doute alors qu'il valait mieux pour lui faire traîner le combat en longueur pour donner du spectacle à la foule et pour acquérir sans risque une petite réputation. Il décida d'éviter de porter des coups trop dangereux et d'estropier Dumarest membre par membre.

Il plongea en avant et cligna des yeux en voyant sa lame manquer sa cible. Puis il sentit la morsure d'une autre blessure et la tiédeur du sang en train de couler. Dumarest recula et observa le jeu des muscles des cuisses et des mollets de son adversaire, la position de ses pieds signalant une attaque toute proche, sa manière de tenir son couteau... Puis il y eut un éclair et une blessure s'ouvrit sur sa poitrine.

Elle aurait pu être mortelle. Spider avait fait une erreur en ne visant pas le cœur. Il aurait dû profiter de cette occasion pour l'achever. Mais maintenant, animé soudain d'une sinistre détermination, Dumarest comprit qu'il lui faudrait tuer pour s'en tirer.

Les lames se rencontrèrent avec un claquement métallique, se séparèrent, se rencontrèrent encore. Dumarest essayait d'éviter tous les coups mais il ne tarda pas à recevoir une autre blessure. Il rendit la monnaie de sa pièce à son adversaire, fit un nouvel écart pour éviter la lame ennemie qui fonçait vers lui. Visiblement, Spider, qui avait bien des mises à mort derrière lui, en avait assez et avait décidé d'écourter le combat.

Ce fut cette confiance en lui qui creusa sa tombe.

Dumarest était jeune et sans grande expérience. Il était à la merci d'une erreur qui le transformerait en viande de boucherie. Les lames se touchèrent à nouveau.

Malheureusement pour Spider, sa cible s'évanouit, se retourna, frappa, recula, évita un coup, se mit à courir, frappa à nouveau et disparut, et encore, jusqu'à ce que le tatouage ait disparu sous une couche de sang rouge. Dumarest ne pensait plus à rien d'autre qu'à frapper et à tuer.

Les spectateurs crurent voir les deux corps huileux se jeter dans les bras l'un de l'autre, accompagnés par un scintillement de métal. Puis, après un bruit sourd, Spider s'écroula et Dumarest resta debout, le couteau à la main et la poitrine couverte de sang.

Un peu plus tard, Tarunda l'avait emmené chez elle.

Une putain, mais elle avait été touchée par sa jeunesse et son ignorance. Elle l'avait soigné et remis sur pied. C'est grâce à elle s'il s'en était tiré.

Comment avait-il pu l'oublier ainsi ?

La réponse tenait dans les années qui s'étaient écoulées. Trop d'années, trop de combats, trop de voyages et trop d'autres femmes qui avaient voulu l'aider et l'avaient aimé à leur manière. Mais Tarunda ressemblait-elle, à cette époque, à la fille qu'il avait devant lui ?

Dumarest la détailla. Jeune, belle, la chair ferme et le visage débarrassé du lourd maquillage réservé aux femmes de son genre.

— Monseigneur ?

— Laisse-moi. Laissez-moi tous !

Ils s'évanouirent comme de la fumée et Dumarest se retrouva seul sur une étendue de gazon émeraude piquetée de fleurs. L'enfance. Un paradis pour les autres, une époque de douleur et de terreur pour lui, suivie par les tourments de l'adolescence.

Le Tau n'était-il rien d'autre qu'une porte donnant sur l'enfer ?

— Bonne question, mon ami. (L'homme qui apparut à ses côtés eut un sourire capricieux et haussa les épaules.) Mais qu'est-ce que l'enfer ? Chaque homme ne crée-t-il pas le sien, en fin de compte ? Et lorsqu'il doit affronter les périls d'un univers dépourvu de tout sentiment et un destin totalement indifférent à son sort, que lui restait-il comme défense ? Il lui faut rire. Plaisanter. Regarder toute chose comme une source d'humour. C'est la seule façon de rester sain d'esprit.

C'était Jocelyn, le maître de Plaisanterie, un monde affligé d'étranges particularités. Lui, plus que tout autre, saurait faire face à des situations incompréhensibles.

— Pas incompréhensibles, Earl, dit-il. Simplement peu familières. Mais tu comprendras tout ça quand tu auras le temps d'y réfléchir. D'accord ?

— Bien sûr, qu'il comprend. (Phasael, le manutentionnaire du vaisseau qui avait eu de l'amitié pour le protégé du capitaine, était assis à côté de Jocelyn, mais sans partager son sourire.) Tiens le couteau la pointe relevée avec le pouce posé sur la lame et frappe vers le haut. Enfonce-le sous les côtes et vise le cœur. Même si tu le manques, tu lacéreras au passage les poumons et un homme devient inoffensif lorsqu'il pisse le sang.

— Le sang, fit le médecin en secouant la tête. Ça ne suffit pas, jeune homme. Il lui faudrait plus que du sang pour le sauver. J'ai bien peur qu'il n'y ait maintenant plus rien à faire pour lui...

Et les portes de métal s'étaient refermées derrière lui, le laissant sur un monde glacé où il allait devoir désormais survivre.

Se contrôler. Il devait se contrôler !

Il suffisait d'y penser et ses souvenirs devenaient réels. Jocelyn, Phasael, le docteur qui avait fermé les yeux au capitaine. Ces personnages n'avaient pas plus de consistance qu'un hologramme. Des fantômes surgis du passé et qu'il valait mieux oublier.

Mais, d'un autre côté, ils avaient l'air si réels...

Dumarest regarda ses bottes, son poignard et ses vêtements. En dépit des apparences, ni eux ni son corps n'étaient là. Ils étaient ailleurs et seul son esprit avait pénétré dans le Tau.

Et pourtant...

Il tira son poignard et se piqua la main. Du sang apparut. Un rêve, vraiment ? S'il se plantait la lame dans le cœur, il mourrait à coup sûr. Et un homme pouvait-il mourir dans un rêve ?

— Tu n'es pas dans un rêve, mon chéri, soupira une voix venue du néant. Tu es dans un univers étrange mais bien réel. Fais attention, Earl. Fais très attention...

Était-ce Kalin ? Ou Lallia ? Dumarest regarda autour de lui mais ne vit personne sur le gazon. Une femme puisée dans ses souvenirs l'avait averti et s'il s'était concentré à cet instant-là, elle se serait certainement incarnée sous ses yeux telle qu'il l'avait connue. Était-ce Deraï ? Lavinia ? Ou alors la Matriarche elle-même, penchée au-dessus de son corps inconscient ?

Dumarest jeta un coup d'œil à sa main et ne fut pas surpris de constater que sa blessure avait disparu. Dans un monde où l'esprit régnait en maître, tout était possible. Y compris retrouver une enfant devenue jeune fille et qui dormait depuis des années. Mais comment faire ?

Un point avait grossi sur l'horizon pour se transformer en une terrifiante explosion lumineuse dont le bruit avait eu l'ampleur de celui d'une déflagration nucléaire. Des flammes gigantesques avaient envahi le ciel pour y tracer sans cesse des dessins d'une brillance aveuglante et ce spectacle durait depuis des heures.

Assis sur le gazon, la tête baissée et le cerveau douloureux à force de concentration, Dumarest poursuivait sa démonstration. Des armées avaient marché les unes contre les autres et leurs armes avaient lacéré les cieux et rempli l'atmosphère d'un abominable chant funèbre. Dumarest espérait bien que quelqu'un finirait par remarquer son spectacle son et lumière, cette bataille fantôme surgie du fond de sa mémoire que son expérience rendait particulièrement vraisemblable. Un spectacle destiné à attirer l'attention d'une enfant.

Mais même si elle le remarquait, Iduna serait-elle assez intriguée pour venir voir ce qui en était la cause ?

Puis une explosion s'éteignit instantanément alors que Dumarest venait de l'allumer. Et encore une autre. Un instant plus tard, une sorte de vague rose nettoya le ciel et y imposa tranquillité et silence.

Un tourbillon se matérialisa dans l'air.

Une masse de vapeurs lumineuses et tournoyantes vint atterrir devant Dumarest pour se transformer en un fuseau vertical animé d'un mouvement rotatif rapide. Il s'approcha de Dumarest. Qui recula prudemment pour se retrouver bloqué par un mur de pierres ciselées. Le fuseau s'avança mais une lueur grandit subitement devant lui et l'arrêta à son tour. Et soudain, le tourbillon disparut, ne laissant qu'un tas de sable à sa place d'où descendit un homme qui vint s'incliner devant Dumarest.

— Salut au nom de Sa Majesté, la très noble et illustre reine Iduna, propriétaire de ce monde et de tout ce qu'il contient, chef suprême des forces du bien et du mal et maîtresse de toute chose. Quels sont vos nom et rang ?

Dumarest lui répondit sans quitter des yeux cet homme de haute taille qui portait une armure bizarre et dont le casque ne parvenait pas à dissimuler le sombre visage sévère et balafré. Une épée passée dans un fourreau pendait contre sa cuisse.

— Earl Dumarest, fit l'homme. Seigneur de la Terre et Défenseur du Droit.

— Que voulez-vous à ma reine ?

— Je le lui dirai de vive voix.

— Vous me le direz d'abord à moi, répondit l'autre en posant la main sur la garde de son épée. Je suis Vir dius, Héraut, Champion et Seigneur de Grand Renom.

Et, devina Dumarest, l'invention d'un esprit imaginaire. Une poupée

créée par une enfant pour son propre amusement, tout comme les titres ronflants dont elle s'affublait. Iduna avait un esprit d'enfant, révélé par l'attention que portent habituellement les enfants aux détails. Bien sûr qu'une reine se devait d'avoir un champion... Et que pouvait-elle être d'autre ici qu'une reine ? Et qui respecterait-elle sinon quelqu'un d'autre qui arborerait titres et honneurs ?

Un jeu sans danger.

— Le Seigneur de la Terre n'a pas à converser avec un subalterne. Dis à ta maîtresse que j'insiste pour avoir une audience. Et dis-lui aussi qu'elle n'a eu qu'un simple aperçu de mes pouvoirs.

— Une démonstration dépourvue de sens. Aucune règle n'avait été décidée. Ni aucun gage.

— Je...

— Venez jouer avec ma maîtresse. J'espère que vous serez meilleur que les autres. Maintenant, pour commencer, vous devez aller jusqu'au château. Je suis là pour vous guider. Vous devez promettre de payer un gage si vous perdez.

— Et si je gagne ?

— Alors, vous serez invité à l'intérieur. Ce jeu va vous amuser, Earl. Dites que vous acceptez.

Refuser serait peut-être perdre sa seule chance de rencontrer Iduna.

— J'accepte. Comment commence-t-on ? Dans quelle direction se trouve le château ?

— Ce n'est pas encore votre tour de jouer, répondit Vir dius avec sérieux. C'est la reine qui commence. Et vous ne devez pas tricher. Voilà, elle va jouer. Ça y est !

Et Dumarest sentit le sol disparaître sous ses pieds.

CHAPITRE VII

Après un instant de confusion et de chute dans les ténèbres, Dumarest sentit tout à coup la terre sous ses pieds. Le gazon avait disparu pour laisser place à un sable noir volcanique que Dumarest connaissait bien mais qui se transforma bientôt en une plaine de glace.

— Un bon coup, dit Virdius. Vous êtes un bon joueur, j'en suis certain.

— C'est mon premier coup qui te fais dire ça ?

— Non, le deuxième. D'abord, vous avez stoppé votre chute puis vous avez transformé le sable en glace.

Et Iduna transforma celle-ci en eau.

Dumarest coula puis lutta pour remonter à la surface. Il ne connaissait pas les règles de ce jeu mais il commençait à voir où Iduna voulait en venir. Il devait atteindre un endroit et elle l'en empêcher par des obstacles contre lesquels il devait trouver immédiatement une parade. Il pensa à un radeau ou à un bateau mais les deux pouvaient être coulés. Un tronc d'arbre serait plus sûr.

Il apparut sous ses mains. L'écorce était rugueuse mais pas assez pour dissimuler des insectes dangereux. Et pas trop glissante non plus.

— Dans quelle direction se trouve le château ? demanda-t-il à Virdius.

— Il se trouve là où il se trouve.

— Évidemment. Et où est-ce ?

— À l'endroit où il s'élève.

Des énigmes. Et cet homme était censé être son guide... À moins que... qu'avait-il dit, au fait ? « Je suis là pour vous guider. » Comment ça ? Et vers quoi ? Il semblait qu'Iduna avait un sens très particulier de l'humour.

Et c'était à son tour de jouer.

Le tronc roula légèrement, se mit à tanguer lorsqu'un vent hurlant se leva soudain. Des éclairs dansèrent dans le ciel, faisant exploser les nuages au milieu des rugissements du tonnerre.

Une tempête qui mourut aussi vite qu'elle avait débuté. La mer devint d'huile et un rivage planté d'arbres apparut.

Dumarest sentit une menace planer parmi les arbres lorsqu'il les traversa. Puis ils devinrent accueillants et dévoilèrent un joli paysage.

Qui se transforma subitement en une pente crevassée et exhalant des vapeurs nocives. Que des vents dispersèrent. Qui donnèrent alors naissance à des dragons. Et qui disparurent sous un manteau de neige.

Par-delà le sommet de la colline, s'étendait un paysage plat parsemé de taillis et traversé par le ruban argenté d'une rivière menant au loin à des montagnes menaçantes devant lesquelles brillait quelque chose qui ressemblait à un entassement de diamants étincelants.

— Le château, dit Virdius. Je vous avais dit que je vous guiderais...

Jusqu'à la phase finale du jeu. Mais le château était encore loin et c'était à la jeune fille de jouer. Dumarest attendit, confiant dans la suite des événements. Restait à savoir quand elle allait jouer.

— Elle n'est pas obligée de le faire, dit Virdius. Mais si vous jouez en dehors de votre tour, vous aurez triché et vous perdrez la partie. Ce qui vous obligera à payer le gage.

Une enfant, hein ?

Dumarest scruta le terrain devant lui, devinant que sa verdure devait dissimuler un sol marécageux. S'il s'y aventurerait, il y aurait toujours le risque de voir surgir un danger qui le forcerait à jouer à contre-temps. Ce qui lui ferait perdre la partie.

La jeune fille le prendrait mal, romprait tout contact et, même si elle ne pouvait rien faire contre lui, elle resterait désormais hors de portée. Combien de temps pourrait-il espérer survivre ? Il se souvint de Muhi et des autres dont le corps était devenu fou. Iduna était l'exception à la règle. Se pouvait-il que ce soit aussi son cas ? D'autre part la Matriarche s'impatiait peut-être déjà. Depuis combien de temps se trouvait-il dans le Tau ?

Il n'avait pas d'autre solution que de jouer suivant les règles édictées par la jeune fille.

Dumarest descendit la pente et s'engagea en terrain plat, se dirigeant vers une partie qui s'élevait un peu au-dessus du reste et qui semblait plus solide au vu des arbres qui la couvraient. Il s'enfonça jusqu'aux chevilles dans un sol gorgé d'eau mais finit par atteindre son but, le souffle court. Il décrocha ses bottes au couteau sous le regard de Virdius.

— Tu vas rester avec moi jusqu'au bout ? lui demanda-t-il en rengainant le poignard.

— Mon devoir est de vous guider.

— Et de m'aider ?

— De vous guider.

Et peut-être plus si Iduna le décidait. Dumarest s'assit à la lisière des arbres et étudia le terrain recouvert de roseaux qui le séparait de la rivière. Il se leva, s'avança avec précaution. Et sentit sa botte happée par une boue marécageuse. Il se dégagea avec difficulté. S'il avait pris

une route plus directe pour aller jusqu'à la rivière, il aurait été pris au piège du marais et aurait été forcé de jouer pour se dégager.

— Si vous vous considérez comme battu, j'ai l'autorisation d'accepter votre défaite. Je doute que le gage soit très dur.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Les autres n'ont-ils pas dû payer l'amende ?

— L'amende ?

— Le gage. (Un mot d'enfant pour un jeu d'enfant mais qui pouvait cacher une punition qui n'aurait rien d'enfantin.) Ça consiste en quoi, d'habitude ?

— Il n'y a pas de règles strictes en la matière. Cela dépend du moment. Mais vous devrez payer si vous perdez et vous perdrez si vous trichez.

— Je n'ai pas encore perdu, dit Dumarest en tirant son poignard et en s'avançant parmi les arbres. Et je n'ai pas l'intention de perdre.

Une ruse pour obliger la fille à jouer son coup mais elle ne tomba pas dans le piège. Dumarest se confectionna des sortes de raquettes à neige grossières avec les roseaux et s'engagea sur la boue du terrain marécageux en se servant de deux longs bâtons pour maintenir son équilibre.

Il était presque parvenu à la rivière lorsque la créature l'attaqua.

Elle était longue et plate. Ses mâchoires ouvertes dévoilèrent des rangées de dents serrées. Une créature aux griffes acérées et à la queue aussi coupante qu'une faux. En équilibre précaire sur ses raquettes, Dumarest aperçut le mouvement des roseaux produit par la bête qui fonçait vers lui. Il leva son bâton droit et frappa. Le bois s'enfonça dans la gueule et se planta dans la langue. Avec un grognement de douleur et de colère, la créature se jeta contre sa jambe et l'envoya s'étaler dans la boue visqueuse.

La queue fendit l'air, frappa contre l'avant-bras levé de Dumarest. Elle déchira le plastique de la manche et meurtrit la chair sous la cotte de maille protectrice. Un coup qui aurait pu casser le bras si Dumarest avait essayé de le bloquer au lieu de juste le faire dévier. Pendant que la créature passait près de lui, il retira son poignard de sa botte et s'empressa de disloquer ses raquettes, maintenant inutiles et dangereuses, en les frottant l'une contre l'autre. Il se redressa et son corps s'enfonça dans la boue.

La bête s'arrêta, fit demi-tour et s'avança, la gueule ouverte avec l'idée de lui réduire le visage en bouillie. Les mâchoires se refermèrent sur le poignard que Dumarest tenait, pointe en l'air. La lame traversa le palais et la garde empêcha la bouche de se refermer complètement et de lui broyer le bras.

Du sang gicla au visage de Dumarest alors que la créature grognait

de douleur et de rage en se tortillant dans tous les sens. Dumarest tint bon, malgré le peu de prise que lui offrait la boue. La bête recula et tenta une nouvelle fois de se débarrasser de l'arme qui lui arrachait la gueule. Elle se dirigea vers la rivière, entraînant Dumarest avec elle. Un dernier sursaut décrocha enfin le poignard et Dumarest plongea dans l'eau.

Il fit quelques brasses vigoureuses pour en sortir le plus rapidement possible puis nettoya le sang et la boue qui maculaient ses habits. Une fois propre, il se reposa un moment avant de suivre le cours d'eau en direction des montagnes et du château.

C'était une construction sortie tout droit d'un rêve. Un joyau vivant qui lançait une triple arche à la face du ciel et qui était surmonté de tours cannelées, de tourelles, de coupoles arborant des étendards et des bannières claquant au vent. Tout ici, des créneaux au pont-levis semblait être fait de verre poli.

De la lumière et du brillant comme on en trouvait dans les livres d'enfants. Une construction qui ne suivait aucune discipline architecturale et qui n'aurait pu exister sur une planète ordinaire. La présence de la triple arche ne laissait aucun doute sur l'identité de l'enfant : il était parfaitement naturel qu'Iduna ait copié la caractéristique la plus marquante du palais de sa mère.

— Le château, fit Virdius. La résidence de Sa Majesté. Vous vous en êtes bien tiré.

— Mieux que ça... J'ai gagné !

— Pas encore, corrigea le guide. Vous avez encore à atteindre le château. Vous voyez le gong qui se trouve près de la porte ? Eh bien, il va falloir que vous le touchiez de votre propre main. C'est uniquement à cet instant-là que vous aurez gagné.

Virdius se tenait sur la berge de la rivière, l'armure impeccable et le visage toujours aussi impassible. Debout dans l'eau, Dumarest le regarda puis se tourna vers le château. Il sortit de la rivière et ne décela pas de danger particulier. Pourquoi la victoire était-elle si aisée ?

Il entendit un bruit d'ailes et plongea la tête en avant pour éviter un oiseau qui, plongeant d'une tourelle, s'était jeté sur lui en visant les yeux. Une créature de grande envergure, qui se mit à croasser, à tourner, avant de repartir à l'attaque. Dumarest l'évita à nouveau et se redressa, le poignard à la main. L'acier se déplaça à la vitesse de l'éclair et l'oiseau alla s'écraser, la tête tranchée, sur l'herbe avoisinante.

— C'est à mon tour de jouer maintenant, n'est-ce pas ?

— Non. L'oiseau faisait naturellement partie du château. Son

attaque n'était pas prévue dans le jeu.

Et combien de « hasards » naturels allaient-ils encore se produire ?

Dumarest s'avança avec circonspection, scrutant l'herbe pour y découvrir des pièges éventuels. Le guide le suivait sans faire le moindre bruit. C'était vraiment trop facile.

Tout était trop facile !

Dumarest fit un bond en avant, se retourna en l'air pour tomber ensuite sur le dos par terre. Il vit passer au-dessus de lui l'éclair de l'épée coupant l'air avec un méchant gémissement. Un coup à hauteur des jambes et qui était assez fort pour les sectionner complètement. Sous son casque, le visage de Virdius resta aussi impassible qu'auparavant.

— Tu as triché ! (Dumarest roula sur le côté pour éviter un autre coup d'épée.) Tu as joué un coup en plus !

— Non. Ce coup faisait partie du premier, celui qui correspondait à notre rencontre. Maintenant, il est en train d'être joué.

Une attaque imprévisible qui, si elle l'avait blessé, l'aurait obligé à jouer en avance. Combien de fois Iduna s'était-elle adonnée à ce jeu meurtrier ?

Le guide frappa une nouvelle fois. Mais Dumarest anticipa le coup et dévia l'épée de la lame de son couteau. Avant que le guide ait eu le temps de se dégager, Dumarest fut sur lui. La pointe de sa lame s'enfonça dans le visage impassible au niveau du nez, déchira les sinus avant de perforer le cerveau. Un coup mortel...

Qui aurait tué un homme ordinaire mais Virdius était loin d'en être un.

Il recula, se dégagea de la lame et leva son épée sans que la moindre émotion n'apparaisse sur son visage déchiré. Dumarest bloqua l'épée lorsqu'elle le frappa à plat contre le flanc et projeta sa main gauche, avec deux doigts tendus, vers la figure de Virdius. Cette fois, Iduna n'avait plus le choix. Ou elle jouait, ou elle perdait une pièce : un homme aveugle faisait un bien pauvre combattant...

Et Virdius se mit à disparaître.

Il le fit lentement, par morceaux, comme une figure de cire en train de fondre en émettant une vapeur brillante. Bientôt, il ne resta plus rien du guide. Même son épée s'était évanouie.

Et l'horreur surgit alors de la porte du château.

Un nuage rempli de visages grimaçants, irradiant une aura glaciale qui figea le sang de Dumarest et remplit son esprit de toutes les terreurs qui pouvaient exister dans l'univers.

Le coup d'Iduna.

Et son dernier.

La brume chantante et étincelante se condensa brusquement, se rétrécit en une fumée qui se précipita dans une bouteille de verre pourpre que Dumarest venait de faire apparaître. Il la reboucha et, la tenant bien haut, à bout de bras, la jeta de toute ses forces contre le gong.

Lorsque la longue note finit par mourir, il entra dans le château à la recherche de la jeune fille.

Elle l'attendait dans une grande salle, riche en tapisseries, en ornements taillés dans des pierres Précieuses. Des tables étaient couvertes de succulentes friandises et une armée de poupées était éparpillée partout. Les lumières étaient tellement aveuglantes que, pendant un instant, Dumarest ne put pratiquement rien distinguer. Puis il prit conscience du regard des gardes, de celui des domestiques et de la présence d'un animal qui se leva en se hérissant. Et de la femme qui le calma d'un geste de la main.

Shamarre. Qui paraissait plus âgée et plus vilaine encore que Dumarest s'en souvenait. Elle lui jeta un regard mauvais de son poste au pied du trône.

Sur laquelle siégeait une fillette.

Dumarest la détailla tout en s'approchant de l'estrade. La brillance des diamants que portait Iduna l'obligea à étreindre les yeux. La couronne reposait sur une chevelure noire de jais. Le visage de la fillette était un ovale pâle aux lèvres pleines et boudeuses. Ses grands yeux étaient soulignés par des sourcils arrondis. Mais le menton, lui, manquait de force, tout comme le corps de maturité. Elle leva un pouce, le plaça dans sa bouche et se mit à le sucer tout en regardant approcher doucement Dumarest.

— C'est assez près ! dit Shamarre. Arrêtez-vous et faites serment d'obéir à Sa Majesté !

— Le Seigneur de la Terre n'a pas d'ordre à recevoir de sous-fifres ! jeta Dumarest. Madame, vous avez triché ! ajouta-t-il ensuite à l'adresse de l'occupante du trône.

Le pouce quitta la bouche un peu molle.

— Non, ce n'est pas vrai !

— L'animal qui m'a attaqué près de la rivière était...

— Un hasard. Les règles ne l'interdisaient pas. Je n'ai pas triché... Là !

— Un hasard, fit sèchement Dumarest. Tout comme l'oiseau ou le guide que vous m'avez envoyé. Une ruse habile, madame. Je vous en félicite.

— J'aime gagner. (Elle eut un petit rire.) Vous aviez l'air si amusant avec vos raquettes et si surpris quand Vir dius vous a attaqué. Mais

vous avez bien joué. Mieux que les autres. Ils n'avaient pas l'air de savoir du tout jouer. Je suis contente que vous soyez venu me voir. Voulez-vous du thé et du gâteau ?

Le gâteau était sucré et recouvert d'une épaisse couche de crème. Iduna et Dumarest n'étaient pas les seuls autour de la table couverte de tasses, d'assiettes et de pots en or. Il y avait un ours aux yeux ronds et à l'air sérieux, une poupée au visage peinturluré et qui poussait des petits cris tout en buvant, un chien aux oreilles pendantes qui était assis et attrapait au vol les morceaux de gâteau qu'on lui lançait.

Iduna tenait le rôle de la maîtresse de maison.

— Ce thé est un mélange spécial du Katonga, dit-elle avec une fierté d'adulte. Des galères l'ont amené pour moi en affrontant les dangers de la mer Justinienne. Quant à ces gâteaux, je les ai fait moi-même avec des ingrédients en provenance d'une douzaine de mondes. Teddy, ça suffit ! Ne sois pas aussi avide. Snap... Ici ! (Elle sourit en voyant le chien avaler le morceau de gâteau qu'elle venait de lui jeter.) Quand vous aurez fini, Earl, vous jouerez encore avec moi ?

— Plus tard, peut-être.

— Dans combien de temps ? (Elle fit la moue.) Combien de temps je vais devoir attendre ? On pourrait jouer au professeur et à l'élève. Je vous pose des questions et je vous punis si vous ne répondez pas.

— J'ai une autre idée, fit Dumarest. Je vous pose une question puis vous m'en posez une, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un de nous deux ne puisse pas ou ne veuille pas répondre.

— Et le perdant à un gage ?

— Oui. (Il la vit froncer les sourcils.) Bien sûr, si vous préférez, on peut juste discuter. Depuis combien de temps êtes-vous reine ?

— Longtemps. Je l'ai toujours été.

— Depuis que vous êtes petite ?

— Non... Depuis que je suis arrivée ici. Êtes-vous vraiment le Seigneur de la Terre ?

— Pourquoi en doutez-vous ?

— La Terre. Quel nom amusant. Elle existe pour de bon ou est-ce une de vos inventions ? Moi, je fabrique des choses tout le temps. Voulez-vous encore du gâteau ?

Dumarest prit un autre morceau et le mangea tout en scrutant le visage à la fois jeune et adulte de la fillette qu'il était venu chercher.

Une fillette ?

À onze ans, bien des filles étaient déjà des femmes capables d'avoir des enfants. Et cela faisait plusieurs années qu'Iduna vivait dans le Tau. Mais elle venait d'une culture rigide où un enfant le restait tant qu'il n'avait pas atteint l'âge de passer certains rites qui le projetaient dans l'âge adulte. Ainsi sur certains mondes, les garçons devaient

attendre trente ans pour être considérés comme des adultes autorisés à se marier, ou les filles étaient enfermées jusqu'à ce qu'elles perdent leur virginité au cours d'une cérémonie érotique.

— Earl ?

— Je réfléchissais, sourit-il en reprenant du gâteau. Avez-vous exploré ce monde ?

— Quel intérêt ? (Elle se servit du thé.) C'est partout pareil. Une fois, j'ai pris une chaloupe et j'ai foncé tout droit pendant longtemps. Et je ne suis arrivée nulle part...

En fait, elle n'était allée nulle part, mais il évita de le lui dire. Elle était la plus ancienne habitante du Tau et il se pourrait qu'elle lui apprenne ce qu'il avait besoin de savoir.

— N'avez-vous jamais essayé de retourner au palais, auprès de votre mère ?

— Non !

— Alors, auprès de votre père ? (Visiblement, Iduna avait des problèmes relationnels avec une mère trop ambitieuse pour s'occuper correctement de sa fille.) Vous l'aimiez, n'est-ce pas ? Et vous aimiez jouer avec lui.

— Et si vous pensiez à un nouveau jeu ? le coupa-t-elle. Peut-être que... (Son regard se voila bizarrement.) Êtes-vous marié ?

— Non.

— Avez-vous une compagne ? Je sais que beaucoup d'hommes en ont sans être mariés. Êtes-vous l'amant d'une femme ?

— Non.

— Alors, vous êtes un... (Elle fit une pause.) Vous préférez les hommes ?

— Non. C'est juste que vous êtes la seule fille de ce monde, que nous ne sommes pas mariés et que nous ne sommes de toute évidence pas amants.

— Mais il y a d'autres femmes ici, Earl. Shamarre, Lydia, Wendy... Plein de femmes. Elles apparaissent dès que vous le désirez. Les hommes aussi, ajouta-t-elle avec un petit rire espiègle. Toutes sortes d'hommes...

Des jouets érotiques pour une enfant de onze ans... Encore qu'Iduna était en réalité bien plus âgée que cela. Sans compter que le temps à l'intérieur du Tau pouvait fort bien se dérouler bien plus lentement que sur Esslin. Et Iduna avait le pouvoir de faire ce qu'elle voulait sans avoir à subir la surveillance des adultes.

Le visage que vit alors Dumarest n'avait plus rien d'enfantin.

— Les hommes, dit Iduna. Quelles créatures amusantes, Earl. Ils arrivent et ils font ce qu'on veut et puis ils repartent. Mais vous, vous

êtes différent. Vous n'allez pas partir, hein ? Vous allez rester jouer avec moi ?

— Je vous tiendrai compagnie.

— Compagnie ? C'est ce que vous pensez faire quand vous êtes en train de jouer ?

— Il n'y a pas que les jeux dans la vie. On pourrait aussi discuter ensemble pour mieux se connaître. On pourrait explorer ce monde. Vous est-il arrivé de partir en exploration avec votre père ?

— De temps en temps, quand il pouvait s'en aller. Il me parlait de la nature, des autres mondes et des manières de vivre de leurs habitants. Il lui arrivait de me prendre dans ses bras et j'aimais ça, car il était gentil et fort. Et il me donnait souvent des choses. Tamiras disait qu'il me gâtait trop mais ce n'était pas vrai.

— Tamiras ?

— Un ami. (Elle changea de sujet.) Qu'est-ce qu'on pourrait faire tous les deux, Earl ?

— Explorer ce monde. Où sont le Katonga et la mer Justinienne ?

— Au sud. Je l'ai voulu ainsi. Les montagnes Brûlantes sont au nord et les jungles d'Eldrach à l'ouest.

— Et à l'est, qu'y a-t-il ?

— Des déserts. Et l'Endroit.

— L'Endroit, s'étonna Dumarest.

— Oui. Je... oui, Earl. Mais ça n'a plus d'importance maintenant. Il faut oublier les choses que j'ai vues quand...

— Quand vous êtes arrivée ici ?

— Earl, c'était horrible ! Je ne veux pas en parler. Ni même y penser. Serrez-moi contre vous, Earl. Serrez-moi !

Elle se jeta dans ses bras, enfouit son visage contre sa poitrine. Frémissant au souvenir d'anciennes terreurs, elle s'accrocha désespérément à la seule chose réelle de son univers.

CHAPITRE VIII

Une femme gémissait dans l'ombre et le sang gargouillant dans ses poumons transformait sa voix en un miaulement de bête torturée. Kathryn se tourna vers elle, gênée par la combinaison en plastique que les médecins l'avaient obligée à porter. Elle n'avait pas discuté : la hnaudifida n'était pas une maladie agréable à supporter.

— Sept cas de plus, rien que dans cette région depuis la fin de la tempête, madame, dit Sarah Magill d'une voix déformée par le diaphragme de sa combinaison, en agitant un bras en l'air. Plus douze qui pourraient se déclarer pour de bon avant la fin de la semaine. Cependant, toutes les précautions ont été prises en matière d'isolement.

— Des chambres séparées ?

— Évidemment.

— Et les meilleurs soins possibles ? (La femme acquiesça.) Comment ont-ils été contaminés ? J'avais pourtant donné des ordres concernant les déplacements des personnes. On dit qu'il y aurait des cas suspects dans la cité elle-même.

— Aucun esclave ni aucun contremaître n'a quitté son lieu de travail. Je peux le garantir pour les miens.

— Mais pas pour ceux des autres, hein ? (Kathryn rencontra le regard de Sarah.) Tu as eu des visites ? Qui ? (Sa voix se durcit face à l'hésitation de la femme.) Il faut que je le sache ! C'est un cas d'urgence !

Dehors, le jour tombait. Des filets de nuages dérivaien haut contre l'émeraude du ciel. Kathryn les fixa, soulagée d'avoir échappé au spectacle odieux de la maladie. Peut-être avait-ce été une erreur de sa part que de rendre visite à titre personnel à ces malades mais rien n'était pire que l'attente et puis, de toute façon, une démonstration d'intérêt pour le peuple n'avait jamais fait de mal à personne.

Quel spectacle affreux que ces esclaves en train de se tordre sur leur lit, la peau brûlante, les lèvres craquelées et les yeux brillants lançant un appel muet de bête malade ! Et le hasard aurait pu la faire naître dans une famille d'esclaves...

Gustav l'attendait au palais.

— Tu as agi stupidement, Kathryn, dit-il d'une voix durcie par

l'inquiétude. Tu as pris des risques insensés !

— Il n'y avait aucun danger. Toutes les précautions ont été prises.

— As-tu fait désinfecter chaque centimètre cube d'air ? Es-tu sûre de n'avoir absolument pas touché la chaloupe ? Comment peux-tu affirmer que tu n'as pris aucun risque ?

Il s'égarait et la Matriarche réagit violemment.

— Je fais ce que je pense être le mieux et c'est tout ! Une dirigeante a certaines responsabilités et je me dois de montrer ma préoccupation. As-tu mis toutes les données en corrélation ? Bien. Tes conclusions ?

Elle fronça les sourcils en les entendant. La progression de la maladie était effrayante. Chaque propriété avait des esclaves au stade terminal et des cas suspects. Qu'est-ce qui pouvait bien avoir déclenché la maladie ? Et pourquoi était-elle si répandue ?

— Au début, j'ai pensé à un porteur de germes et j'ai vérifié tous les mouvements, de dix jours avant le premier cas jusqu'à maintenant. Une perte de temps, j'en ai peur, car si les déplacements des esclaves sont tous notés, ce n'est pas le cas de ceux des contremaîtres, des propriétaires et des nobles.

— Elle est venue d'ailleurs, alors ?

— C'est ce qu'on dirait. Aucune maladie ne naît subitement et il y a toujours une raison derrière une épidémie. J'ai vérifié toutes les arrivées et tous les visiteurs que nous avons eus. La plupart sont restés dans la cité pour leurs affaires. Tanya Eli a eu un invité chez elle pour dix jours et Marion Cope a eu la visite de son neveu. Pour autant que je sache, il est toujours chez elle. Et en dehors du lot d'esclaves ramenés par Hylda Vroom, c'est tout. Esslin est loin d'être une attraction pour les touristes, ajouta-t-il sèchement.

— Le moment n'est pas aux plaisanteries, Gustav.

— Non, et je m'en excuse. C'était pas beau à voir, non ?

— Pire que ce que je croyais. Et la hnaudifida ne fait aucune distinction entre les femmes et les hommes...

Ni entre les rangs de la société. Elle finirait même par remonter jusqu'aux nobles. Kathryn imagina la ville remplie de cadavres et de mourants se traînant par terre.

— Reprogramme toutes les données dans l'ordinateur et assure-toi que les techniciennes font bien leur boulot. Vérifie tous les déplacements depuis l'interdiction. La plupart des gens ont cru qu'elle ne s'appliquait qu'aux esclaves. Sarah Magill a reçu la visite de Maureen Clairmont, Ina Hine, Arora Kochbar et Tamiras.

— Tamiras ?

— Il est sorti pour des tests géologiques. Un facteur commun entre toutes ces données est la seule explication pour une telle épidémie. Trouve-le-moi, Gustav, je t'en prie...

— Je le trouverai, lui promit-il. Mais à une condition. (Il sourit en voyant son expression.) Rien de bien sérieux. Je veux seulement que tu me promettes de ne plus aller voir les malades. Qu'est-ce qui se passera si tu tombes malade ? Si tu meurs ?

— Quelle importance ?

— Pour moi ça en a. Pour Esslin aussi. Et as-tu pensé à Iduna ?

— Ce serait peut-être un moyen de la retrouver...

— Mais en me quittant. (Il se rapprocha d'elle et lui caressa la joue.) Et si tu me quittes, ma chérie, que me restera-t-il ? Tu me le promets ?

Elle hocha la tête. C'était bien que quelqu'un prenne des décisions pour elle de temps à autre. Quelqu'un qui se souciait d'elle...

*
* *

— C'est ridicule, Gustav, dit Tamiras. Si nous n'étions pas de vieux amis, j'aurais pris ça pour une insulte. Bon sang, pourquoi aurais-je pu vouloir propager cette maladie ?

— Mais je n'ai jamais dit ça !

— Vous l'avez sous-entendu.

— Non, je ne fais que vérifier certaines données pour essayer de découvrir un dénominateur commun qui pourrait me donner une idée de l'origine et de la cause de l'extension de la maladie. (Les yeux de Gustav étaient cernés par la fatigue mais sa voix avait une fermeté inhabituelle.) Il faut faire ce travail et j'ai décidé d'y arriver.

— Pourquoi vous et pas des techniciennes ?

— Pourquoi toujours se reposer sur les autres ? À ce compte-là, Tamiras, pour quelle raison, vous aussi, vous ne laissez pas faire vos spécialistes ?

— Touché, Gustav. Un homme ne peut vraiment faire confiance qu'à lui-même. Et en agissant ainsi, vous vous sentez plus proche de Kathryn, n'est-ce pas ?

Tamiras était plus fin qu'il n'en avait l'air. Pourquoi un homme aussi intelligent restait-il sur Esslin alors qu'il n'y possédait ni terre ni belles maisons ? Il vivait avec une pension que lui versait Kathryn. Un tel génie de l'électronique pourrait facilement accéder à la célébrité et à la richesse sur d'autres mondes.

Mais il n'était plus jeune et ici, il était chez lui. Et sur Esslin, il avait acquis une célébrité qu'aucun homme ne pourrait espérer y connaître.

— Je sais ce que c'est, Gustav, dit-il d'une voix tranquille. La frustration d'être constamment considéré comme un inférieur. Les femmes pensent que nous ne sommes que des enfants irresponsables et

ne tolèrent nos excentricités que tant que nous restons à notre place. Moi-même, dès que je m'attaque à des projets de grande envergure, on me court-circuite. Sur Esslin, on ne laissera jamais un homme devenir trop puissant.

— Avec le temps, les choses changeront, Tamiras.

— Le temps ? Je n'en ai pas ! Je... (Tamiras se tut, fit la moue et regarda ses mains qui tremblaient.) Nous nous égarons, mon vieil ami. Il est bon qu'un mari veuille aider sa femme et je serai le dernier à vous critiquer pour ça. Même si en le faisant, vous resserrerez encore plus le joug qui pèse sur vos épaules. Quant à mes déplacements, leur explication est simple. Je voulais faire une série de relevés géologiques et mesurer le champ magnétique à certains endroits particuliers. Je peux vous fournir le détail exact de ces déplacements. Si j'avais su que vous alliez m'accuser ainsi, j'aurais apporté tout ça avec moi.

— Je ne vous ai jamais accusé, dit Gustav. Ceci est une enquête, rien de plus. J'étudierai avec plaisir vos archives. Mentionneraient-elles, par hasard, d'éventuelles rencontres que vous auriez pu faire ?

— Ce sont des archives, pas un journal personnel, Gustav. Comment pourrais-je savoir ce qu'ont fait les autres ? La seule chose dont je sois certain, c'est que personne n'avait intérêt à ce que se propage une telle maladie, surtout si près des moissons. Cela dit, il existe une mince possibilité, mais j'hésite à en parler...

— Une possibilité ? (Gustav fronça les sourcils.) Vous auriez des soupçons sur quelqu'un ?

— Non, pas exactement. Je pensais plutôt à un vecteur inconscient.

— J'ai déjà vérifié. Aucun des résidents des zones contaminées ne pourrait avoir été porteur des germes. L'épidémie est récente et un porteur infecté parmi les résidents aurait été repéré depuis longtemps.

— Récente... Qui est arrivé récemment sur Esslin ? Des visiteurs ? Des parents ? Et n'oublions pas les esclaves d'Hylde Vroom...

— J'ai vérifié tout ça. Et les esclaves sont arrivés après les premiers cas de maladie.

— Ce qui nous laisse... (Tamiras fronça les sourcils puis leva les yeux et fixa Gustav.) Les moines.

— Les moines ? Non !

— Et pourquoi pas ? Oh, je ne parle pas d'une action délibérée. Je serais le premier à m'élever contre une telle accusation. Mais pourquoi l'un d'eux n'aurait-il pas apporté la hnaudifida en toute ignorance ?

— Un moine... Et ses compagnons, alors ?

— Ils pourraient être immunisés. Cela peut arriver, Gustav. Et sur d'autres mondes on est peut-être moins sensibles à cette maladie que sur Esslin. Rappelez-vous que je n'émetts aucune accusation. Mais c'est peut-être la réponse que vous cherchez.

— Non, dit Gustav en secouant la tête. Vous oubliez un détail. Cela fait un moment qu'ils sont là, eux aussi. Dans ce cas, pourquoi la maladie aurait mis tant de temps pour se manifester ? (Gustav prit un papier et parcourut une liste des yeux.) Les moines sont installés près du terrain. Comment auraient-ils pu se trouver en contact avec des esclaves résidant sur des propriétés lointaines et si éloignées les unes des autres ? Impossible.

— Et le Festival ? dit Tamiras. Vous oubliez le Festival.

Une période de trois jours durant laquelle la discipline était relâchée au profit d'un carnaval. Une soupape de sécurité à base de danses, d'orgies et de saouleries durant laquelle il valait mieux rester chez soi pendant que les gardes quadrillaient les rues.

— Le Festival, répéta Tamiras. Les moines étaient déjà installés et c'est à ce moment-là que des contacts avec les esclaves ont pu avoir lieu. Et n'oubliez pas qu'un des moines est mort, ajouta-t-il, l'air de rien. Il serait peut-être intéressant de savoir de quoi...

*

* *

Le corps avait été incinéré et Frère Juba n'était plus maintenant qu'un souvenir. Le travail pour lequel ils avaient été trois allait devoir être assuré dorénavant par deux. Mais pas pour longtemps. Du personnel supplémentaire était déjà en route depuis que l'Église avait eu l'autorisation de s'implanter sur Esslin.

Frère Remick resterait. Bien peu de moines se retiraient pour finir leurs jours au sein du calme superbe de Paix et y apporter le réconfort à ceux qui étaient tourmentés par l'angoisse mentale ou la douleur physique. Lui et le Frère Écho mourraient sur ce monde. Puis on brûlerait leur corps et on se souviendrait d'eux quelques temps avant de les oublier définitivement.

Mais il resterait toujours quelque chose de leur action. Une main qui avait refusé de frapper au dernier moment, un peu plus de tolérance sur tel monde, un instant d'intérêt pour quelqu'un d'autre au lieu de l'indifférence habituelle. Toutes ces choses constituaient leur monument.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit Frère Remick aux gardes qui s'approchaient de l'église. Vous avez la permission de la Matriarche ?

— La ferme ! (La femme le gifla du dos de la main.) Où est le corps de celui qui est mort ? (Elle se renfroigna en entendant la réponse.) Incinéré ? Et ses affaires ?

Elle les ramassa après avoir enfilé une combinaison protectrice

transparente. Remick avait déjà vu ce genre de vêtement auparavant et il empêcha Écho de protester.

— Laissez-les, frère.

— Mais Juba ! Ce sont ses affaires !

Des choses sans intérêt intrinsèque. Une pierre polie trouvée quand il était gosse, des jeux de poche divers, une flûte à bec et un livre avec de superbes illustrations.

Juba avait toujours aimé les enfants.

Remick regarda les objets jetés dans un sac. Une petite collection qui résumait toute une vie.

— C'est grave ? demanda-t-il au garde qui se redressait.

— Quoi ?

— La maladie. Où en est-on ?

Une question à laquelle répondit un peu plus tard Gustav lorsque la femme poussa Remick dans une pièce du palais après avoir laissé l'église et Écho sous bonne garde.

Gustav portait lui aussi une membrane prophylactique, tout comme les techniciennes médicales qui prirent des échantillons de sang et de tissus au moine. Lorsqu'elles partirent, Gustav désigna une table avec du vin et des gâteaux.

— Buvez et mangez si vous le désirez. Les tests risquent de prendre un peu de temps.

Refuser n'aurait rien apporté de plus et Remick se servit, appréciant la chaleur que lui communiqua le vin.

— Une maladie, dit-il. J'ai entendu des rumeurs mais rien de bien sûr. C'est grave ?

— Assez. Comment est mort l'autre moine ?

— Juba ? Il était vieux.

— Et il est juste mort de vieillesse ?

— Son âge a beaucoup joué. (Remick ne parla pas du passage à tabac que les gardes avaient fait endurer à Juba.) Je vous assure qu'il n'était pas malade, mon frère.

— Comment pouvez-vous en être certain ? Le genre de vie que vous menez parmi les pauvres et les malades...

— La hnaudifida a une période d'incubation de six jours, dit Remick avec calme. Les premiers symptômes sont des maux de tête, de la fatigue, de la lassitude et un caractère irritable. S'ensuivent une légère fièvre et des douleurs aux articulations. Les premières éruptions se produisent généralement aux aisselles, à l'aîne, à l'intérieur des coudes et des genoux. Quelquefois sur le visage et le cou. Après, le malade n'arrive plus à bouger et la fièvre devient intense. Les éruptions s'étendent et se transforment en ulcères purulents. Il y a de grosses

perdes de fluides corporels et le malade devient incontinent. La mort survient généralement au bout de la deuxième semaine. Combien avez-vous déjà enregistré de cas ?

— Trente-neuf. Isolés, Dieu merci.

— Des esclaves ? (Remick s'était attendu à l'acquiescement.) Vous pouvez vous attendre encore à une centaine de nouveaux malades sur lesquels une quinzaine devraient survivre s'ils reçoivent les soins nécessaires. Ils seront alors immunisés. Tout comme Frère Juba, Frère Écho et moi-même.

— Vous aviez tous eu la maladie ?

— Non. Nous avons été vaccinés. Mon frère, vous ne croyez quand même pas que l'Église serait irresponsable au point d'envoyer la mort parmi les autres ? Les moines sont tous vaccinés. Sinon comment ferions-nous pour soigner les malades ?

Gustav aurait dû le savoir. Le deviner. Les moines passaient leur temps parmi les pauvres et il était quelquefois difficile de se rappeler qu'ils étaient le produit d'une technologie de pointe axée sur l'efficacité. Il se souvint alors de quelques détails dont on lui avait parlé, comme le long entraînement des moines. Leur pauvreté était réelle. Une défense contre le péché et l'orgueil qui, seule, leur permettait d'accorder toute l'attention possible à leurs suppliants.

Un homme qui ne possédait rien n'avait rien à perdre. Et donc, tout à gagner. Le sort d'un tel homme était enviable.

— Je vous prie de m'excuser pour tous les ennuis que nous vous avons causés. Mais votre église devra rester fermée pour toute la durée de l'état d'urgence.

À sa surprise, le moine ne fit aucune objection.

— Nous pourrions peut-être vous aider, dit Remick. Nous sommes immunisés, souvenez-vous. Nous pourrions fabriquer les vaccins nécessaires. Si vos techniciennes acceptent, nous serions heureux de travailler avec elles.

Elles renâcleraient sûrement mais Kathryn y mettrait bon ordre. Le moine avait redonné confiance à Gustav. L'homme était si calme, si sûr de lui. Un homme aussi confiant dans sa force que l'était Dumarest.

Dumarest !

Quel poltron avait-il été pour laisser cet homme prendre sa place...

CHAPITRE IX

Le vent du sud venait du Katonga et traversait la mer Justinienne. Il agitait les branches d'arbres aux fruits tous magnifiques et tous semblables. Quand on possède un univers à soi, tout y devient possible...

Dumarest s'arrêta, inspira profondément et jeta un regard à cette version du paradis à l'atmosphère relevée par une douzaine de parfums différents. Et au château qui dominait l'ensemble.

L'univers d'Iduna.

C'était forcément le sien. Personne d'autre qu'un enfant se serait laissé aller à une telle profusion de couleurs criardes, de douceur et d'attrails sortis tout droit d'un conte de fées. C'était le refuge qu'elle s'était construit pour échapper aux terreurs venues d'ailleurs qui l'avaient accueillie à son arrivée dans le Tau. Dumarest se souvint de la façon avec laquelle elle s'était accrochée à lui et la peur abjecte qui l'avait étreinte. Il se demanda comment Iduna n'avait pas sombré dans la démence.

— Earl ! (Elle lui fit signe du haut des créneaux.) Earl, venez me rejoindre !

Enverrait-elle des gardes pour le faire prisonnier s'il faisait mine de l'ignorer ? Et ceux-ci pourraient-ils l'emmener contre son gré ? Ici, dans le Tau, il avait un pouvoir égal au sien et pouvait contrer tous ses coups. Un jeu... Tout ici n'était-il donc que jeu ?

— Earl, dépêchez-vous !

Une simple pensée l'aurait projeté directement à côté d'elle mais l'habitude le fit monter à pied jusqu'au troisième étage du château. Il ouvrit une porte et tomba en arrêt devant un chaos tourbillonnant.

La brume contenait une forme à peine visible qui se tortillait et poussait des cris presque inaudibles. Des cris qui, pourtant, glacèrent le sang de Dumarest. Une chose torturée et emprisonnée dans un enfer vivant.

Un instant après, elle disparut brusquement et la pièce changea pour se transformer en une chambre décorée de tapisseries et éclairée par une douce lumière.

— Earl ! l'appela Iduna du balcon de l'étage au-dessus. Dépêchez-vous !

Encore un nouveau jeu. À moins que ce soit quelque chose qu'elle

voulait montrer à Dumarest. De toute façon, il y avait une chose qu'elle détestait sûrement, c'était d'être seule.

Les créneaux étaient envahis par des soldats et des domestiques. Shamarre surveillait la scène, la bête toujours à ses pieds. Mais tous n'étaient en fin de compte qu'une extension du château. Et la chose hurlant dans la brume, qu'était-elle ?

Dumarest était certain qu'elle était belle et bien réelle. C'était comme s'il avait jeté un coup d'œil derrière la façade chatoyante du château. Tous les châteaux avaient leurs cachots et une prison n'était pas forcément sous terre. Et pourtant, en un éclair, la geôle s'était transformée en une pièce paisible, exactement comme celle qu'on se serait attendu à trouver derrière la porte que Dumarest avait poussée.

Une vision d'enfer au paradis.

— Iduna ! (Il vit la fillette se retourner en affichant un visage illuminé par le plaisir.) Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Qu'allez-vous me montrer ?

— Vous aviez deviné ?

— Non. Mais j'ai raison, n'est-ce pas ? Vous voulez me montrer quelque chose, c'est ça ?

En guise de réponse, elle leva un bras et désigna des formes ailées qui se rapprochaient dans le ciel. Des créatures de cauchemar aux corps tordus, à l'expression tourmentée et aux membres disjoints. Des choses qui se lamentaient en tournoyant dans l'air.

— C'est moi qui les ai créées, fit Iduna avec fierté. Shamarre !

La bête qui se tenait auprès de la femme bondit jusqu'aux créneaux, s'arrêta, puis se jeta dans l'air. Elle y resta suspendue un instant. Sur ce, des ailes surgirent de ses épaules et elle se rua à l'attaque, les pattes tendues et les griffes brillant telles des faucilles. Et elle entreprit de réduire en charpie les horreurs volantes.

Un combat aussi bref que sauvage au cours duquel les formes cauchemardesques allèrent toutes s'écraser au sol. Une fois que tout fut terminé, la bête couverte de sang revint se coucher aux pieds de Shamarre. Ses ailes disparurent et elle entreprit de nettoyer son pelage.

— Earl ? (Iduna le regarda avec un sourire qui se modifia insensiblement en une expression bestiale.) Vous avez aimé ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? (Un froncement de sourcils gomma la douceur de son front.) Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Pourquoi ce spectacle ? Cette boucherie ?

— Vous voulez dire le combat ? (Son ton se durcit, laissant transparaître la dignité offensée de quelqu'un qui n'avait jamais été jusque-là questionné sur ses motivations.) Juste un peu de sport. Une

sorte de chasse. Vous n'aimez pas chasser ?

— Non. Ni voir d'autres tuer par plaisir. C'était inutile. Ces choses ne vous menaçaient en aucune façon. Elles... (Il s'arrêta en se souvenant que les créatures en question n'avaient guère plus de réalité que le château et tout le reste.) Je regrette, reprit-il d'une voix adoucie. Vous avez essayé de me faire plaisir.

— Dans mon château, répondit sèchement Iduna, je me dois de divertir tous mes invités. Et entre ses murs, vous n'avez rien à craindre des dangers du dehors. Ces choses que j'ai conçues et détruites étaient des reproductions de créatures qui vivent aux confins du pays. Se faire surprendre par elles la nuit est fatal.

La nuit ?

Dumarest jeta un coup d'œil au ciel et vit que l'étendue enflammée changeait à nouveau pour devenir plus sombre et plus menaçante.

— Venez, ordonna Iduna. Il commence à faire froid.

Un vent léger se leva et Dumarest vit les personnages qui l'entouraient se mettre à frissonner. Un domestique vint poser un manteau sur les épaules d'Iduna. Des flambeaux s'allumèrent sur les tours et le long des murs.

— Venez, répéta la fillette. Earl, vous aurez le temps de prendre un bain avant le dîner.

Une servante blonde le conduisit jusqu'à sa chambre. Ses vêtements de soie ne cachaient pas grand-chose des formes de son corps. Lorsqu'il le toucha, Dumarest découvrit que son bras était chaud et recouvert d'un fin duvet.

— Monseigneur ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Irenne, Monseigneur.

— Depuis quand es-tu là ?

— J'ai toujours été là, Monseigneur. C'est un honneur que de servir Sa Majesté. Et tous ceux qui sont ses invités.

— Il y en a souvent ? Te souviens-tu de leurs noms ? Nerva ? Charles ? Fhrel ? (Les noms de certains des précédents volontaires que lui avait donné Gustav.) Muhi ? Tu te souviens de lui ? insista-t-il après avoir cru voir une lueur passer dans ses yeux.

— Non, Monseigneur. Votre bain vous attend dans la pièce à côté. Voulez-vous que je vienne avec vous ?

— Non.

Une fois seul, Dumarest examina la salle de bains. Elle était telle qu'il s'y était attendu, avec sa baignoire en marbre, sa robinetterie en or et ses vases de cristal contenant savons et parfums. Les murs, le sol

et le plafond étaient constitués uniquement de miroirs.

Dumarest s'installa dans l'eau puis se rendit compte que les miroirs lui renvoyaient une image plus jeune de lui-même, du temps où il n'avait pas de cicatrices sur le corps.

Cette modification était-elle son œuvre ou celle d'Iduna ?

Était-ce comme ça qu'elle le voyait, où comme ça qu'il voulait être ? Le bien-être procuré par l'eau fit passer la question au second plan. Iduna avait créé le château et tout ce qu'il contenait, et lui se trouvait maintenant à l'intérieur du château. Il repensa à la servante, Irenne, et à Shamarre. Il se demanda si tous les personnages présents avaient été recréés à partir des souvenirs d'Iduna. Puis il se dit que toutes ces questions n'avaient rien à voir avec le problème principal qui l'occupait pour le moment : trouver le moyen de ramener Iduna dans le monde réel pour la rendre à sa mère. Et retrouver son propre corps gisant à la merci de gens qui n'avaient aucune raison de s'inquiéter de son propre bien-être.

Depuis combien de temps était-il parti ?

Le temps avait perdu tout sens dans cet univers où, pour la première fois depuis son arrivée, la nuit allait enfin tomber. Des ténèbres appelées par Iduna ou bien un phénomène appartenant pour de bon à ce monde ? En tout cas, la nuit semblait abriter un danger potentiel. Et pourtant, un danger bien réel pouvait-il exister ici ?

Dumarest s'étira et se demanda ce que signifiait dans cet univers la notion de réalité.

Si une simple pensée pouvait y créer un objet, cet objet était-il alors plus qu'une simple pensée ou non ? Dans le monde du Tau, rien n'était tangible. Dans ce cas, comment quelque chose d'intangible pouvait-il avoir une action quelconque ?

Et la chose qui hurlait dans sa prison de brume, qui était-elle ?

Un ennemi piégé et torturé puis abandonné par une Iduna qui n'était intéressée que par la nouveauté ? Dumarest se laissa aller en arrière et ferma les yeux en essayant de se souvenir du moindre détail. La porte s'était ouverte et il avait vu l'enfer. Un chaos épouvantable qui avait disparu sitôt entrevu mais en laissant une marque au fer rouge dans son esprit. Ce visage... Il l'avait vu quelque part, mais où ?

Il rouvrit les yeux et secoua la tête. La vision avait été beaucoup trop brève et choquante. Et les détails dont il croyait se rappeler n'étaient que des parcelles de ses propres souvenirs. Mais il essaierait à nouveau.

Il sortit du bain et chercha inconsciemment une serviette. Puis il se dit qu'une simple pensée devrait le sécher instantanément. Mais rien n'y fit en dépit de ses efforts et il dut prendre la serviette pour s'essuyer avant de retourner dans l'autre pièce.

Un peu plus tard, Dumarest quitta les lieux pour suivre un couloir jusqu'aux remparts. Il passa devant un garde figé, le visage de marbre et les mains enserrant la hampe d'une lance. Lorsque Dumarest passa devant la femme, les yeux de celle-ci apparurent tels des bouts de verre brillant dans l'ombre du casque que la lueur dansante des flambeaux teintait de rouge et d'orange.

Le silence était absolu.

Dumarest s'arrêta sur le balcon et jeta un regard aux escaliers qui en montaient et qui en descendaient, gardés par des statues humaines immobiles. Il se retourna soudain, croyant sentir que des yeux l'observaient du couloir par lequel il était arrivé. Pourtant, le corridor se révéla désert, habité seulement par des ombres sans cesse en mouvement. Et tout à coup, l'air se chargea d'une odeur de pourriture.

Une puanteur qui s'amplifia alors que Dumarest cherchait à s'orienter sur le balcon dans l'espoir de retrouver la porte qui s'était ouverte un peu plus tôt sur l'inférieure vision.

Le troisième balcon vers le haut, ça, il s'en souvenait. Mais à quel étage se trouvait sa chambre ? L'intérieur du château était un labyrinthe dans lequel il n'était pas difficile de s'égarer. Bon sang, quelle direction devait-il prendre ?

Dumarest se mit à monter, se disant que sa chambre devait se trouver au second. Mais en fin de compte, lorsqu'il parvint là où il avait cru retrouver la porte, il se retrouva face au mur et à un garde totalement immobile.

La puanteur devenait insoutenable.

Une autre volée de marches l'amena cette fois devant une porte mais celle-ci s'ouvrit sur une chambre éclairée par une unique bougie et dont l'ameublement se limitait à une chaise. Plus haut, il découvrit un salon dont les fenêtres montraient des étoiles disposées suivant des constellations qu'il ne reconnut pas. L'air sentait moins mauvais. Dumarest décida finalement d'essayer de trouver l'endroit où la puanteur était la plus forte.

Et se retrouva en face du mur aveugle et du garde figé.

De retour dans sa chambre, il se dirigea vers la fenêtre et s'aperçut qu'elle était composée d'une seule plaque de verre sur laquelle avaient été collés des croisillons. Pour l'ouvrir, il aurait fallu démolir en partie le mur autour.

Comment une enfant aurait-elle pu connaître les techniques des maçons et des vitriers ?

Et l'astronomie ?

Dumarest observa les étoiles révélées par la fenêtre. Il eut l'impression que ses doigts allaient les toucher. Une illusion courante. Pourtant, la perspective semblait faussée et les étoiles ressemblaient

plus à des points brillants disposés au hasard sur une plaque de verre noirci qu'à de vrais soleils se consumant dans le lointain, vide et infini. Et il y aurait dû y avoir bien plus que des étoiles piquetant la voûte céleste. Le voile fragile des nébuleuses éloignées, le chatoiement fluorescent des rideaux de gaz, l'éclat sombre des nuages de poussière... toute l'immense et terrible splendeur de l'univers.

— Que faites-vous, Earl ? Vous cherchez la Terre ?

Dumarest se retourna et découvrit Iduna. Elle avait cessé d'être une enfant.

La porte émit un petit craquement lorsqu'elle la referma derrière elle pour s'avancer dans la chambre. Elle était grande, souriante et sa chevelure ressemblait à une cascade d'ébène sertie de diamants. Un éclat concurrencé par celui des pierres précieuses accrochées autour de son cou, de ses poignets et de sa taille de guêpe. Une simple broche scintillante décorait la robe noire tendue sur la poitrine opulente, et resserrée à la taille pour descendre ensuite jusqu'au sol. Une robe fendue sur le côté qui laissait entrevoir la blancheur d'albâtre de la jambe.

— Madame !

Sa prestance royale à elle seule méritait que lui soit accordé ce titre mais il y avait autre chose encore. Son visage, plus blanc qu'il s'en souvenait, était une vision enchanteresse, avec ses lèvres pleines, ses joues ombrées aux pommettes apparentes, ses yeux à la fois grands et énigmatiques sous des sourcils fins, légèrement descendants vers les tempes. Finie l'immatunité de l'enfance. C'était une femme qu'il avait devant lui.

— Earl ?

— Madame ? Que m'avez-vous demandé ?

— Je vous ai demandé si vous étiez en train de chercher la Terre, dit-elle d'une voix musicale. La Terre, répéta-t-elle. Votre monde natal, enfin, c'est ce que vous affirmez. Vous ne vous en souvenez plus, Earl ? La Terre !

Dumarest était figé par la stupéfaction. Il fit un effort pour détourner son regard mais il lui fut impossible de ne pas regarder la femme. Il serra son poing gauche jusqu'à ce que les ongles pénétrèrent dans sa chair.

— Mon monde natal, madame, c'est vrai. (Il inspira profondément.) Il est bien loin d'ici. Et je ne sais pas exactement où.

— On peut le retrouver, répondit-elle sur un ton dégagé. (Le sujet commençait déjà à la lasser.) Mon père pourra vous aider au besoin. Il adore les vieilles choses, les énigmes, les mystères et les problèmes. Cela lui passe le temps.

— Votre père ? Gustav...

— Je n'ai qu'un seul père. Earl, est-il possible d'en avoir plusieurs ?

— Non.

— Alors pourquoi poser des questions aussi stupides ? (Elle mit un terme à la discussion d'un geste de la main.) Et maintenant, dites-moi comment vous me trouvez...

— Vous êtes superbe, madame. Mieux, vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée. La plus belle femme qui soit. Le seul fait de vous regarder me rend le plus heureux des hommes.

— Vous pouvez être heureux, Earl. (Elle se faisait gracieuse.) Vous êtes si gentil que nous abandonnerons toute étiquette entre nous. Votre Reine vous autorise à lui parler d'égal à égal. Un bonheur auquel bien peu ont droit. Maintenant, vous pouvez me baiser la main.

Dumarest inclina sa tête. Un désir de feu s'alluma subitement en lui lorsque ses lèvres touchèrent la peau parfumée. Il se mordit l'intérieur des joues et sentit le goût du sang dans sa bouche.

N'était-il pas fou d'éprouver un tel désir pour une enfant ?

Non, pas une enfant. Iduna était une vraie femme et sa seule présence excitait chaque cellule du corps de Dumarest. Il la désirait plus que n'importe quoi au monde, y compris sa propre vie. S'éloigner d'elle ne serait-ce qu'une minute était inconcevable. Il tomba à genoux et lui embrassa les pieds.

Que lui arrivait-il ?

— Earl ! lança-t-elle avec un rire cristallin, dont l'écho retentit longtemps comme une musique jouée par des dizaines de clochettes. Vous avez l'air si bizarre. Si surpris. Et il y a du sang sur vos lèvres. Qu'est-ce qu'il y a ? N'avez-vous jamais joué à ce jeu auparavant ?

Un jeu ?

Bien sûr, pour elle ce ne pouvait être qu'un jeu ! Un jeu qu'elle avait déjà joué maintes fois avec des fragments secrets de son imagination, créant des hommes pour parler, pour agir selon sa volonté. Des hommes se consumant d'une passion brûlante, d'un amour indéfectible. Des amants créés pour adorer et désirer. Un désir violent, indomptable, apprivoisé par un respect infini. Des émotions qui n'avaient pas leur place dans la réalité. Des amants construits avec la matière que l'on trouve dans les rêves d'une gamine. Mais lui n'était pas une des marionnettes de cet univers et elle ne l'aurait pas comme ça.

— Vous êtes en train de tricher une fois de plus, Iduna, dit-il en se relevant. Votre parfum a été renforcé aux aphrodisiaques. Des phéromones ?

— Quoi ? (Son ignorance n'était pas feinte.) Qu'est-ce que c'est ?

— Des composés biologiques produits et émis pour obtenir des réponses programmées. Certains insectes les utilisent pour attirer leurs

partenaires sexuels. Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Non. Earl... vous n'avez pas le droit de dire que je triche. C'est méchant et vous ne devez pas l'être avec moi. (Elle s'approcha de lui, superbe et attirante.) Earl ! Earl, mon amour !

Il sentit qu'elle le touchait et il se retrouva instantanément à genoux devant elle, pressant son visage contre ses cuisses.

— Iduna !

— Mon amour. Mon chéri. Earl, j'ai besoin de toi. (Ses doigts brûlaient d'une douce flamme.) Je te veux, chéri. Je te veux...

Ses goûts les plus secrets en matière de beauté féminine se retournaient contre lui pour donner vie à une créature irrésistible, à une femme issue de ses rêves les plus fous et prête à se donner tout de suite.

— Earl !

Pour le dominer totalement. Et pourtant, comment résister à une telle tentation ?

— Non !

— Earl ! Qu'est-ce qui ne va pas, mon chéri ?

— Non !

Il recula brusquement et se força à rester loin d'elle. La tête lui tournait. Il lui suffisait de le vouloir et cela cesserait. Et Iduna redeviendrait ce qu'elle était en réalité. Mais rien ne changea malgré ses efforts. Ce qui n'était pas normal dans un monde entièrement régi par la pensée...

— Non, Earl, dit-elle en s'avançant vers lui, un sourire aux lèvres. C'est mon monde. Je l'ai construit et tout ce qu'il contient m'obéit. Tout, Earl.

Dumarest se souvint de l'eau qui n'avait pas séché à la sortie du bain. Des étoiles qui n'avaient pas bougé... Et soudain ses oreilles furent remplies de l'horrible gémissement du visage qu'il avait vu dans la brume. Son propre visage ?

— Chéri...

Iduna était maintenant tout près. Ses seins touchèrent sa poitrine et leur parfum monta jusqu'à ses narines.

— Alors, on continue à jouer ?

CHAPITRE X

Kathryn avait eu des maux de tête accompagnés d'une grande fatigue puis de la fièvre et des douleurs dans les articulations mais, Dieu merci, ce n'était pas la hnaudifida.

— Vous en êtes sûre ? demanda Gustav en regardant le rapport qu'il avait en main.

— Certaine, répondit la technicienne avec patience. La Matriarche n'a attrapé rien d'autre qu'un coup de froid. Un peu de repos et elle sera sur pied. (Elle sourit en voyant le soulagement de Gustav : il était bon de voir un homme s'inquiéter pour son épouse.) Vous voulez la voir ?

Kathryn était assise dans son grand lit. L'odeur des antiseptiques ne parvenait pas à gommer celle de son parfum au pin qui lui allait si bien, elle qui était une créature des grands espaces et qui n'arrivait pas à accepter totalement la vie étriquée de la ville. Elle était réveillée depuis peu et ouvrit les yeux lorsque Gustav s'assit auprès d'elle.

— Ça a l'air d'aller, non ?

Une banalité et un mensonge...

— Gustav. (Sa main se posa sur la sienne avec la force d'antan.) Ils t'ont dit ?

— Oui. Un coup de froid. (Il inspira profondément.) On dirait que mes prières ont été entendues. Dieu merci, ce n'était pas la...

— Hnaudifida ? (Elle eut un sourire rassurant.) Où en est l'épidémie ?

Gustav lui expliqua qu'elle semblait circonscrite et que les moines, travaillant comme des damnés, avaient tout organisé pour la production de vaccins à partir des malades immunisés. Elle écouta ces détails sans expression particulière.

— Je suis contente, dit-elle lorsqu'il eut terminé. Il faudra faire quelque chose pour eux.

— Les moines ? Bien sûr, mais quand tu seras sur pied, ma chère. Un bout de terre avec une ferme serait le mieux pour eux. Plus un espace réservé dans la cité pour qu'ils puissent édifier une église plus grande. On en reparlera plus tard.

Elle acquiesça et traça du bout des doigts un dessin invisible sur la couverture.

— J'ai fait un rêve, Gustav. Enfin, je crois que c'était un rêve. Au sujet d'Iduna.

Il ne dit rien.

— Elle était si adorable. Tu te souviens comme elle avait l'air si bizarre quand elle était bébé ? Pour nous faire plaisir, tout le monde nous disait qu'elle était belle. Mais après, quand elle a appris à s'asseoir, les flatteries sont devenues inutiles. Elle était réellement adorable. Gustav ! Oh, Gustav !

Gustav la prit dans ses bras et elle posa la tête sur son épaule. Les larmes de Kathryn mouillèrent sa chemise de nuit et Gustav sentit ses yeux le piquer sous l'effet de la douleur. Cela faisait maintenant tant d'années... Tant d'années...

Et il revit à nouveau le petit corps gisant par terre dans son bureau, à côté de la sphère maudite du Tau.

Il aurait dû la suivre mais, sur le moment, il n'avait pas compris ce qui s'était passé. Puis il avait plié sous la volonté de Kathryn et laissé d'autres que lui partir à la recherche de sa fille. Un poltron, se dit-il amèrement. Qui était mort moralement déjà bien des fois et qui se retenait toujours de mourir pour de bon.

Maintenant, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de soutenir sa femme, de l'embrasser et d'attendre que ses sanglots se calment. Kathryn finit par tomber dans un demi-sommeil. Peut-être pour chasser l'image de sa fille perdue.

Il espéra pourtant pouvoir lui donner des nouvelles d'elle à son prochain réveil.

*

* *

Tamiras était toujours là où Gustav l'avait laissé, surveillé par des gardes pendant qu'il étudiait le Tau. Debout devant les instruments installés non loin de là, Marita lisait les cadrans et répondait à ses questions.

— Aucun changement dans le rayonnement ni dans la température. Calme complet, mon ami. Comme j'aurais pu vous le dire et comme je vous l'ai d'ailleurs dit bien des fois par le passé. Le Tau est un système fermé et donc, par définition, insensible à tout ce qui vient de l'extérieur. S'il l'avait été, il n'aurait pas été un système fermé.

« Élémentaire » parut ajouter son haussement d'épaules.

— Vous n'êtes pas en train de faire une conférence, répondit Gustav, les dents serrées. Inutile donc de faire des effets. J'espérais simplement que notre meilleur spécialiste en électronique pourrait

faire quelque chose...

— Je l'aurais fait si je l'avais pu, n'ayez aucun doute là-dessus. J'ai travaillé sur ce problème depuis le début mais pour en arriver toujours à la même réponse : étudier de trop près le Tau risquerait de provoquer sa destruction. En fait, il se pourrait que nous ne puissions en savoir plus sur lui qu'en le détruisant...

— Non !

— Je comprends votre refus, comme je l'ai toujours compris auparavant. Pourrez vous alors comprendre le mien quand je vous dirai que je ne veux plus perdre du temps sur un problème que je n'ai aucun espoir de résoudre ? Et il se peut même que vous vous trompiez et que la destruction du Tau soit la seule méthode pour arriver à vos fins.

— Vous y croyez vraiment ?

— Non. Comment le pourrais-je ? Le Tau constitue un mystère et la seule chose qu'on puisse affirmer est qu'il fonctionne en circuit fermé. Tout le reste n'est que pure spéculation. Au fait, Iduna est-elle vraiment à l'intérieur du Tau ? Comme nous n'avons pas de meilleure explication, force nous est de le présumer. Et peut-on la sauver ? Question sans réponse et basée uniquement sur la première affirmation. Car si Iduna ne se trouve pas dans le Tau, alors il sera impossible de la sauver. Mon ami, voilà tout ce que peut vous dire celui que vous avez la gentillesse d'appeler votre spécialiste en électronique, conclut tristement Tamiras.

— La logique, s'impatiente Gustav, toujours la logique ! La logique s'est bien trop souvent opposée au progrès !

— Non, Gustav, répondit Tamiras en secouant doucement la tête. Vous vous trompez.

— Je me trompe ? Et vos bains électriques, hein ? Souvenez-vous que c'était un sujet de plaisanterie. Et les chaloupes plus lourdes que l'air et donc qui n'auraient jamais pu voler ? Les hommes qui ont inventé les antigravs ont laissé de côté la logique pour réussir leur pari. Nous avons des faits. Travaillons avec. Iduna est dans le Tau. Comment y est-elle entrée ?

Vieille question mais Tamiras répondit une fois de plus avec un soupir. Cela décontracterait peut-être un peu Gustav.

— Il n'y a qu'un moyen pour ça. Une grande partie des microcourants contenus dans le cerveau de votre fille s'est transportée à l'intérieur du Tau. Comme l'a expliqué Elg Barham, l'intelligence est indépendante du corps physique et donc peut s'en séparer. Si c'est vrai, cela expliquerait les histoires de désincarnations passagères et la croyance en une vie qui ne serait pas gommée au moment de la mort. Une intelligence séparée du corps qui accrédirait l'existence de ce

qu'on appelle des « fantômes ».

— Êtes-vous en train de me dire qu'Iduna est devenue un fantôme ?

— Oui, d'une certaine façon. (Tamiras montra le Tau.) Un esprit piégé dans un environnement clos. Une charge dans un accumulateur... Comment pourrais-je vous expliquer ça ?

Une goutte dans une éponge mouillée... Gustav, lui aussi, pouvait faire des analogies. Sans qu'aucune d'elles puisse les aider réellement...

*

* *

L'éloignement paraissait être un facteur important. Lorsque Iduna n'était pas près de lui, Dumarest était capable d'un certain détachement. Maintenant qu'il se trouvait sur une plage au sable scintillant, Dumarest pouvait regarder calmement la fille en train de nager dans les vagues.

Une femme superbe qui créait la folie et qui l'obligeait à se soumettre dès qu'il se trouvait à ses côtés.

Dumarest se retourna et observa le ciel bleu parcouru de petits nuages et illuminé par un soleil chaud et jaune. Les nuages se déplacèrent lorsqu'il se concentra pour former un écran devant le soleil. Un succès qui ne lui apporta guère de satisfaction. La seule chose que cela démontrait, c'était les limites de ses pouvoirs. Car dès qu'il tentait de s'opposer à Iduna, celle-ci gagnait toujours.

— Earl ! (Elle courait vers lui sur le sable.) Earl, viens me rejoindre !

Une vision de rêve. Une superbe femme nue qui venait le chercher, les bras tendus.

— Viens, Earl. Viens chevaucher les vagues avec moi !

L'instant d'après, il se retrouva sur une planche étroite filant sur la crête d'une vague qui roulait en direction du rivage. Les bras de la femme se refermèrent autour de sa poitrine et ils tombèrent à l'eau en riant. Pour se retrouver immédiatement en train de dévaler la pente d'une nouvelle vague.

Un plaisir sans douleur. Une joie sans effort.

Plus tard, lorsque la chaleur du corps d'Iduna l'eût consumé et que le couple se retrouva sur un lit de bruyères parfumées, vint le temps de la discussion.

— C'était merveilleux ! (Iduna s'étira, rassasiée, les yeux à demi-fermés.) Earl, il ne faut plus que tu me quittes. Tu ne le veux pas, hein ? Non, bien sûr, tu ne le veux pas. Tu vas rester et tu seras mon

prince consort. Et nous régnerons tous les deux. Nous régnerons et nous nous amuserons !

Et que se passera-t-il lorsqu'elle sera fatiguée du jeu ?

— Tu ne regrettes jamais personne, Iduna ? Ton père, par exemple ?

— Papa vient souvent me rendre visite. On parle et puis il repart. Mais il revient toujours quand j'ai besoin de lui.

— Et personne d'autre ? Un ami ? Un...

Dumarest se tut, sachant qu'il était inutile de continuer : elle créait qui elle voulait et ces fantômes reflétaient sa propre conception de la réalité. Dans son univers, Gustav ne la grondait jamais, ses amis étaient toujours attentifs à ses désirs et ses amants plus qu'idéaux.

— Et les voyages ? Tu n'as jamais voulu voyager ? Voir d'autres mondes et d'autres façons de vivre ?

— J'ai déjà voyagé.

Dans des contrées imaginaires, peuplées de créatures délicieusement effrayantes et surveillées par des gardes parfaitement loyaux.

— Je parle de vrais voyages, insista Dumarest. Où il faut prendre un vaisseau pour visiter une autre planète avec un soleil différent et des cultures différentes. Pour voir des choses étranges et des paysages magnifiques. Pour vivre des aventures.

— J'ai tout ça ici, Earl. (Elle le toucha de la main.) J'ai tout ce que je veux...

Lui-même était devenu tel qu'elle le désirait. Dumarest savait que son corps avait changé. Sa peau était plus colorée, ses cicatrices avaient disparu et son physique n'était plus vraiment celui d'un homme qui avait dû lutter pour la vie. Son visage s'était fait plus doux là où la dure réalité de l'existence avait autrefois laissé ses empreintes.

— Earl !

Il dut se remettre à lutter contre l'attraction qu'elle exerçait sur lui en se mordant l'intérieur des joues. L'espace d'un instant, alors qu'elle se relevait, les contours de la femme se brouillèrent un peu pour redevenir ceux d'une fillette. Puis Iduna fut à nouveau une créature de rêve.

— Earl, pourquoi es-tu si insensé ? jeta-t-elle. Toutes ces histoires de voyages... Qu'est-ce que ça peut te faire ? Que pourrais-tu trouver que tu n'aies pas ici ? Écoute, si tu veux, tu seras le Roi du Château. Et...

Il la laissa parler en utilisant le seul avantage réel qu'il avait sur la fillette qu'il était venu chercher. Son expérience acquise à la dure au fil des années et qui lui avait donné une volonté de fer, une maturité et une détermination dont Iduna manquait totalement. Son refus de laisser son destin entre les mains de quelqu'un d'autre...

Et il était aussi capable de comprendre la nature du piège qui était en train de se refermer autour de lui.

Tant qu'il se trouvait dans l'univers d'Iduna, il ne pouvait espérer être autre chose qu'une marionnette soumise à ses caprices. Pour échapper à cette domination, il lui fallait devenir plus fort qu'elle. Mais comment ? Et s'il y parvenait, qu'est-ce qui lui assurait que les choses qui l'entouraient ne se modifieraient pas ?

— Earl, tu... (Elle cligna des yeux en le voyant lui faire signe de se taire.) Qu'est-ce qu'il y a, Earl ?

— Un message, dit-il. Je suis en train de recevoir un message.

— De la Terre, Earl ? J'en ai assez de te voir jouer à ce jeu idiot. Ce monde n'existe pas.

— Si je te le dis, c'est que c'est vrai.

— Non. Il n'y a que si c'est moi qui le dit ! (Son visage devint subitement affreux.) Et je dis qu'à partir de maintenant, tu ne mentionneras plus jamais ce nom.

— La Terre, fit Dumarest.

— Earl !

— La Terre ! La Terre ! La Terre !

— Tu es horrible ! (Son visage se plissa et ses yeux se remplirent de larmes.) Tout était si chouette et tu as tout gâché ! Je te déteste !

— La Terre ! répéta Dumarest. La Terre ! La Terre ! La Terre !

Il se faisait gamin jouant à un jeu de gamin pour obtenir une revanche de gamin. Mais aussi pour la déséquilibrer par une ruse d'adulte.

— Arrête ! (Sa voix était un cri rauque.) Arrête ! Je te l'ordonne ! Arrête ça !

— La Terre ! La Terre ! La Terre !

Le mot était devenu un boulet qu'il tirait sans cesse contre ses défenses pour faire monter sa colère jusqu'à ce que celle-ci domine tout son être. Dumarest vit le visage d'Iduna se modifier, redevenir jeune, rancunier et tordu par la fureur.

C'est alors que tout disparut autour d'eux. Le ciel, les bruyères, la mer et le sable scintillant. Le soleil, la brise et le parfum des fleurs. Tout s'évanouit dans un éclair pour être remplacé par la brume tourbillonnante au sein de laquelle quelque chose était en train de hurler.

Et la chose qui hurlait n'était autre que lui-même.

Dumarest se retourna, sentant la douleur lui brûler chaque nerf. Et à la souffrance physique s'ajouta le tourment mental qui le fit se plier en deux, se lamenter et écarquiller les yeux alors qu'il se débattait et s'entortillait dans la brume. La vapeur qui brûlait comme de l'acide et qui abritait des supplices invisibles mais bien réels. Sa souffrance devint telle qu'il se transforma en une chose aveugle, primitive,

miaulante, en une parodie d'être humain.

La prison où finissaient tous ceux qui avaient offensé Iduna.

L'endroit où il s'était déjà entrevu suite à une vision prémonitoire. À moins qu'Iduna ait eu cette idée derrière la tête dès le départ et qu'il ait entrevu ses pensées...

Il avait ignoré l'avertissement et il allait devoir payer.

Mais il était dorénavant libéré de la domination d'Iduna.

La douleur était dure à supporter mais il pouvait vivre tant qu'elle ne le tuerait pas et il lui suffirait de parvenir à se concentrer un peu pour s'échapper. Il fallait qu'il pense à... à...

Une souffrance ! Dieu, quelle souffrance !

Le cri s'échappa et il ne fit aucun effort pour l'arrêter. Ni pour stopper ses mouvements désordonnés dans la brume qui le torturait. S'attarder à ça l'aurait empêché de se concentrer sur une seule et unique idée. S'échapper. Échapper à cette prison et à la vengeance d'Iduna. S'échapper... s'échapper...

Et il y parvint.

Le cri mourut instantanément, la brume s'évanouit et il se retrouva dans des sortes de limbes. Dans un lieu informe mais rempli d'une aura de terreur omniprésente. Un endroit... Non, plutôt l'Endroit.

L'Enfer.

*

* *

Il avait été méchant et maman l'avait puni en l'enfermant dans un lieu sombre où des choses l'attendaient pour lui dévorer les yeux et déposer leurs œufs dans son corps afin que les asticots le dévorent vivant. Il y avait aussi des fantômes qui lui suceraient l'esprit et le transformeraient en idiot. Et il serait aveugle à jamais. Et il n'entendrait plus rien. On l'oublierait là et il mourrait de faim et de soif. Il détestait sa mère... Il la détestait !

Un cachot noir dans lequel un enfant obstiné était entré. Un lieu imprégné par la terreur de l'inconnu. Une terreur qu'il expérimentait maintenant et qui présentait tous les cauchemars horribles nés de l'esprit d'un enfant imaginaire. Iduna avait-elle jamais été enfermée dans un endroit noir ? Était-ce pour cela qu'elle haïssait sa mère ?

Dumarest se força à penser à Kathryn, à son visage dur qui ne montrait guère de compassion. Le visage d'une femme qui avait appris à commander et qui ne tolérerait aucune faiblesse chez celle qu'elle considérait comme son héritière.

C'était là l'origine de l'Endroit.

La conception qu'un enfant se faisait de l'enfer. Mais Dumarest n'était plus un enfant.

Il se releva, sentit le sol sous ses bottes. Au-dessus de lui, des étoiles piquetèrent le ciel. Des constellations dont il se souvenait. Les Poissons, le Sagittaire, les Gémeaux. Les signes du Zodiaque que l'on voyait de la Terre. Et la lune. Il ne devait pas oublier la lune qui brillait d'une lumière argentée, ajoutant une dimension nouvelle à l'enchantement qu'il éprouvait. La Terre. Son monde ?

La Terre !

Il pouvait la recréer lui-même telle qu'elle était dans un lointain passé et y régner comme un dieu. Retrouver les collines qui ondulaient sans fin sous le ciel, couvertes de forêts dans lesquelles vivaient et s'accouplaient des animaux. Retrouver les champs de blé dont les épis se gonflaient et mûrissaient sous son regard. Des fruits, des noix, des rivières où coulait de l'eau, semblable au vin... Il pouvait créer tout cela. Il pouvait créer son monde à lui. Pourquoi poursuivre sa quête alors que c'était devenu inutile ?

— Ça ne serait pas la même chose, mon garçon. (Le capitaine, assis à côté de lui sur un rocher, secoua doucement la tête.) Pas la même chose du tout.

— Ça serait toujours aussi bien.

— Non. Réfléchis-y un instant et tu comprendras pourquoi. Tu rêves de forêts, de champs, de rivières et de vent chaud... Était-ce la Terre que tu as connue ? Celle que tu as voulu fuir quitte à y risquer ta peau ?

— Elle était comme ça, il y a longtemps.

— Possible, mais tu ne peux pas en être sûr. Oh, tu as trouvé des indices qui pourraient te donner cette impression, mais est-ce que ça tient debout ? Peux-tu imaginer combien il aurait fallu de gens pour cultiver chaque morceau de terrain sur un monde d'un pôle à l'autre ?

Dumarest leva les yeux vers le ciel et pensa à l'aube. Les étoiles pâlirent pendant que le ciel réchauffait l'horizon. La lune prit une transparence irréelle et une lumière orangée illumina le paysage et des oiseaux accueillirent le jour nouveau.

— Les gens, dit le capitaine. (En dépit du soleil, son visage restait dans l'ombre et ses traits se faisaient de plus en plus flous.) Tant de gens. Tu n'as pas le talent nécessaire. Ni le savoir, ni le temps. Il te faudrait des millions d'années pour recréer la Terre dans tous ses détails et avec un équilibre parfait. La Terre est unique, Earl, et il faut que tu la trouves.

— Et comment ? (Le corps entier du capitaine devenait indistinct.) Comment ? redemanda Dumarest.

— Tu le sais. (La voix n'était plus qu'un souffle.) Tu le sais.

— Dites-le-moi !

Mais c'était trop tard. Le capitaine avait disparu. Dumarest regarda son monde. Que pouvait-il faire d'autre que perdre son temps à s'amuser avec ses propres jouets ? Retourner vers Iduna et jouer à ses jeux ? Essayer de la dominer ? Mais comment pourrait-il être sûr que la fillette qu'il aurait sous sa coupe serait une personne réelle ? Et comment ferait-il polir repartir ? Pour se libérer du piège dans lequel il se trouvait ? De ce monde si insidieusement attirant qu'était le Tau ?

CHAPITRE XI

Rien ! Kathryn fixa tristement Iduna au travers de la paroi transparente qui les séparait pour éviter tout risque de contamination. Impossible de savoir quel effet pourrait avoir une simple grippe sur Iduna et il valait mieux prendre le maximum de précautions.

Plus facile à dire qu'à faire. L'enfant avait l'air si vulnérable sur son lit blanc et Kathryn éprouvait une envie folle de la tenir dans ses bras, de la réconforter, d'agir en mère avec elle. Une envie rendue plus intense par le rêve qu'elle avait fait.

Elle ferma les yeux pour y repenser. Un champ de fleurs colorées, un soleil chaud dans un ciel émeraude, une douce brise apportant avec elle les parfums de l'été. Un drap jeté sur le gazon et couvert de tout ce qu'il fallait pour un pique-nique. Et Iduna qui courait, riait, jouait avec une grâce enfantine. Un rêve si réel qu'elle avait résisté au réveil. Et lorsqu'elle s'était réveillée, elle s'était précipitée vers la chambre avec l'espoir fou d'y trouver Iduna assise dans son lit, revenue à la vie.

Rien !

Rien n'avait changé. Le corps frêle était toujours allongé sur le lit, les yeux clos. Le rêve n'avait été qu'un mensonge, comme tous les rêves.

— Madame ? (Une technicienne était apparue à ses côtés, le visage inquiet, et Kathryn se rendit compte qu'elle venait d'appuyer son front contre la paroi transparente.) Vous allez bien ? Vous avez l'air si pâle. Un stimulant ?

— Non ! Rien ! (Kathryn adoucit sa voix.) Ça ira mieux dans un instant. Un petit étourdissement, c'est tout.

— Il fallait s'y attendre après votre récente maladie, madame. Une tasse de tisane avec du glucose vous remettra sur pied. Je vais en chercher une sur le champ.

Kathryn ne put refuser. Elle but le liquide chaud dans la chambre d'à-côté et finissait juste sa tasse lorsque Gustav entra. Il soupira de soulagement en la voyant.

— Kathryn ! J'ai cru...

— Que j'étais malade et en plein délire, l'interrompt-elle. La rumeur exagère toujours. J'ai eu un simple étourdissement et je suis venu m'asseoir avec une tasse de tisane. Tu en veux une ?

Elle la commanda sans attendre sa réponse car Gustav avait l'air

d'avoir lui aussi besoin d'un remontant. Avait-il été, lui aussi, victime des rêves ?

— Tu as quitté la chambre trop vite, ma chère, dit-il. Et tu t'apprêtes à te remettre au travail trop rapidement. Si la Matriarche ne donne pas l'exemple de l'intelligence, qui le fera ?

— Ne me harcèle pas, Gustav. Je voulais voir Iduna. (Elle lut la question sur son visage.) J'espérais qu'il y avait eu du changement.) Cela fait longtemps que Dumarest est parti la chercher et nous sommes toujours là à attendre...

Comparé aux années qu'ils avaient passé à attendre, cela ne faisait pas si longtemps que l'homme était entré dans le Tau. Enfin, cela faisait tout de même trop longtemps !

Kathryn se rendit compte que ses mains tremblaient. Elle était à bout de nerfs. L'attente. Toujours l'attente. Elle finissait par croire que c'était sans espoir. Dumarest suivrait les autres dans la folie puis dans la mort. Un esclave condamné qui avait parié sur sa vie et perdu. Ce qu'on ferait à son corps ? Quelle importance...

— Kathryn ? fit Gustav en la voyant se lever.

— Je pense à quelque chose qu'a dit Tamiras. À propos de la stimulation des muscles et des tendons par l'électricité. Si on appliquait des électrochocs à Dumarest, on pourrait peut-être obtenir un résultat intéressant.

— Non. (Gustav se leva et prit son bras pendant qu'elle quittait la pièce.) Kathryn, tu ne peux pas faire ça. Cet homme est à notre merci. Et marquer son cerveau au fer rouge avec de l'électricité ne... Non ! Je ne laisserai pas faire une chose pareille !

— Tu ne me laisseras pas faire ? *Toi* ? (Le regard de Kathryn lui rappela qu'elle commandait sur Esslin et que lui appartenait à une espèce inférieure.) Je n'ai que faire de tes souhaits. Mes ordres seront exécutés à la lettre. Nous avons attendu assez longtemps comme ça.

— Et son cerveau ? Tu risques de le détruire !

— Un risque que Dumarest va devoir prendre.

— Et notre parole ? La parole de la Matriarche ?

— Dumarest est un esclave qui mérite la mort. On lui a donné une chance de se racheter et il a échoué. Ma patience a des limites. Et s'il meurt, où est le problème pour nous ?

Dumarest avait l'air bizarre sur son lit. Kathryn scruta les lignes dures de son visage, sa bouche, sa mâchoire. Ce visage qui avait paru si triste et cette bouche si cruelle lorsqu'il l'avait tenue à sa merci. Un animal qui luttait pour sa vie... Pouvait-elle lui en vouloir pour ça ? Et lui, pourrait-il lui en vouloir d'être comme lui ? Elle était une mère qui se battait pour son enfant et s'il fallait tuer pour Iduna, elle

n'hésiterait pas à le faire.

— Tout est prêt, madame. (La technicienne se redressa après avoir installé les électrodes sur la tête et le corps de Dumarest.) Je suggère de commencer par une brève décharge à haute tension appliquée directement sur la zone thalamique.

— Attendez !

— Tu as une autre suggestion à faire ? demanda Kathryn en regrettant déjà d'avoir rabaissé son mari. Gustav ?

— Je veux juste qu'on attende et qu'on commence par des tests moins dangereux. On pourrait essayer l'hypnotisme. Ou des drogues... Mais ne lui brûlons pas le cerveau !

— Nous ne sommes pas des sauvages ignorants, répliqua la technicienne, vexée. Ni des sadiques. Le stimulus dont je viens de parler a donné de bons résultats dans beaucoup de cas de dérèglements de la personnalité.

— Et les autres ? jeta Gustav. Que sont-ils devenus ? Des débiles qui auraient mieux fait de mourir ? Pouvez-vous vraiment affirmer que vous savez ce que vous faites ? (Il se tourna vers Kathryn en voyant qu'elle ne disait rien.) Cette femme est honnête, au moins.

— Tu perds ton temps, Gustav.

— Du temps, nous en avons. Un jour, une semaine, une année, même, quelle importance ? Dumarest a déjà survécu plus que les autres. Il se peut qu'il ait trouvé Iduna et qu'il soit en train de la ramener vers nous. Kathryn... Oserais-tu risquer la vie de notre fille pour une simple question de temps ?

Un bon argument. Elle le considéra tout en regardant l'homme couvert de fils qui se trouvait sur le lit. Était-il un serviteur dévoué ou un simple mercenaire ? Ni l'un ni l'autre, se dit-elle. Simplement un homme qui faisait ce qu'il avait à faire.

— Madame ? (Les techniciens attendaient et Kathryn fixa ses mains, l'articulation des phalanges, le poli de ses ongles.) Commençons nous ?

— Une heure, dit Kathryn. Je lui donne encore une heure.

*
* *

Les défenses cédaient et la bataille n'allait pas tarder à se terminer. Au milieu des éclairs des explosions, le château scintillait comme un gigantesque diamant. Des ombres s'agglutinaient au-dessus des pelouses et cette obscurité était parcourue par des formes cauchemardesques qui s'affrontaient entre elles tout en renaissant sans

cesse de leurs cendres.

Une guerre fantastique que Dumarest dirigeait du sommet d'une montagne, lançant ses armes de destruction contre Iduna et ses troupes. Opposant son imagination aux terreurs nées des fantasmes de la fillette.

Au départ de simples armées de mercenaires s'étaient opposées entre elles avec une rage bien éloignée de l'imagerie romantique d'une guerre livrée par des soldats en armures étincelantes, avançant en rangées bien propres, bien nettes. Puis elles avaient dû céder la place à des visions de délire, à des horreurs nées des peurs ancestrales tapies au fond de l'esprit : hommes à trois têtes et aux flancs hérissés d'épines, mélanges d'oiseaux et de lézards, dragons crachant le feu, araignées tombant des nuages et piquant comme des scorpions.

Une guerre furieuse qui transforma la région en une étendue fumante et constellée de cratères, au lieu de laquelle le château resta seul intact et brillant d'une lueur intérieure.

— Iduna ! Est-ce que tu te rends, oui ou non ? lança Dumarest devant l'entrée voûtée et bloqué par le pont-levis relevé.

Pour toute réponse, il fut attaqué par une nuée de serpents de feu tombés du haut des remparts et par des choses pleines de pattes qui furent réduits en cendres par ses gardes. Des créatures imaginaires... Quand tout avait été tenté, quoi de plus effrayant que des bêtes surgies tout droit des terreurs enfantines ?

— Iduna ? Rends-toi !

— Non ! (Elle se tenait sur le plus haut créneau et ses longs cheveux ressemblaient à un étendard de gloire nocturne.) Earl, je ne te laisserai pas gagner !

Un jeu... Tout était toujours un jeu pour elle. Et elle avait raison. La vie n'était qu'un jeu avec pour inévitable gagnante la mort. Un coup de dés pour reculer l'échéance fatale, et un autre pour jouer ce que l'on espérait accomplir pendant ce temps de grâce.

Mais Dumarest en avait pourtant assez de ces jeux infantiles.

Il fallait gagner. La mettre à genoux. La faire se rendre et découvrir ensuite comment les sortir tous les deux du Tau.

— Iduna !

Elle continuait à le provoquer. Des soldats sortaient sans répit du sol pour être moissonnés et se retrouver entassés sous forme de piles d'armures et d'armes étranges. Dumarest expédia une bombe sur la triple arche du château mais, lorsque la fumée se fût dissipée, la construction apparut, toujours intacte.

— Iduna ?

— C'est idiot, Earl. (Elle venait de réapparaître sur le créneau étincelant.) Nous n'avons pas de règle et aucun de nous deux ne peut

vaincre l'autre. Bien sûr, je pourrais...

Et Dumarest se retrouva sous terre, environné par des brasiers. Une bulle de protection s'établit instantanément autour de lui pour lui permettre de respirer. Puis il revint à la surface.

— Mais ce ne serait pas bien. As-tu l'intention de me quitter, Earl ?

— Je n'ai pas du tout apprécié l'endroit où tu m'as expédié, tout à l'heure...

— C'était juste pour un petit moment. Tu m'avais agacée, et j'étais furieuse. Maintenant, c'est fini. Viens boire une tasse de tisane...

Viens dans mon salon...

— Earl ?

— Pourquoi pas ? Abaisse le pont-levis pour que j'entre et que nous puissions parler. J'ai pensé à quelque chose de très agréable que nous pourrions faire tous les deux.

— Quelque chose de nouveau ? (La femme se redressa et l'enfant qui habitait son corps battit des mains.) Super ! Vite, Earl ! Vite !

Les cieux se calmèrent et la guerre s'éteignit au moment où il passa sur le pont pour prendre ensuite l'escalier jusqu'à l'endroit où Iduna l'attendait sur les remparts. Shamarre était près d'elle, toujours avec la bête à ses pieds. Il y avait tout autour des deux femmes une foule de guerriers blessés et de femmes aux yeux hagards. Qui se métamorphosèrent en courtisans aimables et en dames affectées.

— Alors, ce jeu, Earl ? Dis-moi tout !

Iduna était vêtue comme une reine guerrière, avec son armure écaillée qui épousait les contours de son corps et avec sur ses épaules une soie brillante décorée de dessins abstraits. Elle avait la tête nue et ses cheveux tombaient en longues tresses ondulées. Dumarest eut du mal à imaginer que derrière cette femme se cachait une enfant.

— Nous allons nous battre en terrain neutre, dit Dumarest. Et le perdant devra obéir.

— Nous battre ? Vraiment ? (Un pouce se glissa entre les lèvres carminées.) Comme les hommes se battent avec les femmes avant de faire l'amour ? Est-ce qu'on refera encore l'amour, Earl ? Comme on l'a déjà fait.

— D'abord le jeu, Iduna.

— J'aime ton idée. Mais il va falloir compenser la différence de force physique entre nous. Et il va falloir décider du gage pour le vaincu.

— Il devra obéir à tous les ordres du vainqueur. Tous.

— D'accord, Earl. Est-ce que je peux me faire représenter par un champion ? (Elle rit en voyant Dumarest acquiescer.) Très bien, Earl.

Il est derrière toi. On commence !

Dumarest se retourna et se retrouva face à lui-même.

L'homme en gris se baissa pour tirer son poignard de sa botte. Et attaqua avec la vitesse de l'éclair. La lame gémit en traversant l'air et dessina une longue entaille sur la poitrine de Dumarest.

Dumarest sauta en arrière, leva son propre poignard. Les deux lames s'entrechoquèrent, se séparèrent, se touchèrent à nouveau avec un bruit de cymbales.

Une seconde au cours de laquelle les deux hommes détaillèrent mutuellement leurs similitudes. Et pourtant, Dumarest se rendit compte que son double était légèrement différent de lui-même, qu'il avait l'air un peu moins sauvage. Les traits un peu plus fins, moins creusés que les siens. Un double vu par une femme qui n'était pas habituée à l'âpreté d'une existence dangereuse.

Dumarest comprit que cette copie avait été faite pour remplir le vide qu'il avait laissé après son départ du château. Ce n'était qu'un mannequin obéissant à tous les caprices d'Iduna et maintenant, il était devenu son champion, son protecteur.

Un double tout à fait capable de tuer si on lui en laissait l'occasion.

Les lames se séparèrent lorsque Dumarest détourna la sienne. Il recula encore puis sentit tout à coup son dos cogner contre le parapet. Il se glissa le long de ce barrage de pierre tout en repoussant et en esquivant les attaques incessantes de son adversaire. Parant sans relâche les coups, il finit par profiter d'une légère erreur de l'autre pour lui entailler la joue.

— Premier sang, Iduna ! J'ai gagné !

— On n'a jamais dit ça, Earl. Vous devez vous battre jusqu'à ce que l'un de vous cède.

Bien sûr, le succédané ne se rendrait jamais.

Il attaqua à nouveau, le visage dur et froid. Le couteau dérapa sur la cotte de mailles protégeant le ventre de Dumarest. Celui-ci évita ensuite une attaque en direction de son visage et donna un coup de poignard à son tour, lequel déchira la cotte de mailles de son adversaire.

— Vous êtes tous les deux semblables, Earl ! sourit Iduna avec délice. Mais vous ne pouvez pas gagner tous les deux !

Et que se passerait-il s'il perdait ?

Dumarest repoussa cette idée et fit face à son double. Le seul fait d'envisager une défaite lui donnerait un avantage. Il fallait qu'il se dise que l'homme devant lui n'était qu'un type qui lui ressemblait et qui ne combattait pas aussi bien que lui. Iduna avait fait de son mieux pour sa copie mais ça ne suffisait pas.

Dumarest se retourna, pivota sur un talon, sentit le couteau de son adversaire frôler son visage. Une stupidité de sa part. Son propre poignard partit vers le haut et taillada profondément le poignet du double. L'homme lâcha son couteau et recula, les traits tirés par la peur.

— Shamarre !

Dumarest entendit le cri alors qu'il s'apprêtait à tuer et vit la bête s'élancer vers lui. Une créature deux fois plus grosse qu'un homme et avec des griffes et des crocs capables de déchiqueter un membre d'un seul coup. Dumarest se laissa rouler au sol et frappa juste au moment où l'animal allait le frapper au visage.

Du sang coula de la patte blessée. L'animal gronda, dévoila ses crocs et lui asséna sur le bras un coup de sa queue aussi dure qu'une massue. Puis une botte le frappa aux côtes avant de s'approcher de son visage.

Dumarest lâcha son poignard, attrapa la botte des deux mains et la tordit tout en se relevant pour expédier son double par-dessus le parapet. L'homme disparut avec un hurlement. La bête, elle, sauta sur Dumarest avant qu'il ait eu le temps de récupérer son couteau. Ses griffes déchirèrent sa tunique et l'impact le fit s'étaler sur le dos par terre. À la seconde où l'animal s'élançait à nouveau, Dumarest leva ses deux jambes, les pieds serrés l'un contre l'autre, et frappa dès que la créature arriva à portée de lui. Du sang tacha instantanément le museau et, avant même que la bête, à moitié sonnée, ait eu le temps de recouvrer ses instincts, Dumarest était sur ses pieds, le corps tendu et le poignard bien en main.

— Iduna...

— Continue à te battre, Earl. Je n'avais pas dit qui était mon champion.

Une tricherie... Mais il n'avait pas à en être surpris. Il n'arriverait jamais à vaincre et même s'il y parvenait, de toute façon, elle ne respecterait pas le marché. Un espoir d'envolé et un nouveau danger à affronter s'annonçait déjà...

Des battements d'ailes firent vibrer l'air et une autre créature se jeta sur lui toutes griffes dehors et les crocs brillants. Dumarest enfonça son arme jusqu'au cœur et fut inondé par une fontaine de sang. Mais même agonisante, la créature tint bon et ne lâcha pas prise.

Dumarest leva les jambes et donna un coup au rempart du château qui se rapprochait dangereusement. Il le sentit disparaître sous lui lorsque la bête ailée l'emporta loin du château, vers un endroit où des rochers constellaient le sol, comme un champ de grosses dents brisées.

Et elle le lâcha.

— Ses yeux ! jeta Gustav. Regardez ses yeux ! Ils bougeaient sous les paupières closes. Un mouvement oculaire rapide qui indiquait un état de rêve. Les techniciennes vérifièrent leurs instruments.

— Alors ? s'impatienta Kathryn. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Qu'il se réveille ! (Gustav eut du mal à contrôler sa voix.) Tu vois ? Dumarest se réveille !

Il avait de bonnes raisons d'être excité, car il venait de passer une heure terrible à lutter contre l'impatience de Kathryn et des techniciennes. Il avait même dû rappeler par deux fois à sa femme la valeur de la parole d'une Matriarche.

— Il se réveille ? C'est vrai ? demanda Kathryn à une des techniciennes.

— Rien ne le prouve. (La femme au visage maigre laissait clairement voir son hostilité vis-à-vis de ceux qui se hasardaient à douter de ses capacités professionnelles.) Les mouvements oculaires rapides signifient bien qu'une personne rêve mais pas forcément qu'elle va se réveiller.

— Les autres montraient-ils des signes de ce genre ? fit Gustav sur un ton acide.

— Je n'en suis pas certaine. Il va falloir que je vérifie.

— Ne prenez pas cette peine, dit Gustav. Je sais parfaitement que ça n'a jamais été le cas. Ceux qui ont réussi à se réveiller n'ont jamais montré ce symptôme. Kathryn ! Comprends-tu ce que ça veut dire ?

Le succès ! Enfin !

Un homme était entré dans le Tau et était en train d'en revenir. Et... Kathryn osait à peine y penser, il se pouvait qu'il ramène Iduna avec lui. Mais pourquoi donc ne se réveillait-il pas ? Qu'est-ce qui l'en empêchait ?

Gustav intercepta son bras alors qu'elle s'apprêtait à toucher la joue de Dumarest.

— Non.

— Pourquoi ça ?

— Il existe un meilleur moyen. (Il posa une main sur la bouche de Dumarest et pinça son nez entre le pouce et l'index.) Un truc que m'a appris un mercenaire il y a des années. Ça permet de réveiller un homme sans qu'il fasse de bruit. Tu vois ?

Dumarest venait d'ouvrir les yeux.

Kathryn les scruta un long moment en se demandant si elle allait y retrouver l'horrible vide qu'elle avait si souvent vu auparavant. La

marque d'un cerveau annihilé. D'un idiot de plus revenu pour détruire ses espoirs.

— Earl ! (La voix de Gustav était tendue.) Revenez, Earl ! Revenez !

D'un rêve dans lequel il était tombé du ciel pour s'écraser sur des rochers. Mais cela n'avait rien d'un rêve et l'impact avait bel et bien été réel. Tout comme sa mort...

— Earl ?

Gustav le fixait, avec la Matriarche à ses côtés, plus pâle qu'il ne s'en souvenait. Et avec une blessure dans le regard.

— Est-ce que tu l'as vue ? dit-elle rapidement. As-tu retrouvé Iduna ?

Dumarest vit le sourire qui éclaira son visage lorsqu'il acquiesça.

— Et ensuite ?

— Elle vous envoie ses amitiés, madame, mentit-il. Ses amitiés et l'expression de tout son amour et de toute son affection pour vous deux.

CHAPITRE XII

— Vous vous êtes rencontrés ? dit Kathryn. Tu l'as vue, tu as parlé avec elle et tu as joué avec elle ? (Sa voix laissait transparaître presque de la jalousie.) Tamiras, tu entends ça ?

— Oui, dit l'homme en choisissant un fruit dans la coupe devant lui. Mais je ne sais pas si je dois le croire.

— Tamiras !

— Je suis un scientifique, ce qui me pousse à être sceptique. Si c'est une faute de ma part, alors je plaide coupable. Et Dumarest a de bonnes raisons de vouloir vous faire plaisir.

— Et des raisons de mentir ?

Kathryn jeta un regard à Dumarest. Ils n'étaient que tous les quatre autour de la table. Le repas avait été excellent et Gustav y avait vu une sorte de célébration. Mais si Dumarest avait menti...

— Êtes-vous en train de me traiter de menteur ? demanda sans détour Dumarest à Tamiras, tout en remarquant la crispation des mains de la Matriarche.

— Non, mon ami, répondit Tamiras avec un haussement d'épaules. Mais de fausses impressions peuvent sembler réelles. Après tout, on vous a obligé à entrer dans le Tau et votre inconscient a peut-être choisi cette solution pour vous tirer d'affaire au nom de l'instinct de conservation.

Si la Matriarche se mettait à douter de sa sincérité, il lui suffirait d'un seul mot pour le faire exécuter. Mais comment gommer les doutes semés par Tamiras ?

— La seule chose que je constate c'est qu'Iduna est toujours sur son lit. D'accord ?

— Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir...

— Est-ce si difficile ? Je ne l'ai jamais vue sous ses traits d'enfant. Je ne l'ai rencontrée que dans le Tau.

— Et alors ?

— Alors, parlons plutôt de son enfance. Elle avait des amis : un ours, un crapaud, une poupée déguisée en clown. La tapisserie de sa chambre représentait des poissons et des coquillages. Elle organisait des goûters pour ses amis et utilisait pour ça un service décoré de fleurs aux pétales bleus et aux feuilles écarlates. (Il entendit Kathryn

inspirer profondément.) Et elle adorait les petits gâteaux glacés.

— N'est-ce pas le cas de tous les enfants ? fit Tamiras avec un haussement d'épaules. Ce que vous dites ne prouve rien...

— Comment sais-tu tout ça ? l'interrompit Kathryn d'une voix coupante.

— Je l'ai vu. (Dumarest montra la table.) La chambre, le papier, le service à tisane, les poupées... C'était aussi réel que tout ça.

— Et Iduna, tu l'as vue ? Vraiment vue !

— Oui, madame.

— Mais vous n'avez pas pu la persuader de revenir, fit sèchement Tamiras. Puis-je oser vous demander la raison de votre échec ?

— Elle n'a pas voulu revenir.

— Comment ça, pas voulu ? Et sa maison ? Et ses parents ?

— Non.

— Et vous n'avez pas pu l'obliger de force ? Une enfant ?

— Une déesse ! (Dumarest regarda Gustav, puis s'adressa à la Matriarche :) C'est ce qu'est Iduna désormais. La maîtresse suprême de son univers. Et qu'est-ce qui peut forcer une déesse à agir contre son gré ? Tout ce qu'elle veut... existe. Pouvez-vous comprendre ce que cela signifie ? Avoir un monde exactement comme vous le désirez et peuplé de gens qui s'occupent de vous ? Ne rien vouloir ? N'avoir peur de rien ? N'éprouver ni regrets ni culpabilité ?

— Le paradis, murmura Gustav. Se peut-il qu'elle l'ait trouvé ?

— Elle est heureuse ? intervint Kathryn.

— Oui, madame.

— Une enfant. Toute seule...

— Avec tout ce qu'il faut pour vivre, souligna Dumarest. Avec tous les jouets et tous les compagnons qu'elle veut. Une enfant aussi heureuse qu'on puisse l'être. (Il vit le reflet qui passa sur les doigts de Kathryn lorsqu'ils se détendirent : tout danger immédiat était maintenant passé.) Elle est heureuse, madame, je vous le jure. Inutile de vous tourmenter à son sujet. Ni de pleurer sur son sort.

Ce qui n'empêcha pas des larmes de soulagement de couler sur les joues de la Matriarche.

Gustav remplit à nouveau les verres de vin. Un acte surtout destiné à attirer l'attention des autres.

— Tamiras nous a expliqué comment le Tau devait retenir l'énergie mentale mais j'aimerais savoir pourquoi tous les autres sont morts ou sont devenus fous.

— La peur.

— Juste ça ?

— Ça suffisait amplement. (Dumarest fixa son verre et pensa voir

des formes à peine visibles se refléter à la surface du vin.) Nous abritons tous en nous nos pires terreurs. Mes prédécesseurs sont entrés dans le Tau en s'attendant au danger et ils n'ont pas été déçus. Ils ont trouvé des êtres et des choses de cauchemars créés par leur esprit, nés de leur imagination. Les batailles qu'ils ont livré l'ont été contre eux-mêmes et donc impossibles à gagner. Ce qui explique leur défaite. Ils ont alors perdu l'esprit, expliqua encore Dumarest. Leur égo, piégé dans le Tau, a perdu toute notion de sa raison d'être.

— Mais pas Iduna. (Tamiras prit un autre fruit, au jus aussi acide que sa voix.) Elle, naturellement, était immunisée.

— Elle était jeune.

— Et alors ?

— Jeune, répéta Dumarest. Une enfant accoutumée à l'illusion et aux univers imaginaires. Quelqu'un pour qui le fantastique fait partie de la vie, comme c'est le cas pour tous les gosses. Elle, elle pouvait accepter ce qui rendait les autres fous.

— Tout comme vous, hein ? (Tamiras se rinça les doigts avant de se les essuyer.) J'ai du mal à voir un enfant en vous...

— J'en suis devenu un. Je me suis senti redevenir un enfant lorsque j'ai pénétré dans le Tau.

Pour devenir lui aussi un dieu possédant son propre univers et des pouvoirs incroyables.

Dumarest fixa la flamme dansante d'une des bougies de table et vit dedans la femme qu'il avait quittée, l'amour qu'elle lui avait donné, la rancune dont elle avait fait preuve. Avait-il vraiment existé dans son monde ou bien était-ce elle qui avait envahi le sien ? Et lequel des deux avait-il vraiment créé ce jeu guerrier ? Il se pouvait même qu'elle fût en ce moment en train de régner avec un double de lui. Avait-elle vraiment vu en lui autre chose qu'une simple création de son imagination ?

— Earl ? dit Gustav en le fixant. Le Tau, qu'est-ce que c'est, Earl ? L'avez-vous découvert ?

— Je n'en suis pas certain, mais je pense que ça doit être une sorte de jouet.

— Quoi ?

— Un jouet... et un piège. (Dumarest fixa Tamiras.) Un piège dont s'est servi un prétendu ami pour se venger. Un expert dans sa spécialité et qui savait exactement ce qu'il faisait.

— Un piège ? (Tamiras secoua la tête, très calme en apparence, presque indifférent alors qu'il trempait à nouveau ses doigts dans l'eau parfumée.) Vous dites des idioties. Cette chose n'est pas d'origine humaine, c'est évident. Mais pourquoi un piège ? Et pour qui ?

— Pour une enfant, répondit Dumarest. La fille de la femme que

vous détestez par-dessus tout.

— Que je déteste ? (Le regard de Tamiras fixa Kathryn puis revint vers Dumarest). Vous êtes dingue, ou quoi ?

— Earl...

Gustav se tut en voyant le geste de sa femme.

— Iduna, dit-elle. Vous êtes en train de parler d'Iduna. De ma fille. De mon enfant. Tamiras...

— Cet homme ment ! Il a l'esprit dérangé. Quel crédit accorder à quelqu'un qui affirme avoir parlé avec un fantôme ? (Il se leva brusquement et de l'eau dégouлина de ses doigts.) Je refuse d'écouter plus longtemps ces stupidités ! Si vous voulez bien m'excuser...

— Restez à votre place ! (Kathryn regarda Dumarest pendant que Tamiras obéissait à contrecœur.) Earl, il a peut-être raison quand il dit que ton cerveau a pu être endommagé, mais tu en as déjà trop dit pour t'arrêter là. Explique-toi !

Dumarest nota l'emplacement de tous les couverts qui étaient restés sur la table. Il entreprit de casser des noix en les écrasant les unes contre les autres dans sa main.

— Tout le monde connaissait la passion de Gustav pour les objets anciens, dit Dumarest. Facile donc de payer un capitaine pour qu'il lui apporte le Tau avec une histoire montée de toutes pièces sur sa découverte. Mais qui pouvait avoir secrètement en sa possession un tel objet depuis si longtemps ? Quelqu'un qui ne résidait pas sur Esslin, peut-être, mais qui serait venu y vivre plus tard. Il l'aurait ensuite étudié, appris certaines de ses propriétés. Puis, une fois la chose arrivée à bon port, il lui suffisait de glisser un mot dans une oreille attentive et le tour était joué. Et qui était assez proche d'Iduna pour ça ?

— C'est ridicule ! grogna Tamiras. Des accusations sans preuve !

— Vous ai-je accusé ?

— Qui cela pourrait-il être d'autre ? (Tamiras en appela à la Matriarche.) Ne voyez-vous pas ce qu'il est en train de manigancer ? Cet homme a menti et il essaie maintenant de faire diversion. En m'accusant, il espère gagner votre confiance. Mais où sont ses preuves ?

— Earl ?

Dumarest regarda le visage dur. Le visage d'une femme qui avait fait empaler des hommes et qui irait le voir mourir s'il ne parvenait pas à la convaincre.

— Iduna m'a fourni ces preuves. Elle m'a dit à quel point Tamiras était gentil avec elle et comme il avait l'habitude de lui apporter des jouets et lui faire des surprises. Et réfléchissez un peu au moment auquel cela s'est produit. C'était en fin d'après-midi, vous vous

souvenez ? Le soleil se couchait et le bureau devait être envahi par les ténèbres. C'était l'été, une époque où les jours sont très longs. Ce qui implique qu'il devait être fort tard. C'est-à-dire pratiquement l'heure d'aller se coucher pour une enfant comme Iduna. Pour qu'elle brise la routine de son existence, il lui fallait un bon motif. Un nouveau jouet, par exemple. Et qui a pu lui dire où il se trouvait ? Qui a pu lui expliquer comment le tenir pour sentir le délicieux picotement sur la peau ? Et comment regarder dedans pour y voir de belles images ?

— Tamiras ? (Gustav fronça les sourcils.) Mais pourquoi, Earl ? Pourquoi ?

— Iduna ne le savait pas.

Kathryn, elle, pouvait le deviner. La mère qui s'était révoltée, qui avait été bannie et qui, plus tard était morte. Puis le retour de son fils sur un monde qui lui refusait toute propriété et tout rang social. Bon sang, pourquoi avait-elle été aussi aveugle ?

— Mais pourquoi voulait-il faire du mal à un enfant ? demanda Gustav, un peu lent à comprendre.

— Pensez aux années infernales que vous venez de vivre et vous aurez votre réponse, dit Dumarest.

Une vengeance. Sans compter qu'il avait pu tout aussi bien semer les germes de la hnaudifida pour assouvir sa haine. Tamiras lut tout ça sur le visage de la Matriarche et il se leva, une main plongeant à l'intérieur de sa blouse.

— Gardes ! Shamarre ! cria Kathryn.

Shamarre se précipita mais n'avancait pas assez vite pour protéger sa maîtresse du rayon mortel du laser. Mais elle entrevit un bref scintillement d'acier, un jet de sang et un juron lorsque Tamiras laissa tomber son arme. Le couteau à viande lancé par Dumarest avait coupé les tendons de son poignet.

Tamiras regarda sa blessure puis l'homme qui la lui avait faite.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Au nom de Dieu, pourquoi avez-vous fait ça ? Qu'est-ce que sont ces gens pour vous ?

— Rien, répondit carrément Dumarest, les traits soudain durcis au souvenir de ce qu'il avait vu dans le Tau. Mais vous, vous avez envoyé un enfant en enfer !

*

* *

L'endroit allait être transformé en sanctuaire mais, pour l'instant, rien n'avait changé. Le Tau était toujours posé sur son socle baigné d'une lumière qu'il capturait pour la refléter sous forme d'arcs-en-ciel

chatoyants. Un joyau d'une beauté énigmatique. Les instruments de mesure installés tout autour de lui ressemblaient à des sentinelles immobiles. Kathryn fixa le Tau et pensa à un serpent rusé, d'une beauté mortelle, à un piège.

— Un jouet, murmura-t-elle d'un ton rêveur. Tu plaisantais, bien entendu ?

— Non. (Dumarest l'avait accompagnée sur son ordre et se tenait à ses côtés, surveillé par Shamarre qui se souvenait de la fois où elle s'était faite surprendre.) Un jouet étrange, dit-il. Mais un jouet quand même.

— Qui tue ?

— Un jeu pour tuer. Et le Tau n'a pas vraiment tué les volontaires. Ils sont morts, victimes de leurs propres peurs. (Il commençait à être fatigué de l'expliquer : pourquoi était-ce si difficile pour certains esprits de saisir ça ?) Pensez à un livre, par exemple. Vous l'ouvrez et vous entrez dans le monde de l'auteur et vous y ajoutez ce que vous suggère votre imagination. Des milliers de petits détails.

— Oui, je comprends, dit Kathryn.

— Pensez aussi à un jeu d'échecs où se déroulent des guerres symboliques. Ou à un jeu de construction grâce auquel les enfants peuvent édifier des châteaux.

Des analogies, se dit Kathryn. Mais celle du livre était la meilleure. Une chose que l'on prenait pour s'y plonger, pour échapper à l'ennui de tous les jours ou à la dureté de la vie. Des mondes stupéfiants attendant d'être visités. Et Iduna avait beaucoup lu dans sa jeunesse. Comme lui avait dit un jour un de ses professeurs, les livres sont le refuge des âmes solitaires.

Iduna était-elle alors perdue dans un livre ?

Si c'était le cas, on pourrait alors la retrouver et Dumarest avait appris comment le faire. Elle pourrait aller avec lui pour retrouver sa fille et elles pourraient toutes les deux s'organiser une nouvelle vie. Si Dumarest était d'accord... Mais, au fait, elle n'avait pas besoin de son accord. Il ferait ce qu'elle lui ordonnerait !

— Non, fit-il doucement, je ne le ferai pas...

— Faire quoi ? Aurais-tu lu dans mes pensées ?

— Non, mais votre visage les reflétaient parfaitement. Et pour quelle autre raison m'auriez-vous amené ici ? Mais je ne vous conduirai pas dans le Tau.

— Nous avons conclu un marché, lui rappela-t-elle. Tu devais sauver Iduna contre une certaine récompense. Et il te reste toujours à la sauver...

— J'ai fait de mon mieux.

— Et si je pense, moi, que ce n'est pas suffisant ?

— Allez vous faire voir ! (Shamarre s'approcha instantanément, une arme à la main, et Dumarest devina ce que pensait la Matriarche.) Essayez-voir, l'invita-t-il. Ordonnez qu'on me remette un collier et vous verrez ce qui arrivera.

— Tu me tueras ?

— J'essaierai.

Et il y parviendrait sans doute avant d'être abattu à son tour, songea Kathryn en se souvenant de la vitesse avec laquelle il avait blessé Tamiras après l'avoir démasqué.

— Earl, fit Kathryn avec une subite douceur dans la voix. Je te dois beaucoup trop pour qu'on se dispute. Tout ce que je peux faire, c'est te demander ton aide pour revoir ma fille. Tu peux comprendre ça, non ? C'est naturel pour une mère. Si...

— Elle est heureuse là où elle est. Laissez-la seule.

— Et moi ?

— Vous avez vos souvenirs. Et la certitude que votre fille est sauvée et heureuse. La seule chose que vous puissiez faire est de prendre bien soin de son corps.

Il était en train de lui faire comprendre quelque chose.

— Elle me déteste, c'est ça ? jeta-t-elle soudainement. (Elle vit qu'elle avait deviné juste.) Tous les enfants détestent leurs parents à un moment ou à un autre, je suis bien placée pour le savoir. Et je n'étais pas la meilleure mère possible. Iduna était entêtée et impatiente de régner. Elle voulait donner des ordres avant d'avoir appris à obéir. Comment éviter autrement une absence totale de retenue ?

Une barrière qui n'existait plus. Comment un enfant aurait-il pu comprendre une telle nécessité ? Réaliser qu'un despotisme effréné ne pouvait conduire qu'à des complots, des assassinats et des guerres civiles ?

— Je triplerai ta récompense si tu m'emmènes dans le Tau.

Elle lut la réponse sur son visage et comprit tout à coup que ce refus n'avait rien à voir avec de la peur mais avec la tentation de devenir un dieu régnant sur un univers entier. Comment avait-il réussi à résister à ça ?

— Je suis mort, fit Dumarest quand elle le lui demanda. J'ai choisi de mourir. Je crois que c'était la seule façon pour un humain de quitter le Tau.

La mort ? Quel effet cela lui avait-il fait ? D'avoir froidement envisagé de disparaître ? Et de l'avoir fait... Mais avait-il réellement choisi de mourir ou bien était-il alors convaincu quelque part au fond de lui que ce n'était qu'une extension du jeu ? Cela dit, si le monde du Tau était aussi réel que le sien, la mort devait y avoir la même aura de

terreur...

— Madame, vous avez parlé d'une récompense, dit Dumarest.

— Quoi ? (L'intrusion dans ses pensées l'avait fait sursauter.) Une récompense... Tu as hâte de partir ?

— Oui, madame. (Avant que sa gratitude ne pâlisse face à l'urgence de son désir.) Je ne peux rien faire de plus pour vous.

Il avait gagné sa récompense et Gustav lui en voudrait si elle ne la lui donnait pas. Argent, terres, statut de citoyen s'il voulait rester. Mais il ne resterait pas. Si le Tau n'était pas parvenu à le retenir, rien d'autre ne le pourrait, et user de la force ne donnerait pas de bons résultats. Et pourtant, elle n'avait pas envie de le voir partir.

— Earl... Nous nous souviendrons de toi.

— Peut-être pendant quelques temps, madame. Mais bien d'autres problèmes ne tarderont pas à vous occuper l'esprit.

Comme les ravages laissés par l'épidémie ou tout ce qui restait à faire pour bien asseoir son règne. Tamiras ne serait pas le seul à comploter contre elle. Le devoir... Toujours le devoir ! Mais, pour l'instant, elle allait s'accorder un bref moment de détente. Comme un papillon attiré par une flamme, elle se tourna vers le Tau.

— Madame ?

— Tu es si pressé, Earl. Si impétueux. Shamarre, notre invité va nous quitter. Escorte-le jusqu'au bureau de Gustav.

— Madame, je ne peux pas vous laisser seule !

En d'autres temps, cette protestation l'aurait agacée et déclenchée une rapide réprimande. Mais Kathryn se contenta de sourire.

— Seule ? Comment pourrais-je l'être. Iduna est avec moi. Mon enfant...

Piégée dans un univers né de son esprit, mais Dumarest évita de le faire remarquer. Il se détourna et, alors qu'il atteignait l'autre bout de la pièce, il jeta un regard derrière lui et vit que la Matriarche se tenait debout telle une prêtresse devant l'ancien autel d'un dieu païen. La lumière la nimait d'une luminosité diffuse. Son destin était déjà scellé.

Une heure, un jour, une semaine... C'était sans importance. De toute façon, elle succomberait à un moment ou à un autre. Elle finirait par s'approcher du Tau, par le caresser et par redevenir une enfant pour pénétrer dans le monde qu'il proposait. Elle y deviendrait soit une victime soit une déesse mais resterait à jamais esclave.

— Dépêchons-nous ! (Shamarre voulait revenir le plus vite possible.) Gustav t'attend !

Tout comme les vaisseaux, les étoiles et la liberté.

*Achevé d'imprimer en décembre 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 10481. —
Dépôt légal : janvier 1990.
Imprimé en France